

Aventures et légendes des troubadours

Cazals,Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Patrick CAZALS

AVENTURES ET LÉGENDES DES TROUBADOURS



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

AVENTURES ET LÉGENDES DES TROUBADOURS

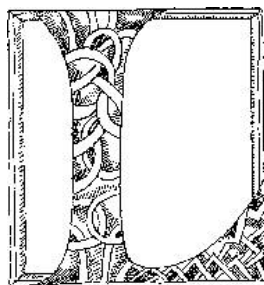
Par
Patrick Cazals
Illustrations
de Arnaud Laval

Éditeur : NATHAN

Pour Thomas et Victor, mes deux jongleurs.

P. C.

Guillaume IX fut le premier...



U premier des troubadours ?

Attention ! Je n'ai pas dit le meilleur... En fait, quel nom avancer ? Gardons-nous de juger des talents d'autrui et surtout de ceux qui s'épanouirent voici plus de neuf cents ans... Rassurez-vous ! Ici, ni lauriers ni diplômes... Simplement une question, capitale pour le début de ce livre : quel fut le premier poète à chanter sous le chaud soleil du sud de la Loire ? Non ! Il n'y a pas de piège... De même qu'en Égypte il y eut le premier pharaon et en France le premier roi Louis, il y eut en Occitanie le premier troubadour.

Essayons le jeu du portrait, voulez-vous ? Allons ! Posez vos questions !

« Son âge ?

— Entre trente et quarante ans...

— Était-il grand ou petit ?

— De taille moyenne...

— Avait-il le teint pâle ou rougeaud ?

— Ni l'un ni l'autre...

— Des cheveux tombant sur les épaules comme une jeune fille ou courts et réguliers, rabattus sur le front comme les moines ?

— On ne sait pas...

— Portait-il une veste de velours gris à galons dorés ou une simple chemise de lin ?

— Cela dépendait des jours...

— Était-il timide ou fanfaron ?

— Plutôt fanfaron...

— Était-ce un noble ou un vilain ?

— Un noble... »

Voyez ! Ce n'est pas si facile et les renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous grâce à des morceaux de parchemins brûlés ou mités sont bien incomplets ! Et lorsqu'il subsiste des enluminures avec des portraits de ces troubadours, habillés en croisés ou jouant de la harpe, nos pauvres chanteurs ont toujours le même visage, avec ou sans loupe !

Cependant, on peut s'avancer à pas comptés sur le chemin de la vérité... Le premier des troubadours connus était un prince. Il s'appelait Guillaume, était le septième comte de Poitiers et le neuvième duc d'Aquitaine. Pour simplifier, choisissons entre le 7 et le 9... Nous l'appellerons Guillaume IX.

Trêve de préambules ! Nous sommes là pour vous raconter son histoire...



1071 ! Guillaume est né soixante et onze ans après les fêtes du premier millénaire. À quinze ans, son père lui donna en héritage des contrées verdoyantes, arrosées de larges rivières transparentes et poissonneuses : le Poitou, la Gascogne, l'Angoumois et le Limousin... Cela ne lui suffit pas ! Par deux fois, il s'emparera du comté de Toulouse...

Aujourd'hui, chacun peut s'en rendre compte, les journaux, la radio, la télévision et le cinéma font les vedettes de l'actualité. Sans tous ces grands moyens, Guillaume réussit à se rendre aussi célèbre qu'un champion de football ou qu'un chanteur en vogue ! Dans le plus petit hameau du pays d'Oc, si vous posiez la question rituelle des sondages : « Quel est à votre avis le personnage le plus en vue de notre époque ? » Du fermier à l'écuyer, de la comtesse à la servante, on vous répondait avec un sourire complice :

— Guillaume IX, évidemment !

Certes, pour atteindre cette popularité, le jeune prince eut certains avantages : n'est pas fils de comte qui veut et en naissant tout le monde ne possède pas quatre des plus belles régions de France ! Mais il faut aussi du talent... Tous les chroniqueurs anciens s'accordent sur ce point, le prieur de Vigéois en tête : Guillaume avait tous les talents !

Il était beau, avec des yeux noirs rieurs mais perçants, un menton fort et le front haut. Dans les joutes et les tournois, il bondissait tel un lutin, ridiculisant ses adversaires par son audace et ses parades. Sur les champs de bataille, il était le premier à courir, bride abattue, vers la haie menaçante que faisaient les lances ennemies.

L'écu serré contre sa poitrine bardée de plaques de fer, dressé sur ses étriers, il criait à tue-tête le nom de ses provinces pour se donner du courage. Les forces décuplées, il se frayait un passage au milieu des dagues et des épées, entraînant dans la brèche tous ses compagnons réunis sous les bannières d'Aquitaine.

Soldat vaillant et exemplaire, il savait reconnaître la bravoure de ses adversaires. Souvent, il laissait la vie à ceux qui avaient lutté jusqu'au bout de leurs forces avant de se rendre. Il les invitait même à sa table, les traitant comme ses hôtes.

Voilà quel était ce chevalier digne de toutes les louanges, courtois et valeureux... Il vous paraît peut-être bien austère, tout à ses batailles et à ses châteaux ?

Vous le connaissez encore mal ! Rien ne lui plaisait tant que faire de bons mots et semer le trouble par ses fantaisies dans les assemblées de conseillers aux visages graves et barbes blanches. Il usait de tous les moyens pour dérider ces sages et ces incorruptibles ! Dès son entrée dans la salle de réunion, il roulait des yeux noirs, brillants de malice, faisait une grimace devant la froideur de l'accueil et lançait une phrase au comique irrésistible qui détendait aussitôt l'atmosphère. À ces jeux et facéties, le vicomte Ebles II de Ventadorn, en Limousin, surnommé « le Chanteur » (car lui aussi était un peu troubadour) devint son plus fidèle complice. Souvent, ils se rendaient visite dans le seul but de se raconter une ou deux histoires drôles ! Cent lieues séparaient pourtant les deux châteaux ! Parfois, l'un riait de si bon cœur sur le chemin en s'imaginant le visage réjoui de l'autre après le récit, qu'il en venait à oublier l'histoire avant d'arriver... Alors, sur le vif, il en inventait une ou deux, souvent meilleures !

Un jour de printemps, non pour raconter de nouvelles histoires, mais seulement parce qu'il séjournait en Poitou, Ebles II vint au palais de Guillaume. Dans la campagne poitevine, les arbres fruitiers en fleurs faisaient d'énormes taches de couleurs roses et blanches, avivées par un chaud soleil, haut dans le ciel. Le vicomte de Ventadorn se sentait en appétit et décida de se faire inviter à la table du comte. Voyant arriver son ami à l'improviste, Guillaume ordonna qu'on lui prépare à dîner. On fit de grands apprêts mais il fallut attendre... L'estomac d'Ebles grondait... Faisant les cent pas dans la salle des gardes en compagnie du duc d'Aquitaine, le Chanteur lui dit soudain d'un ton grincheux :

« En vérité, mon bon ami, un comte de votre importance ne devrait pas être obligé de mettre tous ses gens à la cuisine pour recevoir un petit vicomte comme moi. »

Guillaume laissa passer l'orage et ne dit mot.

Quelques jours plus tard, le seigneur de Ventadorn ayant regagné ses murs, le comte de Poitiers vint lui rendre visite... Mais il n'était

pas seul ! Le visage hilare, saluant de la main les écuyers, il passa le pont-levis suivi de cent chevaliers ! Il était midi ! Le vicomte comprit que le premier acte de la vengeance de Guillaume venait de se jouer. Tous deux s'embrassèrent et se racontèrent leurs histoires du jour, puis, d'une voix calme, Ebles ordonna à ses hôtes de se mettre à table. En un instant les plats firent leur apparition en si grand nombre qu'on se serait cru aux noces d'un prince !

L'explication de ce festin impromptu était simple : à Ventadorn, c'était le jour de foire. Voyant arriver Guillaume et sa suite, Ebles avait ordonné à ses serviteurs d'acheter toutes les volailles et le gibier qui se trouvaient aux étalages et de les porter aux cuisines. Admiratif, Guillaume but et mangea deux fois plus que de coutume, lançant à la fin du repas quelques couplets charmants à la gloire de son hôte. Le soir venu, à l'insu du vicomte, un paysan entra dans la cour avec une charrette traînée par deux bœufs aux jarrets musclés. Mettant ses mains en porte-voix dans la direction des fenêtres de la salle d'honneur, il cria à pleins poumons : « Que les gens du comte de Poitou viennent apprendre comment on donne la cire chez le vicomte de Ventadorn ! »

On s'approcha des embrasures... La voiture était chargée d'un énorme tonneau dont le serf coupa les cercles. Des pains de cire blanche tombèrent au sol, en quantité prodigieuse. La charrette manœuvra et, sans lever la tête, le conducteur s'en retourna, laissant son chargement sur place comme s'il s'agissait d'un don de peu de valeur. Le droit de cire était dû par tous, mais beaucoup de paysans s'en acquittaient avec réticence car cela représentait une lourde charge. Les chevaliers du Poitou se regardèrent, stupéfaits. Une pareille quantité de cire donnée par une seule famille ! Le vicomte devait avoir ses greniers et ses caves garnis de marchandises pour des siècles... Guillaume en tête, ils repartirent sur le champ, penauds d'avoir reçu une seconde leçon, eux qui pensaient la donner...

Au temps des troubadours, en ce début du XII^e siècle, on aimait parader. Les princes et les seigneurs faisaient montre d'une hospitalité fastueuse et inutile ; ils voulaient briller par leur train de vie et leurs richesses. À cette comédie un peu ridicule, les sujets eux-mêmes se faisaient un devoir de participer... Ainsi ce paysan et son tonneau de cire ! Pour le récompenser du bon tour qu'il avait pu jouer au fringant Guillaume, grâce à son intermède dans la cour du château, Ebles lui donna en propriété la ferme où il demeurait et ses enfants furent décorés du « baudrier de chevalerie ». Ils étaient ainsi anoblis !

Guillaume savait « trouver et chanter ». Il inventait des récits, racontait ses aventures, les mettait en vers, ajoutait des musiques et les livrait au goût du public. C'était cela un « troubadour ». Il est temps, à présent, de vous faire une confidence. Guillaume IX, le

premier des troubadours, aimait beaucoup la compagnie des dames. Mais, dans ses écrits comme dans la vie, il les traitait un peu à la légère ! Il est délicat de vous parler de ses exploits... Ils situent pourtant assez bien comment se conduisaient les seigneurs au début du XII^e siècle. Ils n'étaient pas encore aussi bien élevés que ceux qui leur succéderont. Voici tout de même deux récits que Guillaume nous a contés, sans pudeur, et qu'il serait stupide de vous cacher :

La femme du vicomte de Chatelleraud, dame Malberge, lui convenait tout à fait. Elle était blonde, comme il se doit, élancée, avait des formes agréables et un franc-parler. Ils jouaient souvent ensemble aux échecs. Un jour, le comte de Poitiers proposa à sa partenaire ce marché : s'il gagnait, il l'épouserait... si elle gagnait, elle quitterait son mari. Les deux solutions, vous l'avez compris, revenaient au même. Il gagna ! Au mépris de toutes les lois, ils se présentèrent dès le lendemain devant l'évêque de Poitiers pour qu'il célèbre cette union illégitime !

L'évêque, un gentilhomme âgé et respectable, faillit mourir de saisissement. Il décida d'excommunier Guillaume sur-le-champ et, d'une voix tremblante, commença de réciter la formule. En entendant les mots latins, le troubadour poussa un cri de fureur et, portant la main au côté, saisit son épée.

« L'absolution tout de suite, sinon je vous tue ! » lança-t-il à l'évêque, ses yeux jetant des éclairs...

Apeuré mais lucide, ce dernier demanda qu'on le laisse réfléchir un instant. Il se tourna vers l'autel, leva la tête comme pour demander une aide divine et termina sa formule d'excommunication en avalant ses mots... Triomphant, il fit ensuite face à Guillaume :

— Eh bien ! Frappez maintenant... J'ai terminé !

Le comte de Poitiers le regarda de la tête aux pieds, le visage fermé, exprimant son mépris par une moue, puis annonça d'une voix sourde :

« Non ! Je ne vous aime point assez pour vous envoyer au paradis. Je vais plutôt vous choisir un lieu d'exil... » Guillaume laissa dame Malberge au pied des marches de l'autel et retourna jouer aux échecs, mais seul !

Un autre jour, allant du Limousin à l'Auvergne par des sentiers de montagnes étroits et bordés de forêts de sapins, le duc d'Aquitaine fier et élégant sur sa monture à robe blanche dépassa deux jeunes femmes bien vêtues, au visage agréable, qui suivaient la même route. Ces épouses de gentilshommes du voisinage se promenaient en se confiant leurs petits secrets. Agnès et Ermalette, c'était leurs prénoms, saluèrent le voyageur au nom de saint Léonard, le patron de leur paroisse.

À cheval depuis près de cinq heures, Guillaume s'ennuyait. Trouvant ces dames de bonne compagnie, il les accoste... Pour ne pas les

froisser par son audace, il joue au muet et leur adresse des sons bizarres, mal articulés. Étonnées et inquiètes tout d'abord, les promeneuses se regardent avec frayeur puis le visage d'Agnès, la plus jeune, s'éclaire soudain. Une idée lui vient !

« Voilà un homme à qui nous pourrions nous fier, dit-elle à sa compagne. Nous n'arrivons jamais à confesser nos fautes graves ; c'est l'occasion rêvée. Nous serons soulagées de nos mensonges sans qu'ils puissent être racontés. Emmenons-le au logis ! »

Guillaume fait un grand « oui » de la tête et suit avec plaisir les jeunes femmes jusqu'à leur domicile. Arrivé dans une maison agréable, à l'écart du village, le comte de Poitiers se sent aussi bien que dans son palais. Un grand feu brûle bientôt dans la cheminée, on lui sert des pâtés, une soupe à la poule délicate et cuite à point, un vin chaud qui monte à la tête. Tenant son rôle de muet à la perfection, il ne répond aux questions que par des sons incompréhensibles. À la fin du repas, Agnès et Ermalette le font asseoir dans le coin le plus sombre de la pièce et lui racontent toutes les tromperies qu'elles ont pu faire à leurs époux... Après une longue confession, on le mène à sa chambre et il se met au lit. Prise d'un doute en voyant le sourire trop angélique du prétendu muet, Ermalette, affolée, porte les mains à ses joues en signe de peur et s'écrie :

« Et s'il n'était pas aussi muet qu'il le dit ? S'il allait tout raconter ? Comment s'assurer de la vérité ? »

Les deux amies fermèrent les yeux pour mieux réfléchir... Agnès, espiègle, l'imagination fourmillante d'idées, les ouvrit la première. Elle avait une solution !

« C'est très simple ! dit-elle en tapant de joie dans ses mains. Je vais glisser le chat dans le lit après l'avoir rendu furieux. Il va griffer notre homme et le mordre ! On verra bien alors s'il demande grâce ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le superbe chartreux aux longs poils gris, un chat au tempérament très lunatique, ne fit aucune difficulté pour se mettre en colère. Une fois sous les draps, il griffa abondamment les bras et les jambes de Guillaume ! Le malheureux tint bon... Il jeta quelques cris pour donner le change, mais pas un seul mot pour demander pitié...

De tels récits, Guillaume IX aimait en faire dans les assemblées de poètes et de troubadours qui se tenaient dans les palais et les châteaux du pays d'Oc. À la fin de ces « jeux-partis » (comme on les nommait alors), la châtelaine, revêtue de ses plus beaux atours, distribuait des anneaux d'argent, des cordons tissés d'or et des rubans à ceux qui racontaient les meilleures histoires et faisaient preuve d'esprit. À ces concours, Guillaume remportait toujours de beaux succès car il savait gagner son public. Plutôt que d'inventer, il racontait simplement ses exploits. Il y mettait du cœur et de l'humour et il gagnait ! Cette

histoire des deux jeunes femmes et de leur chat, Guillaume préféra la laisser raconter par un jongleur. Ce n'est qu'à la fin du récit qu'il s'avança, demanda le silence d'un geste, car tout le monde riait aux éclats et il ajouta d'une voix basse, sur le ton le plus sérieux :

« Je demande à tous ceux parmi vous qui rencontreraient ces deux dames sur leur route qu'ils interviennent pour qu'elles veuillent bien exterminer leur maudit chat ! »

Il vient toujours un temps où les hommes les plus fantaisistes et indisciplinés trouvent leur raison d'être et s'apaisent. La Première Croisade se préparait. À la suite d'Otton de Frisingue, Guillaume prendra la route de la Terre Sainte...

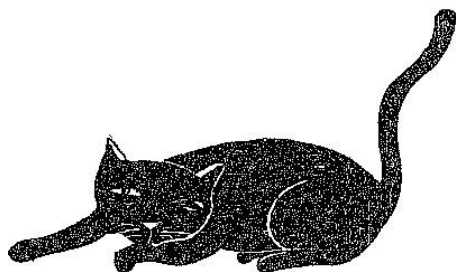
Ses derniers poèmes seront des adieux.

Adieu au Limousin, au Poitou, à la chevalerie qu'il a tant aimée. Adieu aux fêtes, aux habits de couleurs, aux belles chaussures. Adieu aux violes, aux luths, aux parures, aux chiens et aux oiseaux. Pendant son absence, c'est le comte d'Anjou, son cousin, qui gouvernera le Poitou et défendra son fils contre les entreprises malveillantes de ses voisins et de ses vassaux.

En 1102, déçu, fatigué, le premier des troubadours fut de retour sur ses terres du Poitou. Il chanta à nouveau, mais sur un registre plus grave : il faisait revivre les dangers, les malheurs, les excès et les imprudences des croisés. Parfois, cependant, il s'arrêtait entre deux couplets ou se penchait à table vers son voisin, demandant, les yeux pétillant de malice :

« Dites-moi ! Avez-vous des nouvelles du chat ? »

Tous avaient oublié cette aventure sauf lui ! On le regardait alors avec surprise et, dans les couloirs du palais, on chuchotait par petits groupes que : « Oui ! décidément, le soleil de Palestine ne lui avait guère réussi... »



Au fournil de Ventadorn



DANS le bois de pins, où l'on respire un air pur et parfumé, le serpent sombre et paresseux que dessine le « Riu Negro » s'est assoupi. On est au cœur de l'été. Le ruisseau a bien du mal à se glisser jusqu'aux gorges de la Luzège, quelques centaines de mètres en contrebas ; la Luzège ! Déjà une rivière... Patiemment, dans les larges flaques immobiles, truites et écrevisses, tapies contre les rochers, dissimulées par le cresson envahissant, attendent des jours meilleurs.

Les murs épais d'une forteresse, envahis par le lierre et les ronces, dominant le site, projetant des ombres démesurées, inquiétantes. Dès l'aube, les corneilles montent la garde autour du donjon, de leurs vols réguliers comme des rondes. Dans les joints des pierres et le torchis, elles cherchent leurs proies, insectes ou mulots.

Ventadorn ! L'une des citadelles du Limousin les plus respectées... Qui pourrait surprendre ses défenseurs ?

Sur son promontoire, la forteresse s'élance, fière, sûre d'elle. Pourtant les seigneurs du lieu, les vicomtes de Ventadorn, n'aiment pas la guerre...

Dans les salles voûtées du château, point de défis, de cliquetis d'épées ou de dagues. Nulle veillée où les récits de batailles le disputent aux projets sanglants d'annexions. Ici, depuis trois générations, on se veut pacifique.

Goûter le plaisir d'une chasse aux sangliers ?... Oui !

Contempler un feu de bois ? Écouter les troubadours conter leurs amours et parler de leurs voyages en grattant les cordes d'une citole ?

Tous les soirs si vous le souhaitez !

Mais jamais plus de lances et d'écus à briser, de cris de guerre à pousser en dévastant les champs de blé !

À Ventadorn, on voulait vivre dans la paix. La cloche du moutier ne connaissait plus que quelques notes : celles de l'angélus. Après matines, les frères du couvent se remettaient à leurs écritures, le cœur content. Rien ne pourrait troubler le calme du jour naissant. Appuyés sur les manches de leurs outils rudimentaires, le visage buriné par le dur travail de la terre, les serfs contemplaient le domaine de Ventadorn. Souvent, un léger sourire passait sur leur visage.

Quelle chance pour eux d'être là, sur ces terres ! Aucun châtiment odieux et une taille bien inférieure à celle levée partout en Limousin... Le responsable de ces bienfaits ? Il vivait là-haut, entre ces murs austères ; mais on le voyait parfois, parcourant la campagne à grandes enjambées, s'arrêtant pour saluer Peire et Louis, les menuisiers, parlant de ses brebis à Jeanne, s'agenouillant pour examiner la blessure au sabot du cheval d'Henri, le marchand de peaux.

Cet homme bon et aimable, c'était Ebles II, vicomte de Ventadorn, seigneur d'Égletons... On l'appelait en fait de son surnom : le Chanteur. Ceux qui l'avaient entendu dans cet exercice chuchotaient en riant que sa réputation était surfaite ! À vrai dire il ne chantait pas mieux qu'un enfant venant de naître... En revanche, il était poète, assurément ! On récitait ses vers à la cour de Guillaume IX, comte du Poitou et de l'Aquitaine...

Les jours passaient, laborieux et paisibles pour les uns, prétextes à festins joyeux et tendres couplets pour les invités du château. Un soir, au village aussi, ce fut la fête. La récolte nouvelle était dans les greniers, abondante, de belle qualité. Les fèves, le blé, le seigle, mis à l'abri en quelques jours, ajournaient les risques de famine pour plusieurs mois. Sous la pleine lune, des silhouettes se hâtaient jusqu'à la chaumière de Jaufre, le domestique chargé du fournil. À midi, alors qu'il venait de retirer le dernier pain du feu, un enfant lui était né !

Son premier... Tout le village venait saluer la mère et embrasser le petit. On apportait des œufs, des galettes, du lait encore chaud, du linge propre. Raimond, le joueur de cabrette, voulait que l'on danse, quitte à réveiller le nouveau-né !

« La bourrée, ça s'apprend tôt ! », répétait-il à qui voulait l'entendre, tout en jouant de cet instrument aux sons nasillards. « J'étais si jeune alors que je ne me souviens même plus quand j'ai commencé ! »

Ils burent et dansèrent une partie de la nuit. Le bruit des sabots marquant le rythme était si fort ! On se pencha souvent sur le berceau fait de planches et garni de foin. Dormait-il toujours ? En dépit du vacarme, Bernart n'ouvrit pas une seconde les paupières. Il semblait sourire dans son sommeil à toutes les phrases douces qu'on murmurait à son oreille :

« Bernart ! Tu seras aussi riche que le seigneur Ebles... »

« Tu porteras le nom de Ventadorn jusqu'aux Pyrénées... »

« Tu seras aimé des plus belles princesses du pays d'Oc... »

Ce soir là, les fées n'avaient pas de vêtements de satin bleu aux paillettes d'argent. Elles portaient de simples haillons et s'étaient coiffées de fichus de coutil. Toutes cependant souhaitèrent les meilleures choses à Bernart, du fond du cœur.



Sept... Huit... Neuf printemps revinrent. Jaufre mourut au dixième. Au fournil, la mère de Bernart prit la place laissée vide par son époux. Qui aurait fait le pain sans elle ? Chaque jour, le garçonnet portait les rations au château. Il posait sur la table les grosses boules farineuses encore tièdes puis s'engageait sur la pointe des pieds dans les sombres couloirs, jusqu'à la salle de réunions, à l'imposante cheminée de pierre.

C'était toujours l'émerveillement !

Autour de tables abondamment garnies de mets délicats : chevreaux, oisons et lapereaux, la famille des Ventadorn recevait voisins et amis. Face aux convives, sur une estrade couverte de tapis colorés, deux musiciens impassibles jouaient de la vielle et de la flûte. Si Ebles levait sa main droite, ornée à chaque doigt d'améthystes et de topazes, l'assistance faisait silence. Un troubadour s'avancait alors sur le devant de la scène et annonçait d'une voix forte : « Cette chanson est de Messire Ebles ! Il vous l'offre en souhaitant qu'elle vous plaise... »

On applaudissait poliment et des murmures de remerciements venaient de chaque bout de table. Le vicomte se levait, lissant sa barbe bouclée d'un air satisfait, saluait en brandissant une coupe de vin, buvait d'un trait et se rasseyait en essuyant ses lèvres d'un revers de la main. Le silence s'installait puis de doux accords s'élevaient dans la pièce.

À demi caché par une tenture, ses yeux noirs et brillants grands ouverts pour ne rien perdre du spectacle, Bernart entendait alors des paroles étranges... Il n'était question que de services à rendre pour l'amour de dames cruelles et inconnues, mais qu'on disait si belles ! Il fallait gagner leurs faveurs en étant le plus brave, le plus tendre, garder espoir en dépit de leurs coquetteries, se consoler lorsqu'elles vous congédiaient... partir alors au-delà des mers... revenir enfin implorer le pardon, les couvrir de richesses. Toutes ces étapes passées, on pouvait espérer le respect et l'amitié de tous.

Sur le chemin du retour, Bernart chantonnait et rêvait. La cheminée fumait de nouveau. C'était la deuxième journée, celle pour le village. Tout en préparant les moules de terre, il assaillait sa mère de

questions :

« Fallait-il des diplômes pour être troubadour ? Combien coûtait le costume ? Pour rejoindre ces dames, y allait-on à pied ou à cheval, armé ou seulement avec une harpe ? »

En écoutant son fils parler de tels projets, la servante entraînait dans une vive colère. Les joues en feu, jetant sans répit les sarments de vigne dans le four pour chauffer les briques à blanc, elle lui répétait que ces fêtes, ces festins et ces couplets n'étaient pas faits pour les gens simples. Si Bernart se laissait ainsi tourner la tête, il n'irait même plus livrer le pain !

Ces sages conseils n'y firent rien. Le garçonnet passait tout son temps libre au château, regardant les jongleurs et les troubadours régler leurs numéros, récitant inlassablement les mêmes vers. Dans les cuisines, il grattait une vieille citole, finissant par trouver des sons harmonieux. Les valets étaient devenus ses amis, le conseillaient, l'encourageaient.

Un soir d'hiver, la grande foule s'était rassemblée dans la salle principale. Les sourcils froncés, le menton dans la paume de la main, enveloppé dans un vaste manteau de fourrure à col d'hermine, Ebles présidait et s'ennuyait... Aucun tour n'avait réussi à le dérider. Il avait même renvoyé le montreur d'ours ! Son divertissement favori...

Soudain, il se leva de son siège, parcourut la salle d'un regard furieux et tempêta, faisant de larges moulinets avec ses bras :

« Vous chantez tous comme des pigeons malades d'amour ! Encore sont-ils plus musiciens que vous... J'ai envie de vous jeter hors de Ventadorn ! Vous n'êtes pas dignes de ces murs. N'y a-t-il donc ici que de mauvais musiciens et de piètres jongleurs ? »

Bernart sentit que son heure était venue.

Il s'était réfugié dans le coin le plus sombre de la salle pour écouter sans qu'on le vit. D'un pas assuré, il vint se placer devant la table d'honneur du seigneur Ebles.

« Je vais essayer de vous distraire », annonça-t-il, la voix claire et posée.

Ebles le regarda, incrédule, bouche bée, puis partit d'un bruyant éclat de rire. Prenant à partie les troubadours qu'il venait d'interrompre et qui se tenaient à quelques mètres, tête basse, mal à l'aise, il leur lança, ironique :

« Eh bien ! Le voilà votre remplaçant... Un enfant ! Le fils de ce pauvre Jaufré qui nous a quittés... Toi, Bernart, un troubadour ? Et pourquoi pas ! Il faut savoir commencer jeune dans le métier... Vas-y mon petit, nous t'écoutons... »

Le visage pâle, les mains moites de peur, Bernart fit un signe de la tête aux musiciens qui entamèrent la mélodie la plus célèbre d'Ebles II. Flatté, le seigneur de Ventadorn se cala dans son fauteuil

pour mieux savourer sa musique. La partie était presque gagnée...

Le temps parut bien long à l'audacieux Bernart... Les couplets venaient sur ses lèvres comme par miracle et le silence de cathédrale qui s'était établi dans la salle montrait au moins qu'il était écouté...

Après le dernier accord, il y eut un instant de flottement. Chacun restait sous le charme de cette voix, frêle sans doute, mais si juste, si musicale ! Ebles avait-il apprécié ? C'était là l'important.

D'ailleurs, par prudence, tous se rangeraient à son avis.

Sans dire un mot, le châtelain se leva et rejoignit les deux troubadours délaissés. Il prit à l'un sa citole et à l'autre son bonnet de velours rouge puis alla vers Bernart. Il lui remit l'instrument et la coiffe et se tourna vers l'assistance :

« Ces insignes de troubadour sont en de meilleures mains qu'au début de la soirée ! s'exclama-t-il. Dès demain, Bernart donnera des leçons à ces deux maladroits. Je ferai dire à sa mère qu'elle se trouve un autre gamin pour nous livrer le pain. »

Regardant alors Bernart droit dans les yeux, il poursuivit : « Ton métier, mon petit, tu l'as trouvé... Mais il va falloir travailler dur car tu ne peux être que le meilleur si je t'accorde mon aide. Quel âge as-tu à présent ? »

Les genoux tremblants, les tempes battantes, Bernart ne put répondre. Il avala trois fois sa salive avant de balbutier :

« Douze... treize ans peut-être !

— Alors, il te faut étudier ! coupa Ebles en lui donnant une tape amicale dans le dos. Ils vont s'occuper de toi au moutier... De plus, toutes les semaines, tu nous donneras un concert. Tâche de faire très vite des progrès et essaie de prendre un autre chemin que ces deux-là. »

Le seigneur de Ventadorn voulut encore une fois montrer du doigt les deux incapables qui avaient gâché son début de soirée. Humiliés, ceux-ci avaient déjà disparu par une porte dérobée. Ebles marqua un instant de surprise puis ajouta :

« Sois moins poltron qu'eux en tout cas... Je te le souhaite ! »



Le prieur du moutier prit Bernart en sympathie. C'était un savant et un sage, au regard doux, aux gestes lents. Ensemble, ils faisaient souvent le tour du cloître, parlant de la vie des saints et de leurs écrits, levant les yeux pour comprendre les mœurs des gracieuses hirondelles et des merles si farouches. La grammaire, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie dévoilaient leurs secrets, devenaient des jeux. Dans la

ronde des étoiles, dans la magie des chiffres, Bernart trouvait sa poésie. Sur les étagères de l'immense bibliothèque aux larges fenêtres donnant sur le verger, il puisait ses connaissances. Puis, sur les chemins bordés de genêts et de coquelicots, il trouvait l'inspiration pour sa musique et ses vers. Après le concert dominical, Ebles lui prodiguait ses conseils. Parfois, ils travaillaient ensemble sur des textes, composaient des mélodies. Bernart avait trouvé un protecteur mais aussi un second père.

Le vicomte de Ventadorn s'occupait de tout : de la couleur des chausses du jeune garçon pour les soirées qu'il donnait au château, jusqu'aux cordes de rechange de la citole. Il envoya l'apprenti troubadour à l'abbaye Saint-Martial de Limoges, la plus ancienne et la plus célèbre. Il fallait que Bernart mesure ses capacités aux côtés des meilleurs élèves d'Oc. Partout, il forçait l'admiration. Comment ce jeune manant avait-il pu en arriver là ? se demandait-on en voyant les bontés d'Ebles pour Bernart.

« Il a du talent et il a travaillé ! répondait le vicomte aux jaloux et aux incrédules... Essayez de faire pareil ! Ce n'est pas si facile de chanter le retour du printemps et les caprices de l'amour. » L'esprit vif et précoce de son élève stimulait le Chanteur. Jamais ses propres couplets n'avaient été aussi joyeux et bien tournés. Pourtant, il vieillissait...

Il évitait à présent les longues courses en forêt, passées à débusquer le cerf et le sanglier. Il n'allait plus à Poitiers, rendre visite à Guillaume IX, son complice et son ami. Enfin, il venait d'unir son fils, Ebles III, à la blonde et gracieuse Marguerite, fille du vicomte de Turenne... Il préparait sa succession, son départ. Un soir de lassitude et de sourdes angoisses, il fit porter son lit dans la salle d'armes et n'en bougea plus. Par une ouverture pratiquée dans l'épaisse muraille, il apercevait la campagne verdoyante et les forêts du Haut-Limousin. C'était son seul plaisir. Il ne recevait que ses proches : son fils, un garçon bourru, taillé comme un athlète, aux yeux fuyants, qui rêvait déjà d'être le maître de Ventadorn. Deux moines du moutier s'agenouillaient aussi à son chevet pour l'aider dans ses prières. Bernart enfin lui rendait du courage et parvenait à le faire sourire par ses facéties et ses poèmes.

Aux moissons, Ebles II de Ventadorn, sire d'Égletons, était au plus mal. Une dernière fois, il appela le jeune troubadour. D'une voix lasse et usée, le Chanteur lui fit ses confidences et confessa ses craintes :

« Bernart ! Je te laisse à mon fils. Tu le sais sans doute déjà : il souffrait de mon affection pour toi et il ne t'aime guère. Tu n'étais pas de mon sang, mais nous nous comprenions si bien ! Ventadorn t'appartient comme à Ebles. Je veux que partout en Guyenne, en Limousin, on te connaisse sous le seul nom de Bernart de Ventadorn,

le troubadour préféré du sire d'Égletons. Si un jour, par malheur, tu es chassé d'ici, il te suffira de prononcer le nom de Ventadorn pour que les portes de toutes les citadelles d'Oc s'ouvrent devant toi. Sois aussi bon et courtois que je t'ai appris à l'être. Garde-toi des flatteurs et des viles intrigues... »

Hélas, la cloche du moutier se souvint bientôt des sons tristes du glas ! Le Chanteur ne composerait plus !

Amaigri par les veilles, les yeux rougis par les larmes et la gorge serrée, Bernart alla s'enfermer dans l'une des cellules de l'abbaye pour y trouver le silence. L'image de son bienfaiteur ne le quittait pas. Des épisodes de cette étrange amitié défilaient devant ses yeux : les leçons de citole dans les cuisines, la grande peur lors du premier concert, le sourire malicieux d'Ebles allant trouver sa mère au fournil pour la convaincre de le laisser faire des études. Toutes ces largesses sans tenir compte un seul instant de la naissance obscure de Bernart, de sa misérable condition...

Au château, Ebles III avait pris les affaires en main !

« Plus de fêtes ni de festins ! » ordonnait-il à ses valets tremblants de peur...

« Au Diable ces troubadours aux visages d'angelots qui susurrent des fadaises à nos oreilles ! » hurlait-il en donnant des coups de pied dans les harpes et les vielles qu'on trouvait dans chaque pièce du vivant de son père.

« Augmentez les tailles pour tous les paysans de la vicomté ! » lançait-il à ses financiers.

Les serfs courbèrent le dos en silence, par respect pour la mémoire du Chanteur qui avait été si bon. La sombre masse de la forteresse, assise sur la colline, devint moins accueillante pour le voyageur. Les seigneurs voisins consolidaient déjà leurs remparts, en prévision d'attaques sournoises.



«La châte alne s'avança vers le troubadour»

Seule, Marguerite pensait encore pouvoir donner à son époux le goût des arts et de l'amitié. Avant de mourir, le sire d'Égletons lui avait demandé de veiller sur Bernart, sachant qu'il ne pouvait compter sur son fils. Fidèle à sa promesse, la fille du vicomte de Turenne alla trouver le jeune homme. Il se tenait à l'écart, dans le verger du moutier. Allongé sous un vieux cerisier, il lisait un manuscrit à couverture de cuir brun. Sur les branches de l'arbre, des pinsons se chamaillaient. Étonnée de sa propre audace, les joues rouges de confusion, la châtelaine s'avança vers le troubadour, accrochant sa robe de soie aux ronces qui se mêlaient à l'herbe tendre.

Quand il l'aperçut, venant vers lui, Bernart se leva d'un bond, frotta ses vêtements du plat de la main, murmurant des mots d'excuses. « Comme Marguerite est belle ! se dit-il pour lui-même. Je ne l'avais jamais vue ainsi, si jeune, fraîche comme une rose au matin. » Les tresses blondes et les yeux d'azur de la vicomtesse étaient bien réconfortants pour un cœur las et mélancolique !

« Bernart ! commença la jeune femme d'une voix caressante. Je suis peinée de vous voir triste et abattu. Le sire d'Égletons, mon beau-père, serait le premier mécontent de vous trouver ainsi. Il vous faut chanter en dépit de notre malheur... C'est là votre don ! Vous nous gâchez bien des soirées en restant muet. Je vous en prie ! Écrivez de nouvelles chansons, aussi émouvantes qu'avant. Je vous attends demain soir, dans la salle basse... C'est promis ? Je convaincrai mon époux de vous reprendre parmi nous. »

Troublé, mais le cœur soudain plus léger, Bernart ne sut que répondre... Il s'inclina et Marguerite s'éloigna après lui avoir adressé un sourire plein de tendresse.

Le jeune poète travailla toute la nuit. Le prieur entendit des dizaines de mélodies et de couplets traverser les murs du moutier, résonner jusque dans la chapelle, se confondant avec les litanies des moines !

Le lendemain, au château, la nouvelle circulait sur toutes les lèvres : Bernart venait chanter le soir même dans la salle basse ! Toute la journée, on se bouscula aux cuisines. Qui servirait le dîner ? Les heureux élus sautèrent de joie. Leurs visages rayonnaient... Ils pourraient entendre les nouvelles chansons du troubadour Bernart ! L'ancien compagnon de travail... un ami !

En apprenant la visite de sa femme au moutier, Ebles III entra dans une violente colère... puis il se calma et donna finalement son accord pour la soirée. Il était trop tôt encore, pensa-t-il, pour aller contre toutes les volontés de son père.

Dans la salle basse, on se serait cru revenu deux mois auparavant, lorsque le Chanteur était vivant. Tout avait repris sa place... les tentures, les fleurs, les poteries, les flambeaux. Sur les tables, d'énormes pièces de gibier attendaient les amateurs. On avait mis en

perce les derniers tonneaux du vin de Beaucaire. Tout était prêt pour une grande fête et, si l'invité était Bernart, chacun avait une pensée pour le défunt vicomte.

Marguerite allait d'un groupe à l'autre, souriante et détendue, ravissante dans sa robe de drap d'or. Ebles III essayait de faire bonne figure, caressant d'une main distraite ses lévriers, surveillant de ses yeux qui lançaient des éclairs la porte par où devait entrer Bernart.

Les traits tirés, la barbe naissante, le troubadour arriva enfin sous les acclamations. La mort de son protecteur l'avait changé. Il avait un visage grave, mûri par les épreuves. Il se sentait capable à présent de faire sa route tout seul. Les musiciens entamèrent le premier morceau. C'était un bel hommage au Chanteur que tous applaudirent, même son fils...

La soirée se terminait. Bernart reprenait goût à ses chansons. Il souriait à tous ses camarades, leur dédiait des couplets. Ebles lui-même avait quitté son air sévère. Brusquement, sans qu'il sût pourquoi, le troubadour s'arrêta net, au milieu d'une phrase... puis il reprit une autre complainte, plus douce et si tendre :

*Bona dompna, coind'e prezans
Per Deu aiatz de mi merce
E ja non, i anetz doptans
De vostr'amie a coran
Far mi podetz e ben e mau
Q'ieu soi garnitz tota via,
Com fassa tot vostre plazer...*

(Noble dame, aimable et valeureuse, par Dieu ! Ayez de moi merci, et ne doutez pas de votre ami fidèle et sincère. Vous pouvez me faire ou du bien ou du mal, car je suis disposé à faire tout ce qu'il vous plaira.)

À chaque mot, le visage d'Ebles se décomposait davantage. Ses lèvres tremblaient d'impatience... Comment ce jeune garçon frêle osait-il ainsi l'insulter ? Il parlait de son épouse Marguerite en termes équivoques et il croyait qu'on ne s'en rendait pas compte !

Décidément, le nouveau vicomte ne comprenait guère les troubadours et leur façon d'honorer les dames... Le visage livide de colère, Ebles saisit à deux mains la table sur laquelle on lui avait servi son dîner et il la renversa d'un geste brusque. Les corbeilles de pommes et de prunes déversèrent leur contenu sur les dalles. Le seigneur de Ventadorn sortit de la salle à grandes enjambées, ordonnant à ses gardes de faire évacuer l'assistance.

Bernart courut se réfugier au moutier et y passa la nuit. Au moindre bruit, il pensait que les gardes venaient pour l'arrêter.

À l'aube, il sortit dans le village et se dirigea vers son ancienne

demeure, pensant toujours aux tristes événements de la soirée.

Soudain, il aperçut des serviteurs d'Ebles, des compagnons, mettant le feu à la chaumière familiale, brisant à coups de barres de fer le four où ses parents avaient travaillé tant d'années. Il éclata en sanglots devant tant de cruauté et se rendit chez Raimond, le joueur de cabrette, l'ami fidèle, pour lui raconter cette scène odieuse.

« Allons ! Ne pleure plus comme un gamin, lui dit le musicien en apportant une galette de froment et un bol de lait pour le réconforter. Avec ce jaloux d'Ebles, tu n'avais plus rien à faire à Ventadorn ! On t'attend partout ailleurs si tu le veux... À la cour de la belle Aliénor d'Aquitaine... en Provence... à Toulouse ! Garde ce nom de Ventadorn. Il te va bien et tous sauront ainsi d'où tu viens... Crois-moi ! Évite à présent nos parages... Ce sera plus sûr ! »

Bernart serra son ami dans ses bras, esquissa un faible sourire et tourna les talons.

Là-bas, vers l'Aquitaine, le ciel était clair et le soleil finissait de se lever.

Geoffroi Rudel et la comtesse de Tripoli



UR les hauteurs de Blaye, un joli village des environs de Bordeaux, vivait dans une modeste demeure un prince dont les seuls passe-temps étaient la musique et la poésie.

Lorsque le temps était au beau, les habitants de la bourgade voyaient sa haute silhouette, coiffée d'une chevelure abondante, blonde et bouclée, déambuler dans les rues, sans but précis. Un large sourire éclairait son visage doux et ses yeux noirs et brillants semblaient toujours fixés sur une ligne lointaine, là-bas vers l'Océan. Si vous lui adressiez la parole, il ne vous répondait pas. Non ! Je peux vous l'assurer... Ce n'était pas de l'impolitesse ; simplement, il ne vous entendait pas ! Il était perdu dans ses rêves et ne redescendait sur terre (comme l'on dit) que pour les fêtes, les tournois et les soirées où la musique était à l'honneur. Ces jours-là, il semblait alors renaître... C'était même lui qui prenait les choses en main lorsque rien ne semblait prêt et qu'il fallait faire vite. Comme sur un coup de baguette magique, il amenait des fleurs, des draperies, des sièges, de la vaisselle. Sa vie s'écoulait ainsi, en préparatifs, en chansons, en longues rêveries.

Quand on s'inquiétait de ses affaires et de sa fortune qu'il laissait filer entre ses doigts, il vous répondait sur le ton de la plaisanterie et à côté du problème : « À quoi bon compter, prévoir pour les jours à venir ? Chaque matin nous apporte son lot de merveilles... Toute la nature me donne un exemple que je veux suivre. Les arbres, en se couvrant de feuilles et de fruits, m'invitent à me parer de mes plus beaux vêtements. À la vue du rossignol, qui caresse sa fidèle

compagne, qui prend dans ses regards autant d'amour qu'il lui en donne, qui chante si mélodieusement leurs plaisirs communs, je sens passer dans mon âme tout la joie qui les anime. »

L'été 1147 avait été chaud, entrecoupé d'orages violents. Le pauvre Geoffroi sentait son cœur aussi mûr et délicat qu'une grappe de raisin des vignes situées en terrasses, sur les coteaux dominant la Garonne... Il souhaitait trouver l'âme sœur... C'était de son âge ! À l'automne, il fêterait ses vingt-trois ans...

Bien loin des charmes du Bordelais, à Tripoli, en Palestine, ville qui venait de tomber aux mains des chrétiens, vivait une comtesse dont la beauté, louée par les récits des pèlerins, donnait à rêver à tous les troubadours du pays d'Oc. Personne ne connaissait son prénom... On se contentait de l'appeler la Dame lointaine ou la Comtesse ou encore la Demoiselle de Tripoli. Chacun en rêvait, mais nul ne se décidait à partir. La Terre Sainte était si loin ! Bien peu en revenaient ! Il fallait un poète aussi exalté que Geoffroi pour envisager le voyage. Plus les jours passaient, plus sa décision devenait ferme. Depuis qu'on lui avait parlé des vertus de la princesse, il se sentait pris d'un violent désir de l'apercevoir, ne fusse qu'un instant... En dépit des conseils de prudence de ses familiers, il demanda au seigneur Alphonse Jourdain de Toulouse de l'autoriser à l'accompagner dans la prochaine croisade. Le départ était fixé aux derniers jours de l'année.

Le poète de Blaye, sans détours, lui confessa les vraies raisons de sa requête :

« Ami ! J'aime un objet que je n'ai point vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments ni demander l'explication des siens. Mais je le sais, parmi les beautés sarrasines, juives ou chrétiennes, il n'en est aucune qui l'égale... Chaque nuit, je m'endors plein de son image et des songes enchanteurs s'offrent à moi. Le réveil, hélas ! dissipe cette illusion : je n'ouvre les yeux que pour apprendre qu'il m'est impossible de la voir. Je me souviens alors qu'elle habite une terre étrangère, qu'un espace immense me sépare d'elle. Cet espace, je le franchirai et tu m'y aideras. Mon voyage pourrait-il n'être pas heureux ? Amour sera mon guide... Celle que j'adore me verra donc avec un bourdon de pèlerin et un habit de toile. Ah ! si pour l'amour de Dieu, elle daignait m'accorder l'hospitalité dans son palais ! Non, il suffira à mon bonheur d'être prisonnier chez les Sarrasins. Je serai plus près des lieux qui la possèdent. Ô mon Dieu ! faites du moins que je la voie, dans ses jardins ou dans sa chambre...

Alphonse, c'en est fait, je t'assure, je pars avec toi !

Puissé-je seulement ne pas mourir avant qu'elle ait su ce que l'amour m'a fait entreprendre pour elle. Dès mon arrivée, je lui ferai chanter mes vers par un interprète. Si elle n'est pas touchée de tant d'amour, j'aurai lieu de croire que les fées ont jeté sur moi un mauvais

sort. »

À la lecture de ce message passionné, le seigneur Alphonse fronça les sourcils qu'il avait épais et noirs. Toutes les salles de son château étaient encombrées de casques, d'écus et de fourreaux avec leurs épées. Le départ pour la croisade n'était pas une fantaisie d'adolescent ! Il s'assit sur un coffre, prit son menton à deux mains et réfléchit quelques instants :

« Ce pauvre Geoffroi me semble tout à fait égaré... Cette histoire de comtesse à Tripoli est ridicule ! Mais comment refuser son offre de partir avec nous ? Cela ne se fait pas et un chevalier de plus n'est pas à négliger ! Et surtout... un troubadour, cela ne peut faire de mal au moral des troupes. Quand nous serons trop nostalgiques, il saura nous distraire par ses couplets. C'est bon ! Je le prends !... Advienne que pourra ! »

C'est de Metz que les croisés partirent pour leur second voyage. Depuis trente ans déjà, les Turcs s'étaient emparés de la ville d'Edesse, plaque tournante pour le passage vers les Lieux saints. Ils l'avaient mise à feu et à sang. Dès lors, ils ne laisseraient plus une seule troupe ennemie s'en approcher...

Jérusalem, conquise naguère par Godefroy de Bouillon, Nicée et Antioche seraient bientôt menacées. Sans renforts, les quelques dizaines de soldats chrétiens qui gardaient ces places ne pourraient soutenir longtemps le siège patient et rusé des cohortes musulmanes. Sous la conduite de Louis VII le Jeune, un roi de France de vingt-sept ans, des milliers de chevaliers et de volontaires, souvent à pied, se mirent en marche vers le Levant. Un long voyage hasardeux et pénible à travers l'Europe les mènerait peut-être jusqu'à Antioche, Tripoli et Damas. Si rien ne venait déjouer leurs projets, ils passeraient par Vienne, Belgrade, Constantinople.

Depuis la réponse favorable d'Alphonse de Toulouse, voilà plus d'un mois, Geoffroi ne pouvait trouver le sommeil. Toutes ces villes aux noms étranges dont on évoquait devant lui les palais grandioses, les marchés et les boutiques colorés, tous ces paysages inconnus qu'il allait découvrir hantaient ses nuits. Il avait peur aussi. Une sourde angoisse lui tenaillait le ventre. Il se voyait fait prisonnier en Germanie par des hordes de bandits cruels, enlevé par un ours en traversant les montagnes d'Autriche, aux forêts noires et profondes, noyé au milieu des eaux bleues du Danube. Jamais alors il ne pourrait rejoindre celle qui devait l'attendre, belle et solitaire, dans un palais de marbre et de porphyre, aux colonnes couvertes de feuilles d'or, au cœur de Tripoli.

De longs mois passèrent... On voyageait à dos d'âne, en charrettes

traînées par des chevaux malingres, dans de fragiles esquifs, à pied sur des routes enneigées ou caillouteuses. On approchait, oui !... mais avec une incroyable lenteur. La peste, le choléra, la soif, la faim tuaient chaque jour. Geoffroi résistait mieux que d'autres, pourtant plus robustes. Il se sentait confiant, presque invincible... Il étonnait Alphonse de Toulouse lui-même par son courage dans les marches les plus harassantes, sous le soleil de plomb du désert de Phrygie.

On s'embarqua pour la dernière étape qui allait mener les rescapés sous les murs de Tripoli. Le troisième jour de la traversée, Geoffroi fut pris de fièvres. La tempête manquait à chaque rafale d'emporter les voiles et de jeter les passagers par-dessus bord. Le troubadour avait-il trop présumé de ses forces ou était-il touché par l'épidémie de peste ? On ne le sut jamais ! Lorsqu'il fermait les yeux pour tenter de s'assoupir quelques instants, malgré les hurlements du vent, il pensait ne jamais pouvoir les rouvrir. Tous ses compagnons valides et Alphonse le premier, se relayaient à son chevet pour lui apporter un peu de réconfort. Le guetteur scrutait avidement l'horizon, espérant lui crier « Terre ! » avant que le mal l'emporte... La fin était proche... Il ne se sentait plus de forces et les goélands ne tournoyaient toujours pas autour du navire...

Un matin, pourtant, couché sur le pont avec pour seul matelas un vieux sac de jute, il fut réveillé par une activité inhabituelle. On déplaçait des tonneaux et des cordages, des caisses et des malles comme pour l'accostage. En passant près de lui, un marin lança une phrase dans laquelle il crut reconnaître le nom de Tripoli ! On y était donc ? Le troubadour ferma de nouveau les yeux. Maintenant, il pouvait mourir ! Il était chez Elle, près d'Elle et même s'il ne la voyait pas, il la sentait si proche que cela lui suffirait pour finir sa vie heureux et apaisé... Un voile noir glissa sur ses paupières et il sombra dans un demi-coma.

Une forte odeur d'épices et de mouton grillé lui fit reprendre connaissance. Des visages inconnus et hâlés étaient penchés sur lui, soucieux et attentifs. Une vieille femme, le front ridé, les mains décharnées, agitait une feuille de palmier pour chasser les mouches qui venaient rôder autour de son visage. Geoffroi ne sentait plus ni ses bras ni ses jambes, mais il vivait encore. Un miracle après tant d'épreuves et de souffrances !

Ses amis l'avaient laissé dans cette cabane de pêcheurs sur le port... Il lui restait quelques heures à vivre ; eux devaient continuer leur route. Avec l'aide d'un interprète, ils avaient expliqué à l'hôte ce que le troubadour était venu chercher à Tripoli. Un messenger était aussitôt parti au palais... On attendait son retour d'un moment à l'autre.

Le jour baissait. Geoffroi sentait confusément que cette nuit serait la plus longue, la dernière.

Dans la ruelle sale, aux maisons de torchis et de bambous, il se fit soudain un silence étonnant. Les enfants cessèrent de crier en jouant, les chiens d'aboyer et les poules de caqueter. Deux serviteurs, vêtus de robes blanches immaculées s'avancèrent sur le seuil de la masure et demandèrent d'une voix ferme mais aimable :

« Est-ce bien chez vous qu'un étranger se meurt ? Un croisé du nom de Geoffroi Rudel ? »

— Oui ! C'est ici. » murmura le pêcheur en s'inclinant.

Sans un mot, les deux hommes s'écartèrent et laissèrent le passage à une frêle jeune fille couverte de gazes et de voiles aussi légers et colorés qu'un ciel à l'aube d'un jour d'été. Un bandeau de velours gris retenait ses longs cheveux bruns qui descendaient jusqu'à sa taille. D'un pas rapide et léger, elle s'approcha de la couche où était allongé le troubadour et s'agenouilla près de lui. Elle prit sa tête délicatement, entre ses deux mains, le regarda avec pitié et tendresse. Ses yeux aussi verts que deux émeraudes, s'embruèrent de larmes contenues. D'une voix coupée par l'émotion, la comtesse de Tripoli parla enfin au troubadour, en langue d'Oc, comme si elle l'avait toujours sue :

« Tu as eu raison de venir à ma rencontre, Geoffroi, même si cela te coûte la vie. Je suis celle que tu as cherchée si longtemps... Sois certain que tu me trouves telle que tu m'as rêvée... À présent, repose-toi de ton si long voyage... »

Geoffroi avait les yeux fixés sur les lèvres de la jeune fille. À chaque mot prononcé, la voix de celle-ci se faisait plus lointaine et bientôt inaudible. Un instant, le visage du troubadour s'éclaira d'un tendre sourire. Il venait d'emporter l'image de sa Dame lointaine dans la mort.

On raconte que le même soir, un peu avant minuit, la porte d'un couvent de la ville se referma sur une gracieuse silhouette vêtue de voiles et de gazes aux couleurs claires. Jamais, sur les cinq continents, on ne revit la comtesse de Tripoli.



L'étrange destin de Guillaume de Cabestaing



'EST une histoire presque incroyable et parfois cruelle que je veux vous conter à présent. Avant de l'écrire, je me suis longtemps interrogé... J'avais même le secret désir de vous la taire. Et puis, à la réflexion, ne suis-je pas là pour tout vous dire sur les troubadours, le meilleur comme le pire, le rose et le noir ?...

Alors, voici quelle fut l'étrange destinée de Guillaume de Cabestaing, gentilhomme du Roussillon, aimable troubadour et poète de qualité.

Guillaume avait un beau visage – comme ceux que les peintres donnèrent aux anges, en Italie et en Flandre – un visage entouré de longs cheveux blonds, tombant sur les épaules et taillés en arrondi. Grand, des yeux verts traversés de reflets d'or, la démarche assurée, l'esprit ouvert, de bonne noblesse, il n'avait qu'un seul défaut (car hélas, cela finit par en être un !) : il était pauvre. Ses parents s'étaient ruinés en guerroyant contre les seigneurs voisins et ne lui avaient laissé pour seul héritage qu'un modeste château... plus exactement une demi-ruine ! La tramontane y jouait à cache-cache dans les couloirs, s'engouffrant dans les pièces par des fenêtres sans vitres ni feuilles de parchemin huilées, vous glaçant l'échine comme si vous entriez dans un torrent de montagne en plein hiver. Le seul recours, pour Guillaume, s'il voulait se protéger du froid et de la faim, était de s'attacher au service d'un riche seigneur de la contrée. Il aurait ainsi le gîte et la table assurés ! Par bonheur, un riche seigneur, Raimond de Castel-Roussillon avait grand besoin d'un page. Guillaume se présenta. Son intelligence, ses belles manières, son allure de jeune prince lui

permirent d'obtenir l'emploi haut la main.

Quelques semaines plus tard, toute la cour de Castel-Roussillon chantait les louanges de Guillaume. Il était si charmant ! Plein d'attentions ! Travaillait comme une fourmi du matin au soir sans ménager sa peine... Raimond voulut donner à son serviteur une preuve de confiance. Il le nomma écuyer de son épouse, Marguerite, une très jolie jeune femme de vingt-cinq ans, au visage allongé et au teint clair, aux yeux gris-bleu si langoureux qu'on la croyait toujours perdue dans un rêve.

Madame Marguerite (comme tout le monde l'appelait si respectueusement au château) apprécia très vite les services zélés de ce galant écuyer. Il plaisantait parfois avec elle mais savait aussi garder les distances imposées par sa place...

Souvent, Raimond partait chasser l'ours et le chamois dans les forêts pyrénéennes. Esseulée, Marguerite se sentit soudain un amour naissant pour ce jeune homme beau, discret et un peu timide. Elle souhaitait que Guillaume la comprenne et se déclare le premier. Mais il n'y pensait peut-être pas, tant il était dévoué à ses maîtres ! Alors, Marguerite se décida et rompit le silence.

Se promenant un jour dans le verger en compagnie de son écuyer, elle lui demanda, la voix tremblante d'émotion :

« Guillaume, réponds-moi, je te prie. Si une dame te donnait une preuve de son amour, oserais-tu l'aimer en retour ?

— Assurément oui ! répondit Guillaume pourtant troublé par cette étrange question. Il faudrait toutefois que cet amour soit sincère.

— Par saint Jean, souligna Marguerite avec un large sourire car elle se sentit soudain détendue, tu as parlé en brave garçon ! Mais je veux aussi savoir si tu sais distinguer les marques d'amour qu'il faut croire et celles dont il faut se défier. »

Guillaume pâlit puis rougit en comprenant que les paroles de Marguerite lui étaient destinées. Il préféra prendre ses jambes à son cou, traversant le verger comme une flèche pour rejoindre le château. La jeune femme ouvrit de grands yeux étonnés et ravis... Son amour était partagé ! Cela ne faisait aucun doute... On ne revit plus le gentil écuyer de plusieurs jours. Il s'enferma dans sa chambre, se refusant à boire et à manger. En collant l'oreille à sa porte, on entendait seulement de temps à autre des accords de luth et une belle voix grave, reprenant la même mélodie pour lui trouver sa forme définitive.

Un soir enfin, alors que toute la cour de Castel-Roussillon devisait gaiement dans la grande salle, sous les plafonds de chêne que Raimond avait fait décorer de scènes de chasse peintes et sculptées, l'écuyer s'avança. Les traits tirés par ses longues veilles, les yeux baissés sur les dalles de pierre, il tenait son luth d'une main.

Arrivé au centre de la salle, il mit un pied sur le coffre de bois recouvert d'une peau d'ours et accorda son instrument. On fit le silence et il chanta ses premiers vers de troubadour, des couplets passionnés et tendres pour celle qui connaissait son secret : Madame Marguerite.

Tard dans la nuit, on célébrait encore les mérites du nouveau poète. On l'embrassait comme un héros de tournoi. Les dames lui apportaient des présents : rubans multicolores, anneaux d'or et d'argent, ceintures de soie et de cuir tressés, lis et iris ! Raimond lui promit une centaine de pièces d'or... Guillaume souriait, à demi-hébété, reconnaissant à peine ses amis. Avant de moucher la dernière chandelle de la fête, un serviteur annonça au troubadour que Marguerite souhaitait le voir sur-le-champ. Guillaume crut défaillir. Les genoux chancelants, il gagna l'appartement de la jeune femme.

« Guillaume ! lui dit-elle en s'avançant à sa rencontre d'un pas souple et gracieux. Trouves-tu en moi à présent une amie vraie ou fausse ? » Dans son ravissant pelisson d'hermine, d'un blanc immaculé, Marguerite avait la grâce d'une fée.

Ébloui, le troubadour hésita un instant avant de répondre puis, comme le naufragé qui se jette à l'eau, il renonça à cacher son amour :

« Ah ! Madame... soupira-t-il, osant pour la première fois regarder la châtelaine droit dans les yeux. Depuis l'instant où l'on m'a placé à votre service, j'ai toujours pensé que vous étiez la meilleure dame qui fût jamais. Personne ne parle plus de vérité que vous et n'agit avec autant de franchise... »



Après ce tendre aveu, tout était différent mais pourtant impossible. À la cour, on remarqua tout de suite les tendres regards que les deux amoureux échangeaient. Les chansons de Guillaume faisaient des allusions plus précises à la beauté, aux vertus, à la sagesse de Marguerite. Les courtisans, si habiles à déceler les intrigues, ne furent pas longs à chuchoter que l'écuyer avait trahi la confiance de son maître. Chacun pensait tirer avantage de la situation et des rumeurs cruelles parvinrent jusqu'à Raimond. Certes celui-ci aimait la chasse, mais aussi son épouse...

La jalousie gagna alors le seigneur de Castel-Roussillon et il résolut de se venger de ce serviteur indélicat. Un matin d'automne, brumeux et froid, il demanda où se trouvait Cabestaing. On lui répondit qu'il était parti chasser à l'épervier dans la forêt voisine. Raimond cacha des armes sous son habit, sauta sur son cheval et suivit le chemin

qu'on lui avait indiqué. Il rejoignit Guillaume à la lisière d'un bois de sapins. Le cœur battant, le troubadour vit son maître s'approcher de lui, les sourcils froncés, l'air menaçant.

Le troubadour n'était pas un poltron. Il fit face et feignit la surprise :

« Vous ici, Monseigneur ! s'exclama-t-il, d'une voix chaleureuse. Que me vaut cet honneur ?

— C'est que j'avais envie de vous voir, répondait Raimond aussi tranquillement. Avez-vous fait bonne chasse ?

— Pas vraiment ! continua Guillaume sur le même ton. Je n'ai presque rien trouvé et vous connaissez le proverbe : Qui peu trouve ne prend guère... »

Raimond esquissa un sourire puis reprit la parole. Sa voix était devenue grave et cassante :

« Laissons-là ce discours et répondez en serviteur franc et loyal à tout ce que je vais vous demander.

— Pardieu, Monseigneur ! répliqua aussitôt l'écuyer, si je peux répondre à vos questions, je ne vous cacherais rien...

— C'est bien ce que je souhaite ! s'exclama le seigneur de Castel-Roussillon. Je veux que vous me disiez la vérité, quelque demande que je vous fasse.

— Dès que vous l'ordonnerez, je répondrai à tout selon ma conscience, dit Guillaume en s'inclinant en signe de respect.

— Par votre Dieu et par votre foi ajouta Raimond en regardant fixement son rival, je veux savoir si l'amour vous inspire les vers que vous faites et s'il y a une dame qui en soit l'objet véritable.

— Comment chanterais-je, répondit le troubadour haussant les épaules en signe d'étonnement, comment le pourrais-je si je n'étais amoureux ?

— Je le crois en effet, acquiesça le châtelain d'un signe de la tête. Sans cela, vous ne chanteriez pas si bien ! Mais ce n'est pas tout ; je veux savoir quelle est la dame que vous chantez.

— Ah ! Seigneur, y songez-vous ? s'offusqua Guillaume. Peut-on sans perfidie trahir celle qu'on aime. Savez-vous ce que Bernart de Ventadorn pense de cela ? Écoutez ses propres paroles : La fidélité qu'on doit à sa dame consiste à tout lui dire et à ne rien dire d'elle. »

Raimond ne sut que répondre devant un tel aplomb. Ses courtisans s'étaient-ils trompés ? Il toussa par trois fois pour se donner le temps de la réflexion puis assura :

« Hé bien ! Quel que soit l'objet de vos amours, je vous promets de vous y aider et de tout mon pouvoir. »

Voilà notre troubadour au pied du mur ! Sans perdre son assurance et après avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche, Guillaume déclara que celle qu'il aimait était dame Agnès, sœur de Marguerite et qu'elle partageait son amour. Les mains jointes, un genou en terre,

jouant la comédie comme le meilleur acteur, il supplia le seigneur de Castel-Roussillon de ne pas lui nuire.

Soulagé par cet aveu, Raimond était prêt à tout pour être agréable à son serviteur. Il l'assura de son soutien le plus total et lui proposa même de se rendre sur l'heure au château d'Agnès ! Pris à son propre piège, Guillaume remercia, les yeux brillants, un large sourire sur les lèvres et ils se mirent tous deux en chemin. Arrivés au château, après les civilités d'usage, le seigneur Raimond demanda un entretien à la belle Agnès. Ses airs de comploteur inquiétèrent la jeune fille. Seul avec elle, dans un salon meublé de sobres banquettes couvertes d'étoffes brodées, il lui dit à peu près ceci :

« Par la foi que vous me devez, ma chère belle-sœur, il faut me confier un secret : avez-vous un amoureux ? »

— Oui seigneur, répondit la jeune femme en rougissant et baissant les yeux.

— Et quel est son nom, s'il vous plaît ? poursuivit Raimond sans autre préambule.

— C'est ce que je ne vous dirai point, répliqua Agnès soudain sur la défensive. Les femmes n'ont pas à confesser pareille chose et si on les presse, on les met dans l'obligation de mentir. »

Raimond la pria de lui confier son secret. C'était pour lui, assurait-il, de la plus haute importance !

Agnès détourna la tête quelques instants et se mordit l'ongle du pouce d'anxiété. Que répondre ? À l'arrivée des deux visiteurs, elle avait bien remarqué le visage triste et soucieux du troubadour. Mais alors, Raimond utilisait ce stratagème pour connaître la vérité sur les sentiments de son page ! Par amour pour sa sœur Marguerite qui lui avait fait ses confidences, elle décida de venir en aide à Guillaume.

« Eh bien, j'aime l'écuyer de votre femme s'écria-t-elle soudain en rompant le silence. Et il ne le sait pas ! »

— Alors tout peut s'arranger ! s'exclama Raimond en serrant tendrement sa belle-sœur contre sa poitrine. Il était si heureux d'apprendre une telle nouvelle ! Savez-vous Agnès, interrogea-t-il, le visage radieux, que Guillaume m'a confié son amour pour vous tout à l'heure ? Je vous offre à tous deux un grand festin pour célébrer vos prochaines fiançailles. Rentrons à Castel-Roussillon sans perdre un instant ! »



Chants et danses durèrent jusqu'à l'aube...

Dans un coin mal éclairé de la grande salle, réfugiée derrière une

tecture à damiers noirs et blancs, une jeune femme essuyait ses larmes avec un mouchoir de soie. Pourquoi Guillaume s'était-il ainsi éloigné d'elle ? Pourquoi lui préférerait-il à présent sa sœur ? Marguerite se posait ces questions sans trouver les réponses. Seul le troubadour pouvait lui expliquer son attitude. Le lendemain, elle le fit venir pour faire toute la lumière sur cette affaire. Son récit rocambolesque ne réussit point à la convaincre. S'il l'aimait tant, il se devait de l'avouer dans une chanson. Il devait répéter que c'était elle et seulement elle l'objet de son amour.

S'il refusait, ce serait le signe de son mépris pour elle... Alors elle n'aurait que faire de lui et de ses poèmes !

Guillaume s'exécuta et composa la plus belle complainte qu'on ait jamais entendue en Roussillon. Il n'y était question que de son amour pour la châtelaine, de la douceur de ses regards et de sa beauté, « si éclatante parmi toutes les fleurs du jardin ». À l'écouter, on ne pouvait s'y tromper : Marguerite et lui étaient faits l'un pour l'autre.

Par malheur, cette chanson vint aux oreilles de Raimond, chuchotée par des voix malveillantes. Le mari jaloux entra dans une colère terrible. Les murs de sa demeure résonnèrent de ses cris et de ses injures.

On courut prévenir Guillaume... Il lui fallait s'enfuir s'il tenait à la vie ! Hélas, il était déjà trop tard... Raimond avait accompli son terrible forfait. Il avait surpris l'écuyer dans son sommeil, l'avait tué d'un coup d'épée et, comble de cruauté, lui avait arraché le cœur !

Dans le château, le silence s'installa. Courtisans et serviteurs retenaient leur souffle dans l'attente d'un nouveau drame. Soudain, on entendit le pas lourd et régulier du seigneur de Castel-Roussillon gravissant l'escalier de pierre. Il se dirigeait vers la chambre de sa femme. D'un coup d'épaule, il enfonça la porte qui se trouvait fermée à clef. Le dos plaqué au mur, près de la fenêtre, tremblante de tous ses membres, la jeune femme comprit que sa dernière heure était venue.

Avec un sourire méchant, Raimond s'approcha d'elle et lui présenta un coffret en bois, lui ordonnant de l'ouvrir. D'une main hésitante elle souleva le couvercle et s'évanouit. Sur un tissu de velours rouge reposait le cœur de Guillaume !

Le châtelain partit d'un énorme éclat de rire qui glaça d'horreur les servantes de Marguerite, réfugiées dans la pièce voisine. Satisfait de son geste cruel, Raimond allait s'en retourner lorsque son épouse, revenue à elle mais encore à terre, murmura d'une voix faible :

« Vous m'avez donné ce cœur... Sachez qu'il m'est plus cher que tout autre présent. »

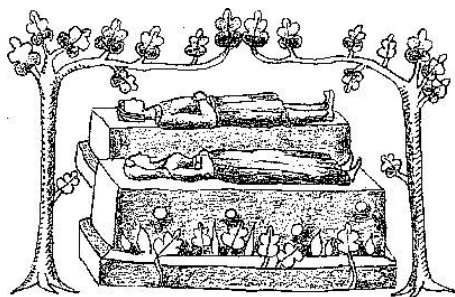
La colère empourpra alors le visage du seigneur de Castel-Roussillon. Il se jeta sur Marguerite, l'épée à la main. D'un bond celle-ci se dressa sur le muret devant la fenêtre et se lança dans le vide

avant que son mari puisse lui porter le premier coup.

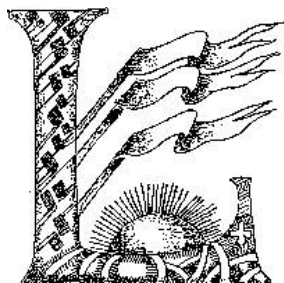
Elle s'en alla ainsi rejoindre Guillaume dans la mort. La triste nouvelle se répandit dans tout le Roussillon comme une traînée de poudre, semant la stupeur parmi les chevaliers. Comment un noble seigneur pouvait-il s'être conduit de façon si cruelle !

Les parents de Marguerite, ceux de Guillaume, tous les troubadours et les jongleurs, les seigneurs et les écuyers se liguèrent contre Raimond. Alphonse, le roi d'Aragon vint en personne mener son enquête à Castel-Roussillon. Il fit arrêter Raimond pour son geste de démente et ordonna de brûler son château par représailles.

Marguerite et Guillaume furent placés côte à côte, dans le même tombeau, dans le chevet d'une église de Perpignan. Sur la pierre, on fit graver l'histoire que je viens de vous conter. Chaque année, pendant près de deux siècles, le jour de la mort des deux amants, tous les chevaliers du Roussillon, de la Cerdagne et du Narbonnais vinrent se recueillir dans ce lieu.



Bertrand de Born, le troubadour qui aimait la guerre...



Le troubadour Bertrand de Born, seigneur de Haute-fort (une citadelle du Périgord réputée imprenable), avait la passion de la guerre. Dans toute l'Aquitaine et en Limousin, dès que deux seigneurs décidaient de se livrer bataille, on pouvait le voir aux avant-postes, le heaume relevé, le corps protégé d'une lourde armure. Il ne voulait rien perdre du spectacle ! Les tentes et pavillons dressés dans les prairies, les enseignes et étendards verts, bleus ou rouges déployés dans les vergers, tout cela le rendait joyeux. Il frémissait d'enthousiasme en entendant les trompettes et tambours signaler le premier assaut.

Après la mêlée, et surtout si les combattants avaient été braves, il parcourait la campagne sur son cheval Bayart, regardant avec satisfaction le sol jonché de lances et d'épées brisées. Puis, le soir venu, il rentrait dans ses terres, s'enfermait dans le donjon de son château et, la tête pleine de scènes de guerre et de nobles combats, il composait chants et poèmes à la gloire de ces guerriers illustres ou anonymes. Papiol, son jongleur, allait ensuite, de château en château, donner des soirées au cours desquelles il interprétait ses vers.

C'est ainsi que Bertrand de Born était devenu célèbre. On le craignait, car il osait tout dire. Sans peur, il blâmait ou louait le plus riche comme le plus pauvre, le lâche et le courageux. Ses chansons étaient aussi puissantes que mille bras tenant mille épées. Ainsi, en Aquitaine, elles avaient appelé à la révolte contre le roi d'Angleterre Henri II près de trente barons !

Mais, ce vingt-sixième jour de juin 1183, le troubadour ne voulait

plus se contenter de chanter la bravoure des uns et des autres. Il voulait lutter de toutes ses forces pour l'indépendance de sa contrée, bouter l'envahisseur sur l'autre rive de la Loire, châtier Henri II l'orgueilleux et Richard son fils...

Pourquoi cette brusque colère ?

Au petit matin, en sortant de sa chambre, Bertrand avait trouvé sur le seuil un écuyer étendu, harassé de fatigue, les chausses couvertes de poussière. Il l'avait aussitôt reconnu à ses cheveux blonds et bouclés. C'était Guillaume, le serviteur d'Henri Court Mantel, le fils rebelle du roi d'Angleterre mais aussi le plus fidèle ami de Bertrand.

Aussitôt, le troubadour avait craint le pire. Secoué aux épaules avec vigueur, l'écuyer s'était levé d'un bond. Les mots s'étaient bousculés sur ses lèvres :

« Messire Bertrand !... Henri Court Mantel vient de mourir à Martel en Quercy... La colère de son père est terrible... Il vous tient responsable de ce malheur... Son fils cadet Richard et le roi d'Aragon sont déjà en route pour assiéger Hautefort. D'énormes machines de guerre et de lourds béliers les suivent à deux journées... Ils ont juré que le siège serait sans merci... »

Le soleil couchant caressait les pierres jaunes de la citadelle et les hirondelles passaient en silence au ras des créneaux lorsque Bertrand prit la parole devant ses vassaux. Il avait suffi de quelques heures pour que tous répondent à son ordre de mobilisation et se présentent dans la cour d'honneur, prêts au combat. Les poings serrés, la voix ferme, Bertrand les harangua comme un capitaine chevronné :

« Vous allez avoir à soutenir un siège périlleux. Après Limoges qui vient de tomber aux mains d'Henri II d'Angleterre, les armées royales se dirigent vers Haute-fort. Il nous reste une seule chance de salut : en trois jours, mettre à l'abri dans nos sous-sols et greniers les moissons du domaine. Ainsi, le roi d'Aragon Alphonse II et Richard Cœur de Lion qui viennent nous combattre seront privés de vivres. Mettez-vous au travail avec cœur, pour l'Aquitaine et pour Henri Court Mantel, qui était des nôtres et vient de nous quitter pour toujours ! »

Les ordres du troubadour furent exécutés avec promptitude. Trois jours plus tard, vers midi, lorsque l'homme de guet, du haut de la tour ronde, annonça l'arrivée des premiers chevaliers ennemis, plus un seul épi de blé, plus une seule touffe de luzerne ne couvrait la terre de Hautefort.

La colonne anglaise s'étirait sur une demi-lieue. Les boucliers couverts d'émaux d'or et d'azur lançaient des éclairs. Les bannières colorées flottaient au vent, accrochées à de longues lances pointées vers le ciel. Casques baissés, se dressant parfois sur leurs étriers, les futurs adversaires de Bertrand de Born étaient menaçants. Alphonse II et Richard installèrent leur campement au pied de la colline sur

laquelle était bâtie la forteresse. En levant les yeux, ils pouvaient l'apercevoir, fièrement dressée. Elle semblait les narguer. De tels escarpements et fossés n'existaient nulle part ailleurs, à cent lieues à la ronde. Ce mur d'enceinte, aux trois mètres d'épaisseur, couronné de tours, ce donjon rectangulaire aux dimensions gigantesques, quelle machine diabolique aurait pu les ébranler ?

Richard commença prudemment le siège de la demeure du troubadour. Il adressa à Bertrand une lettre revêtue de son sceau. Les termes en étaient clairs... Le châtelain de Hautefort avait dix jours pour livrer la place.

Trois jours et trois nuits passèrent.

Du château, aucune réponse ne parvenait. Sous les murs, les assiégeants faisaient triste figure. Alphonse II tentait de calmer les troupes, car, dans la campagne désertée, les vivres commençaient à manquer. Tous avaient faim. L'audace du troubadour inquiétait l'ennemi. Le roi d'Aragon prit alors une grave décision. Poète et troubadour lui-même, il pensa que Bertrand ne pourrait refuser de l'aide à un confrère dans l'embarras. Trois messagers se présentèrent sous le mur d'enceinte et demandèrent à être reçus. Bertrand les accueillit dans la grande salle du donjon, un sourire malicieux au coin des lèvres :

« Les émissaires du roi d'Aragon sont ici mes amis, déclara-t-il. Il est regrettable que je ne puisse recevoir à ma table tous ceux qui campent devant mes murs, mais je suis disposé à rendre les services qu'on est en droit d'attendre du chevalier et du troubadour.

— Notre roi, Alphonse II, vous demande de la nourriture pour ses hommes et ses chevaux, répondit dignement l'un des trois messagers. Il s'étonne aussi de vous voir si obstiné et vous rappelle les devoirs d'un vassal convié par lettre à remettre sa citadelle.

— Votre première demande peut être envisagée avec bienveillance, répliqua Bertrand avec courtoisie. Vous trouverez à votre départ, dans la cour, deux charrettes attelées. Il y a là pour trente jours de vivres. Ce délai devrait suffire pour trouver une solution au conflit qui nous oppose. Dans cette lettre au roi Alphonse II, poursuivit le troubadour en tendant à l'émissaire un parchemin roulé et scellé, je demande, moi aussi, une grâce ! Lorsque vous installerez vos machines de siège, il faudra éviter de le faire devant le mur d'enceinte situé au sud. Dans un siège précédent, il s'est trouvé fort endommagé, et il résisterait difficilement à un second assaut. »

Les messagers du roi d'Aragon revinrent au camp avec les vivres. Ils furent accueillis en héros ! Toute la nuit, sous les tentes, on fêta un ennemi si naïf. À la lecture du parchemin du seigneur de Hautefort, Alphonse II partit d'un bruyant éclat de rire et alla aussitôt trouver Richard Cœur de Lion.

« Messire, lui dit-il, nous avons affaire à un curieux soldat ! Un excellent troubadour, sans doute, mais qui ne connaît rien à la guerre. Lisez donc ce message que m'ont remis mes hommes ! Bertrand demande qu'on évite d'attaquer la partie sud de la forteresse car elle ne résisterait pas au choc des béliers ! Il aurait mieux fait de nous remettre tout de suite les clés de sa citadelle. »

À l'aube du dixième jour de siège, Bertrand entendit sous les remparts des cris de soldats s'exerçant aux armes et des galops de chevaux prenant position. Il courut au mur d'enceinte sud et, se penchant par les créneaux, découvrit avec stupeur d'imposantes catapultes et leurs munitions de pierres, des béliers dirigés vers la partie la plus faible des fortifications.

On l'avait trompé !

À présent, rien ne pourrait arrêter la vengeance de Richard Cœur de Lion. Si lui et Alphonse II attaquaient Hautefort dans ces conditions, le château serait pris en quelques heures...

Le troubadour s'enferma alors dans sa chambre, composa un poème de soumission et envoya un écuyer le remettre à Richard.

Un présent inattendu accompagnait ce poème : sur un coussin de velours étaient posées les clés de la forteresse.

Bertrand se rendait et demandait pardon...

Richard lut avec une vive émotion l'humble chanson de Bertrand :

*Ges no me desconort,
S'eu ai perdut,
Que no chant em déport
E no m'ajut
Com cobrès Autafort...
... Lo comte volh prejar
Que ma maiso
Mi coman a gardar
O que lam do.*

(Je ne me décourage pas, même si j'ai perdu la partie, jusqu'à ne plus chanter ni être gai, jusqu'à ne pas essayer de regagner Hautefort... Je veux demander au comte que ma maison me soit remise en garde ou qu'il me la donne).

Si le troubadour renonçait à se battre, c'était surtout pour conserver Hautefort. Richard Cœur de Lion était bien près de se laisser fléchir. Mais alors la colère de son père, Henri II, aurait été terrible.

Une décision plus sage s'imposait. On conduisit Bertrand au campement du roi d'Angleterre, devant Limoges. Dans une lettre noble et généreuse, Richard signala la conduite exemplaire du troubadour. Il avait secouru ses troupes manquant de vivres ; il s'était soumis dans les dix jours comme on le lui avait demandé. Enfin, il promettait de ne

plus guerroyer si on lui rendait sa forteresse... Henri II pouvait-il pardonner ?

Arrivé sous bonne garde au campement, le troubadour fut mené à Henri II. Sur son passage, les serviteurs lançaient des injures et des plaisanteries. Bertrand se rendit compte que le sort des vaincus était bien rude. Près du pavillon royal, les étendards aux couleurs d'Angleterre claquaient en haut de leurs mâts. C'était bien là le domaine d'un souverain victorieux ! Lorsqu'il se baissa pour entrer sous la tente principale, le seigneur de Hautefort sentit son cœur se serrer. S'attendait-il à une pareille humiliation ? Il aurait mieux valu mourir au combat...

Le roi d'Angleterre était assis sur un des nombreux coffres qui le suivaient partout dans ses campagnes. Il était entouré de ses plus fidèles compagnons venus lui apporter leur réconfort après la mort de son fils aîné. Son premier regard pour Bertrand fut chargé de colère et de vengeance.

Il prit aussitôt la parole, multipliant les reproches :

« Ainsi, voilà Bertrand de Born, seigneur de Haute-fort ! Il y a un an de cela, j'ai entendu ton chanteur Papiol interpellier tes amis les barons d'Aquitaine afin qu'ils se soulèvent contre nous. Tu as mené leur lutte et tu vois aujourd'hui ta défaite. Tu te vantais en croyant me vaincre !

— Sire ! soupira le troubadour très ému, il est vrai que nous vous avons combattu. Mais, avec votre regretté fils Henri Court Mantel, nous jugions notre cause juste et nous la défendions. En apprenant sa mort, j'ai crié de douleur et j'ai perdu la raison. J'ai poursuivi la lutte dans son souvenir et n'ai défendu Hautefort devant votre fils Richard que pour y vivre enfin une paix méritée. »

Au seul nom de ce fils défunt, évoqué par celui qui avait combattu à ses côtés, Henri II sentit qu'il lui serait difficile de ne pas accorder son pardon.

« Ah ! Bertrand, s'écria-t-il, malheureux Bertrand, il est bien vrai que tu as perdu l'esprit en perdant mon fils. Il n'aimait que toi. Et moi, pour l'amour de lui, je te rends ta liberté, tes biens, ton château. Je te rends mes bonnes grâces et mon amitié. Je te donne enfin cinq cents marcs pour relever ce mur d'enceinte qui menace de s'effondrer, sur le côté sud de ta citadelle. Par cette lettre, poursuivit Henri II en montrant le message de Richard, mon fils me signale ta digne conduite lors du siège de Hautefort. C'est autant ta noblesse de soldat que ton talent si célèbre de troubadour qui te valent aujourd'hui ma clémence. »

Étonné par ces paroles rassurantes, alors qu'il s'attendait aux pires châtiments, Bertrand s'inclina devant le roi et multiplia les remerciements :

« Sire ! Vous me rendez les clés de Hautefort ? Toutes mes terres ? Votre bonté est extrême ! Pardonner ainsi mes fautes à votre égard. »

Henri II l'arrêta d'un geste d'impatience et répliqua : « Tâche dès lors de faire un bon usage de ces biens. Cette bannière de Hautefort, il te faudra à présent la porter en Aquitaine en rappelant la toute-puissance et la générosité du roi d'Angleterre et de son fils Richard... » Bertrand était libre, riche et Hautefort lui restait !

Un pareil événement ne pouvait se célébrer sans un nouveau chant. Alors, le naturel batailleur du troubadour reprit le dessus. Une semaine à peine après avoir été présenté, vaincu et repentant, au roi d'Angleterre, Bertrand n'hésitait pas à écrire puis chanter :

*...Ni ja d'Autafort
No laissarai ort,
Quis vol m'en guerrei,
Pois aver lo dei.
Quan fis es devès tota partz,
A mi resta de guerra uns pans...
Patz nom fai conort ;
Ab guerra m'acort ;
Qu'eu no tenc ni crei
Neguna altra lei.*

(Non jamais d'Hautefort je n'abandonnerai les jardins, et si quelqu'un veut me déclarer la guerre, je peux la lui donner. Quand la paix règne de toutes parts, il me reste l'espoir de guerroyer encore. La paix ne me fait jamais plaisir. Avec la guerre, je suis heureux ; je ne connais pas et ne veux pas connaître d'autre loi.)

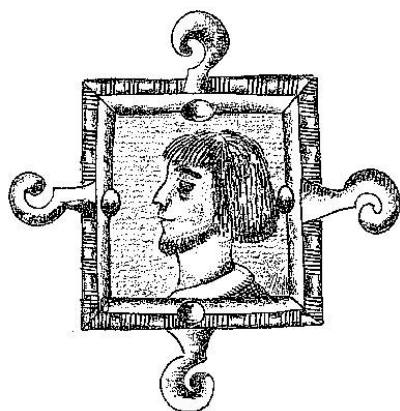
Longtemps encore, Bertrand le troubadour restera un incorrigible guerrier. Comme les ordres d'un chef d'armée dans un combat difficile, ses chansons rassembleront dans les provinces d'Occitanie les chevaliers soucieux de garder leur indépendance face aux souverains étrangers, même les plus puissants.

Les bienfaits du roi Henri II ne purent rien contre le désir de Bertrand de se venger du roi d'Aragon Alphonse II, qui avait cru bon de le tromper et de le ridiculiser devant Hautefort. Rien non plus contre ce besoin continu de provoquer les guerres, les révoltes et de voir les lourds chevaliers de Richard briser lances et épées. Les hennissements des chevaux effrayés par le vacarme, les vers que le jongleur récite en allant d'une tente à l'autre, le son des cors et des clairons au moment de la charge, Bertrand ne pouvait les oublier.

Un jour, pourtant, le troubadour cessa de se battre. Il se retira dans un monastère, non loin de Hautefort. Dans le calme de la bibliothèque où il enlumina des textes avec des couleurs vives, on lui apportait parfois des chansons datant d'une vingtaine d'années. Elles parlaient

de guerre, de sang et de bravoure. Il les lisait avec curiosité, puis haussait les épaules. Sur son visage ridé, il y avait même parfois un sourire...

Puis il se remettait au travail, se penchait délicatement sur les majuscules avec son pinceau fin. Ses pauvres textes, qui donc prendrait le temps de les lire ? Et voudrait-on savoir un jour quel personnage était Bertrand de Born, le troubadour des champs de bataille ?



Comment un Dauphin peut être troubadour, même s'il ne devient jamais roi...



'ÉTAIT en 1186... peut-être en 1187 ou 88... à vrai dire, je ne sais plus. Mais le premier dimanche après la fête de la Pentecôte, cela c'est certain ! Les traditions, alors, il ne fallait pas les bousculer...

Le soleil commençait à rougir l'horizon, au-dessus de l'arabesque dessinée par les monts d'Auvergne. Depuis quelques jours, les volcans assoupis avaient ôté leurs chapeaux d'un blanc immaculé. Les torrents, gonflés par la fonte des neiges, dévalaient les pentes, encombrées d'énormes blocs de basalte, aussi joyeux et bruyants que des enfants passant le portail de l'école le dernier jour de classe.

Sur la lande, rendue humide et glissante par la rosée, couverte ici et là d'arbustes nains et de bouquets de bruyère, des dizaines de silhouettes s'affairaient, portant des planches, hissant des mâts de quinze pieds de haut à l'aide de cordes de chanvre, disposant des bâches de toiles vertes et rouges sur des tribunes improvisées pour les protéger de l'ardeur du soleil.

Deux lieues à peine et l'on se trouvait au pied des murs imposants d'une fière citadelle : le château de Montferrand.

« Pressez-vous un peu, fainéants ! Ils vont être là d'un moment à l'autre... »

Un grand gaillard aux cheveux d'or, vêtu d'un manteau de berger en laine grossière, agite ses bras comme les ailes d'un moulin pris dans une bourrasque. Ses ordres brefs et précis font avancer l'ouvrage,

comme par magie.

Soudain, porté par le vent et très assourdi, un tintement prolongé le fait tressaillir.

« Grands Dieux ! La cloche de la chapelle ! siffle-t-il entre ses dents. La messe est terminée... Le tournoi débute dans deux heures et rien n'est prêt. »

D'un bond, il est au milieu de son équipe, plante piquets et fanions, déroule des bannières, soulève cinq bancs à la fois et les porte dans une des tentes qui entourent l'aire de combat. On le voit partout, tel un farfadet !



Lorsque chevaliers et invités, venant du château, débouchèrent de la forêt de sapins, fiers et droits sur leurs palefrois, précédés de hérauts aux costumes chamarrés, pas une botte de paille ne manquait dans les écuries. Sur chaque table, les hanaps et les coupes d'étain n'attendaient que le vin et l'hydromel.

Des quatre coins de l'immense pré, des centaines de spectateurs arrivaient au pas de course pour prendre les premières places derrière les cordes délimitant le lieu du tournoi. Tous, paysans, commerçants, bourgeois de la ville et enfants avaient les bras chargés de provisions, de couvertures et de coussins. Trois jours de combats sans doute... Mais il s'agissait surtout de ne mourir ni de froid ni de faim !

La colonne de cavaliers se rapprochait des tentes et des tribunes. Elle s'étirait sur plus de quatre cents pas. Soudain, dressé sur ses étriers, le heaume relevé, un des seigneurs se détacha du groupe de tête. D'un galop puissant, son alezan brun se trouva en un instant à la hauteur du serviteur au manteau de beffer. Le visage noble, les yeux perçants mais un sourire amical sur les lèvres, le gentilhomme s'adressa d'une voix chaleureuse à son intendant :

« Beau travail, Martial ! Tu as fait vite et tout me paraît en ordre. Tu féliciteras tes hommes et tu partageras ceci avec eux. » D'un geste prompt, il détacha de sa ceinture une bourse de cuir noir, la soupesa, faisant sonner les pièces d'or. Lestement, toujours en selle, il se courba pour la déposer dans la main tendue de Martial. Ce dernier eut à peine le temps de remercier. Déjà, tenu d'une main ferme, le cheval se cabrait, faisait volte-face et filait comme l'éclair vers la tente la plus proche des tribunes. Une bannière vermeille flottait à son sommet. Un dauphin était brodé sur l'étoffe, avec des fils d'or. Ce chevalier fringant, il ne fallait plus le distraire ! Son heure était venue... Le Dauphin d'Auvergne entrerait en lice dès le premier son du cor.

Le Dauphin ! Le Dauphin ! De Limoges à Toulouse, de Bordeaux à Beaucaire, l'écho portait ce nom dans la moindre chaumière. Un tournoi n'était pas un vrai tournoi si le Dauphin refusait d'y participer. Son âge ? Une trentaine d'années peut-être... Un courage exemplaire, une ruse de félin, une force de bûcheron. Son prénom ? Oublié ! On ne l'appelait plus que « le Dauphin »... Et « Dauphin » n'était pas un titre. Il n'était ni fils de roi, ni prétendant à la couronne d'un pays proche ou lointain ! Rien de cela... Seulement le seigneur de cette contrée, au climat rude, aux hommes sages : l'Auvergne.

Un jour, par jeu, dans un tournoi, son grand-père avait pris pour emblème ce mammifère au ventre blanc. Il n'en avait jamais vu mais le trouvait amusant. Les anciens ne disaient-ils pas qu'il était l'ami des hommes ? Avec ce dauphin sur son écu, l'ancêtre avait balayé tous ses adversaires ! Depuis deux générations, le dauphin n'avait subi qu'une seule défaite dans les joutes du pays d'Oc. Qui remportait tous les brochets, le poisson-récompense que l'on offrait au plus brave à l'issue des trois journées ? Le Dauphin ! Le Dauphin et le brochet ; tous les chroniqueurs trouvaient des phrases savoureuses pour narrer ces exploits « aquatiques » ! Au cours des veillées, il n'était question, dans les récits et poèmes, que de notre chevalier. On le disait le plus courtois et le plus généreux du monde. Sans conteste, il était le meilleur au métier des armes, mais il savait aussi très bien parler, sérieusement ou plaisamment. Une dernière qualité ? Il protégeait les poètes. Dans son domaine de Montferrand, il leur accordait l'hospitalité autant de semaines qu'ils le désiraient. Dans les couloirs, à table, on côtoyait les plus célèbres troubadours et jongleurs : Pierre d'Auvergne, Perdigon, Hugues Brunet, Peirol. Ce joli monde buvait, dansait, composait des couplets par centaines, pour le plus grand plaisir du Dauphin... pour son plaisir et à ses frais, cela s'entend ! Bientôt avec un tel train de vie, les coffres du château furent vides. Le Dauphin, comme la fourmi de la fable, se trouva fort démuné. Oh ! Il n'était pas homme à se laisser abattre pour si peu. C'était ainsi ? Alors tout le monde hors de ses murs, mendiants et poètes, et interdiction absolue de réparaître jusqu'à nouvel ordre !

En une nuit de réflexion, tout ce qui était blanc devint noir... Le Dauphin avait analysé ses malheurs, leurs causes et leurs remèdes ! « J'étais généreux ? Je serai avare... J'étais confiant et l'on m'a tout pris ? Je serai méfiant et je regagnerai tout... On m'a confisqué la moitié de mes terres ? J'en achèterai le double. » En un tournemain, les immenses salles richement décorées de tapisseries et d'étoffes se retrouvèrent aussi nues et tristes que des réfectoires de couvents.

Le Dauphin faisait pénitence ! Alors c'est cela l'ingratitude des hommes, ses plus vibrants flatteurs devinrent ses adversaires les plus farouches. On l'encensait pour sa prodigalité, on l'accusa de tous les

vices car il devenait avare. Et si tout à l'heure vous l'avez vu remettre une bourse pleine de pièces d'or à son fidèle Martial pour le récompenser de ses services, cet épisode se passait bien avant ce coup du sort.

Mais le Dauphin d'Auvergne n'avait pas tout perdu... Il lui restait son titre, son courage et sa renommée de champion, de chevalier casse-cou. Dans les tournois, il ne combattrait plus pour la gloire mais bien pour rançonner ses adversaires. Quand il les tiendrait à sa merci, après les avoir fait tomber de selle, il leur fixerait le prix de la liberté, l'épée sous la gorge. Tous préféreraient payer plutôt que mourir. Lorsque les cloches sonnaient les vêpres, au troisième jour, marquant ainsi la fin d'un tournoi, le Dauphin se tournait vers ses adversaires et, le visage rayonnant de joie, il s'écriait :

« Aujourd'hui, je me battraï pour ma terre de Clermont ! »

Et en effet, peu à peu, ses gains lui permettaient de racheter, un jour une forêt, l'autre une ferme et des prés... Il partait ainsi à la reconquête de son territoire.

Soudain, sans pour autant abandonner le métier des armes, par jalousie ou par cupidité (on gagnait bien sa vie alors, en composant des chansons !), le Dauphin se fit troubadour. Il les connaissait tous, ces vauriens qui avaient envahi son château, vidé jusqu'au dernier de ses tonneaux de vins de Sancerre et de Saint-Pourçain, mangé gloutonnement ses chapons et ses pigeons ! Et dire qu'ils se contentaient de chanter quelques vers en guise de remerciements... Eh bien ! Lui aussi tiendrait du parasite à présent ! Il se nourrirait sur les fortunes d'autrui et jouerait la comédie de l'amitié... Et puis – pourquoi le cacher – il serait content de les retrouver et de les avoir pour collègues car ils étaient tous de bonne compagnie.



Avec le même talent et le même courage que pour manier l'épée et rompre les lances, le Dauphin se jette dans la poésie. Il a le désespoir et l'humour des vrais poètes. Il compose sur tout et sur rien et peut ainsi répondre directement à ses ennemis avec une nouvelle arme : des vers ! Ses ennemis ? Ils sont toujours aussi nombreux et le prennent à partie sur le moindre détail de sa vie privée. Écoutez le malheureux épisode qui suit... Quelle affaire pour un simple morceau de lard !

Le Dauphin d'Auvergne était amoureux (cela lui arrivait aussi...) d'une dame vivant dans l'un des châteaux proches de celui de Montferrand. Cette dame, jeune, blonde et fort belle avait une passion

pour les œufs frits ! Cela finissait par lui revenir cher, en lard surtout ! Elle fit demander à l'intendant du Dauphin une portion de ce bas morceau de porc afin d'être parée pour des mois... L'intendant, qui avait reçu des instructions très fermes de son maître et tenait en compte sur un grand registre les moindres sorties de ses réserves, ne lui accorda qu'un demi-bacon. La douce Marina (c'était le prénom de la dame), trouva sans doute que c'était une portion ridicule, étant donné ses besoins. Elle ne dit rien mais s'arrangea pour que ce manque de délicatesse de la part d'un tel prince vînt aux oreilles des gentilshommes les plus médisants de toute l'Auvergne.

Des chuchotements, on en arriva tout de suite aux exclamations et protestations... Curieusement, le premier à s'émouvoir fut l'évêque de Clermont ; cet homme d'église aurait bien dû penser que c'était pour mieux aider sa dame à jeûner que le Dauphin avait ainsi agi ! Avec beaucoup de charité, il adressa ce petit billet au seigneur de Montferrand :

*Par le Christ, si le serviteur était mien,
Je lui donnerais au cœur un coup de couteau,
pour n'avoir donné que la moitié du bacon
à celle qui le lui demanda si gentiment.
Il connut bien, ce serviteur, l'intention du Dauphin,
car s'il en avait mis plus ou moins,
son maître lui aurait donné trois soufflets sur la joue ;
mais je puis dire en vérité,
que Dame Marina eut peu de lard pour faire frire ses œufs !*

Le Dauphin prit très mal ces allusions à sa mesquinerie culinaire. Blessé au vif, il répondit sur un tout autre ton. Plus de persiflage, mais des accusations violentes et moins légères :

« L'évêque de Clermont ferait mieux de balayer devant sa porte, lui qui est l'amant de la dame de Perchadoires et qui, pour être plus tranquille dans ses amours, a fait assassiner son mari, le comte Chantart de Caulec. Heureusement que j'ai d'autres soucis dans l'instant sinon je vous tuerais, l'évêque ! »

Un pareil drame pour un pauvre morceau de lard qui était peut-être rance ! Curieuse époque, n'est-ce pas ?

Pourquoi le cacher ? Devenu troubadour, le Dauphin ne cessait de chercher querelle aux plus paisibles de ses voisins. À présent qu'il délaissait les lances et enceintes des tournois, il trouvait une compensation en adressant au premier venu, sous n'importe quel prétexte, des couplets aussi acérés que des flèches.

Il s'attaqua même à un certain Peire Péliissier, de Martel, un ancien clerc de notaire, le plus pacifique des hommes ! Par sa compétence et sa gentillesse, Péliissier s'était attiré la confiance du vicomte de Turenne en personne, le grand seigneur de cette contrée. Le vicomte l'avait élevé au titre de bailli pour l'ensemble de ses terres. C'était alors un emploi qui ne pouvait revenir qu'aux nobles. Mais le châtelain de Turenne était juste et courtois, savait reconnaître les mérites de chacun et encourageait les gens modestes quand ils avaient du talent. Péliissier se chargea de la publication des ordres du seigneur et de leur bonne exécution : il comptabilisa les recettes des droits du domaine. Il choisit les acquéreurs pour les terres mises en vente ou les produits des récoltes. En fait, il gouvernait comme un ministre. À ses moments perdus, le démon de la poésie venait le taquiner... Il chantait alors les charmes de sa région, les bontés du vicomte et la beauté de ses filles.

Dame Comtor, la cadette, était ravissante, espiègle et s'amusait à jouer des tours à ses galants. Le Dauphin en tomba amoureux. En dépit de sa célébrité, de ses exploits guerriers et littéraires, la demoiselle le traita comme le plus modeste valet ! Le Dauphin n'aimait pas qu'on lui résiste, en amour comme sur un champ de bataille. Il résolut d'assiéger ce cœur de pierre jusqu'à ce qu'il cède !

Peire Péliissier était ébloui par la personnalité du Dauphin. À chacune des visites de celui-ci à Turenne, il s'efforçait de lui être agréable, facilitait son séjour, lui prêtait de grosses sommes d'argent...

Un soir, en additionnant ces avances, le bailli du vicomte s'aperçut que la somme devenait rondelette. En bon ministre économe, il résolut de couper les vivres au Dauphin et tenta de recouvrer l'argent qu'il avait eu le tort et la bonté de lui prêter. Le seigneur de Montferrand s'étonna de cette demande, tempêta, jurant qu'il ne devait rien à Péliissier et refusa de rembourser la moindre pièce d'or. Pour échapper à son créancier, il cessa même de rendre visite à Dame Comtor, n'envoya plus aucun messenger, pas un seul billet d'excuses ! Peire Péliissier se désola d'un tel manque de savoir-vivre. Comment un chevalier de si noble condition, un troubadour aussi talentueux pouvait-il ainsi se conduire ?

Le bailli se rendit auprès de Dame Comtor pour tenter d'avoir une explication sur la conduite insensée de celui qu'il croyait son ami. La fille du vicomte de Turenne le reçut joyeusement, toujours aussi belle, prête à plaisanter :

« Eh bien Peire ! As-tu du mal à lever tes impôts que tu viennes me demander conseil ?

— C'est un autre sujet qui me préoccupe, répliqua le bailli, le front

rouge de confusion et la voix hésitante... Celui qui vous appelait sa dame et qui avait gagné ma confiance s'est enfui vers ses terres, m'injuriant et soutenant qu'il ne me devait rien. Pour l'aider à gagner votre cœur j'ai dépensé pourtant une partie de ma fortune ! » La jeune fille partit d'un grand éclat de rire et montra d'un doigt moqueur le pauvre Pélissier, bien dépité par cette réaction. Dame Comtor reprit soudain son sérieux et se pencha vers le bailli. De ses yeux gris-bleu, tendres et bienveillants, elle regarda Pélissier, hochant la tête en signe d'impuissance puis expliqua :

« Je n'ai pas eu le temps de te prévenir, mon bon ami, mais il ne fallait rien prêter à ce coquin. Mon père lui-même a manqué de s'y laisser prendre. Voilà notre avantage à nous, les damoiselles... Nos galants ne reçoivent qu'un ruban, un gant, une ceinture, au plus un baiser ! On attache sans doute de l'importance à ces dons et à ces prêts ; mais si nous ne recevons rien en échange, nous aurions tort de nous fâcher ! »

Peire Pélissier n'était pas homme à se contenter de ces paroles de réconfort. De retour dans sa modeste demeure, sur la grand-place de Martel, à deux pas de la maison où s'était éteint Henri II Court Mantel, le frère de Richard Cœur de Lion, le bailli s'enferma dans sa chambre. À la lueur vacillante d'une chandelle de suif, il composa un couplet vengeur qu'il fit adresser dès l'aube au châtelain de Montferrand :

*Je mande au Dauphin qu'il reste dans sa maison
qu'il mange bien et se garde de maigrir,
car nul ne sait plus mal éviter son ami
lorsqu'il a tiré de lui tout l'intérêt et le capital.
Les messagers et les courriers ont cessé leur office,
car il y a longtemps que je vis lettre ni bref ;
et nul homme ne tient plus mal que lui ce qu'il a promis.
Mais il est jeune et s'en corrigera !*

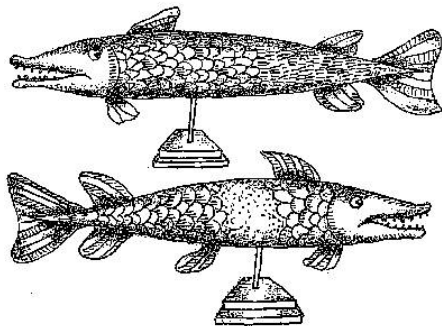
Deux jours s'étaient à peine écoulés que le bailli reçut une réponse insolente et injuste du Dauphin. En la lisant, des larmes lui vinrent aux yeux, devant tant d'ingratitude. Sitôt sa lecture achevée, il jeta le message dans la cheminée et raviva le feu pour faire s'envoler en fumée de si méchantes lignes.

Voilà ce qu'osait écrire le seigneur de Montferrand ! :

*Vilain courtois, qui avez dilapidé
tout ce que votre père vous laissa en mourant,*

*croyez-vous donc vous enrichir de mon bien,
et dépit de Dieu, qui vous fit naître fou ?
Jamais plus, par ma foi, vous n'aurez rien de ce qui est à moi.
Allez donc requérir voyageurs et pèlerins :
car vous demandez alors récompense à l'aveuglette
et toujours vous chantez, si on ne vous récompense pas !*

C'est une bien triste aventure que celle du Dauphin d'Auvergne, chevalier noble et courageux, devenu troubadour mais cupide. Certes, il termina sa vie riche et craint... Mais personne ne passait plus le pont-levis de Montferrand pour rendre visite au vieux grigou. De temps à autre, sur un signe du Dauphin, le fidèle Martial apportait sur la table de la grande salle les trophées gagnés aux tournois. Le troubadour restait là, des heures entières, assis sur son fauteuil, les contemplant, les caressant de la main. Les brochets empaillés, la gueule grande ouverte sur leurs dents de carnassiers, avaient aussi dans leurs yeux de verre comme des lueurs de reproche.



Gaucelm Faidit, le troubadour bohème



JUILLET 1165.

Une nuit tiède, étoilée. Sous le clair de lune, un crapaud paresseux traverse le vieux pont sur la Vézère en chantant sa solitude. Le bourg d'Uzerche est désert.

Dans la poitrine du jeune garçon qui dévale les ruelles pavées menant à l'église Saint-Pierre, le cœur bat vite, très vite. Gaucelm est blond, malingre, il a quinze ans depuis le printemps... Il a peur...

Peur des ombres qui l'attendent à chaque coin de rue. Peur de ces dix-huit tours fortifiées qui se découpent dans le ciel comme des guetteurs réveillés en sursaut par le bruit de sa course... Peur surtout car il se demande comment expliquer son retard à ses parents qui l'attendaient pour dîner.

Dans sa tête, il invente des excuses par dizaines... Aucune ne convient ! Dans trois heures, le jour se lèvera. Ses jambes nerveuses redoublent de vitesse. Gaucelm court à en perdre le souffle.

Dans le quartier bas du village, à quelques mètres du lit sombre et profond de la rivière, le père Faidit attend son fils. Dans la demeure cossue au toit à poivrière, la chandelle de suif brûle encore. Assis devant la lourde table de chêne, au centre de la cuisine aux poutres noircies par la fumée, le commerçant compte et recompte ses gains de la semaine... Cela le fait patienter ! La toile de lin et le satin se vendent bien dans le diocèse de Limoges ! Si seulement son fils pouvait s'intéresser au métier ! Mais il préfère courir la campagne, jouer aux dés, pêcher les truites sous les rochers et chasser le renard dans les taillis avec d'autres garnements. On le trouve même dans les

auberges à boire et à manger comme un glouton. À son âge ! Il n'a pas terminé ses études au monastère et il sert encore la messe les jours de fête !...

« Enfin te voilà ! » s'écria le père du jeune homme, le visage rouge de colère, les yeux boursoufflés par la fatigue de sa longue veille. Gaucelm venait de passer le seuil sur la pointe des pieds. La voix de son père, lourde de reproches, le fit tressaillir :

« Toute la nuit à t'attendre ! poursuivit le commerçant. Quelle excuse vas-tu trouver cette fois ? La Vézère a-t-elle débordé en plein été ou le diable t'a-t-il retenu par la manche ?

— Rien de cela, parvint à dire Gaucelm, le souffle court, à demi paralysé par la crainte... Nous étions à l'église Saint-Pierre, sur le parvis. Un jongleur de passage nous a chanté tous ses couplets. Sa voix était un enchantement. Ils sont, paraît-il, accueillis dans les châteaux comme de vrais seigneurs et ils gagnent des fortunes !

— Des vauriens comme toi ! Voilà ce qu'ils sont au juste ! coupa le père de sa voix de stentor. Ils vivent aux crochets d'autrui et ne songent qu'à tomber amoureux de la première jolie fille qui passe sous leur fenêtre. Va plutôt te coucher au lieu de m'échauffer les oreilles avec tes boniments ! Nous partons tout à l'heure pour la foire de Périgueux.

« Si tu n'es pas réveillé au chant du coq, je te froterai le bas du dos avec cette baguette de noisetier. »

Gaucelm monta deux à deux les marches de l'escalier de pierre qui menait à sa chambre, sous les combles. Il se jeta en sanglotant sur la courtepoincte aux damiers colorés qui couvrait son lit. Sa décision était prise. À l'automne, il quitterait les siens, mettrait un terme à ses études... Partir sur les routes, trouver la pluie, la neige, faire des rencontres, voyager à pied, au gré de sa fantaisie, de châteaux en auberges, du nord au midi... C'était cela la vraie vie.

Au lever du jour, Gaucelm rêvait encore, tout éveillé. Il avait fait le tour du monde... Ses amis fidèles étaient des princes et des rois... Il avait reçu force rubans et baisers des plus jolies dames d'Aquitaine... Les poches de son bリアud s'étaient décousues sous le poids des pièces d'or... Que de récompenses pour ses soirées et ses poèmes !

Le cœur léger, les yeux bien ouverts, le jeune Faidit sauta sur le plancher de sapin, ajusta ses chausses et son surcot, descendit l'escalier, entonnant à tue-tête un des airs appris la veille devant l'église Saint-Pierre. Déjà levé, son père l'accueillit les bras ouverts. Un large sourire éclairait à présent son visage... Ses colères s'envolaient toujours avec la brume du matin !

« Alors, troubadour ! s'exclama-t-il d'un ton enjoué en serrant son fils sur sa large poitrine. Mes tissus te font lever tôt ! J'en suis bien aise... Pressons-nous ; la route est longue. Tu m'apprendras ce couplet



Les feuilles dentelées des châtaigniers jaunirent dans la campagne limousine. Depuis cette nuit blanche de l'été, Gaucelm n'avait pas varié dans ses projets, bien au contraire... Il se préparait au grand départ, rencontrait en secret, au village, ceux qui s'étaient aventurés jusqu'à Poitiers, Bordeaux, Toulouse et même en Provence. Il passait des journées entières enfermés dans la bibliothèque du monastère à consulter les livres d'histoire poussiéreux et les cartes d'astronomie. Il se composait des itinéraires en se gardant d'oublier le moindre château, apprenant tout sur chaque famille noble du pays d'Oc.

Un jour, il fut prêt.

Le visage grave, la voix tremblante d'émotion, il annonça sa décision. Ses parents pâlirent de surprise, eurent un haut-le-corps, entrèrent dans une colère terrible... Ils tentèrent enfin de le raisonner :

« Partir tout seul sur les routes peu sûres... à ton âge ? C'est une folie... Et comment vas-tu vivre ? En chantant ! En jouant de la viole ! D'autres le font mieux que toi et meurent de faim... »

Aucun argument ne put convaincre Gaucelm... La mort dans l'âme, les yeux embués de larmes, le commerçant d'Uzerche et son épouse accompagnèrent leur fils jusqu'à la porte sud.

Avant de le laisser gravir la côte de Brive, ils lui remirent une lourde bourse de cuir. Gaucelm la prit d'une main hésitante.

« Allons ! dit son père d'un ton brusque en poussant le sac dans la paume à demi ouverte. Tu as gagné cela en m'aidant sur les foires... C'est à toi ! Mais tâche d'en faire bon usage... As-tu déjà vu quelqu'un donner le pain et le lard ? »

Le jeune garçon tourna soudain les talons et prit la fuite... Un instant de plus à écouter les siens et il serait resté... Au premier tournant du chemin, son baluchon sautillant sur l'épaule au bout d'un bâton noueux, ses souliers couverts de poussière blanche, il avait presque l'allure d'un vagabond.

Faïdit marcha longtemps. Il alla partout où il s'était promis de passer, ne resta nulle part. On le rencontrait sur les places de villages, faisant des culbutes, des pirouettes, des tours d'adresse pour les plus jeunes, écoutant d'une oreille les récits de chevalerie des anciens dans lesquels il n'était question que de lances brisées, d'écus fendus et de poitrails de chevaux garnis de sonnettes et de grelots. De bourgade en cour de château, il apprenait son métier.

Hélas ! Avec l'âge, la passion du jeu lui venait. Tout son avoir, il le dépensa par sa faute et celle du cornet à dés. Dans les tavernes fréquentées par les mauvais garçons, il jouait toute la nuit, perdait gros, jurait au matin qu'on ne l'y prendrait plus... Le soir même, il était le premier autour du tonneau, enrôlait ses partenaires, jouait deux fois plus... La chance l'oubliait toujours. Alors il mangeait, buvait et grossissait. Ses chansons, composées la veille dans les sentiers bordés de genêts aux fleurs d'or, s'oubliaient dans les vapeurs du vin et dans les sauces pour coquelets tendres. Ni présents ni honneurs pour ce glouton. Qui aurait pu s'émouvoir des couplets de cette outre trop pleine qu'on bousculait à plaisir à grandes bourrades dans les côtes ?

Sans trouver les joies du succès, Gaucelm parcourut le monde... vingt années ! En Lombardie, près des lacs miroitant sous le soleil, en Auvergne, face aux volcans silencieux et enneigés, dans les vallées verdoyantes du Pô au Piémont, il composa pour les humbles et les princes. Mais son erreur était de chanter lui-même ses poèmes !

Ses rimes et mélodies délicates plaisaient à tous, mais la seule présence de sa silhouette grotesque déchaînait dans l'assistance des tempêtes de rires... Alors, le charme était rompu. On lui jetait quelques pièces comme au plus vulgaire dresseur de chèvres ou mieux, il trouvait dans les cuisines les reliefs du repas de ses hôtes. Cependant, au fil des ans, des avis presque flatteurs commençaient à circuler sur son compte :

« Il a tout de même du talent, ce Faïdit d'Uzerche ! entendait-on au cours des banquets. Ah ! S'il n'était pas si gros et déplaisant... J'ai l'impression d'entendre un bœuf essayer de roucouler comme un pigeon ! »

D'autres voix ironiques ne manquaient pas de répondre :

« Vraiment ! Et moi, je n'aurais jamais cru que des chansons aussi claires et douces que l'eau d'une source puissent sortir d'une pareille bedaine. C'est un vrai miracle ! »

Un soir d'hiver, venant à pied des forêts des Cévennes envahies par les loups affamés, le troubadour fit halte près du riche bourg d'Alès, aux portes de la Provence. Dans la salle haute du château du seigneur d'Anduze, aux murs habillés de tentures cramoisies, les riches bourgeois de la contrée étaient réunis autour d'un immense feu de bois. Dans des coupes d'argent ciselé, ils buvaient le vin chaud des coteaux du Rhône en riant aux exploits d'un chimpanzé perché sur une poutrelle du plafond.

Le troubadour s'installa dans un coin sombre de la pièce, commença à jouer pour lui-même l'une de ses meilleures romances. Les cordes de la viole rendaient des sons joyeux... Soudain, Gaucelm crut rêver... Une voix de cristal s'élevait dans l'assemblée, reprenant sa mélodie

mais aussi ses propres vers ! En un instant, le silence se fit dans la salle. Chacun écoutait, médusé par la beauté du chant. Au second couplet, le doux timbre d'argent de la chanteuse s'affermait encore. Sans cesser de jouer, Faïdit tourna lentement sur la gauche sa tête aux cheveux bouclés et aux joues rebondies. Comme dans un mirage, il aperçut celle qui le comprenait si bien à travers ses chansons. Le visage rougi par l'émotion, elle lui sourit tendrement. De temps à autre, d'un geste souple de la main, elle relevait ses longs cheveux bruns. Ses yeux bleus et immenses pétillaient de malice. Dans sa longue robe de toile couverte d'un bliaud en soie verte brodée d'or, la jeune fille était rayonnante de beauté...

Le troubadour tomba amoureux sur-le-champ !

Le poème achevé, du prince d'Anduze au plus jeune page, tous se précipitèrent pour féliciter Gaucelm et son interprète. Sous les rires joyeux et les vivats, ils se prirent la main et s'embrassèrent avec tendresse.

Autour de la table richement décorée, couverte de volailles et de gibiers choisis, on les plaça à côté l'un de l'autre comme de jeunes fiancés.

Le troubadour restait muet d'étonnement. Lui, qui hier encore était renvoyé de partout, houspillé comme un brigand, traité en rustre ! Le voilà adulé, aimé ! On lui offrait des chapons rôtis, des cygnes, des lièvres et des perdrix. Il buvait des vins de Beaune et de Gascogne ! Enfin, on lui confiait cette adorable jeune fille qui venait de coiffer une couronne de lis !

Troublé comme un collégien, la voix hésitante, Gaucelm adressa la parole à sa voisine :

« M'est-il possible, Madame, de connaître le nom de celle qui me seconda avec un tel talent, tout à l'heure ?

— Vous avez à votre droite Guillelma de Soliers, pour vous servir ! répondit la jeune fille en fixant le troubadour d'un air effronté. Je connais toutes vos chansons. Peu de troubadours m'intéressent autant que vous. Mais vous êtes le seul à me faire rire !

— Et pourquoi cela ? répliqua Gaucelm, soudain mécontent, fronçant d'énormes sourcils. Il n'y a rien de bien amusant dans mes pauvres vers !

— Ne vous fâchez pas ! interrompit Guillelma, faisant une moue capricieuse. Je ris seulement de vous parce que vous composez des chansons bien tendres et que vous devez être si gourmand ! Je vais vous dire un secret : j'aime les gens gourmands car je le suis moi aussi ! »

Disant cela, la demoiselle de Soliers entama sa sixième gaufre fourrée d'un bel appétit. Admiratif, Faïdit d'Uzerche la regarda déguster son dessert. Après chaque bouchée, elle était capable de faire

un commentaire sur la pâte, la cuisson, la confiture !

« Aucun doute ! se dit le troubadour. Nous sommes faits pour nous entendre. » Sans laisser le temps à la jeune fille d'avaler sa dernière bouchée, il la saisit par le bras, la porta pour descendre l'escalier de pierre et ils se retrouvèrent au verger, sous la pleine lune.

Gaucelm, malgré son embonpoint, se jeta aux genoux de son interprète et se lança avec fougue et amour dans un brûlant discours :

« Guillelma, je vous connais depuis peu mais jamais, je le jure, je n'ai senti quelqu'un aussi proche de moi. Le destin a su nous réunir. Nous ne pouvons aller contre lui. Partons tous les deux sur les routes. Nous donnerons à tous le plaisir d'entendre votre voix si pure. Je crains, si vous ne consentiez à ce départ, de perdre toute inspiration. Je n'ai composé jusqu'alors que parce qu'il était doux de vous attendre. Je ne pourrais le faire à présent si vous disparaissiez... »

Guillelma aimait l'aventure. Depuis bientôt quinze ans, elle était restée sagement auprès des siens à broder des draps de lin et jouer de la harpe... Une vie bien monotone... Certes, le troubadour n'était pas très beau. Mais fallait-il toujours attendre le prince charmant ? Il promettait de voir du paysage... Chanter ? Elle adorait cela... Ils aimaient boire et manger... Alors ? L'affaire pouvait se conclure... Elle s'avança jusqu'au pommier voisin, cueillit un fruit bien mûr, en croqua une moitié et tendit l'autre à Gaucelm.

« C'est entendu, Monsieur, faisons le tour de la terre ensemble ! » parvint-elle à dire, la bouche encore pleine...

Le troubadour sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Bouleversé, il embrassa les mains de Guillelma avec fougue... Il se sentait prêt à jeûner dix jours si elle le lui demandait !



CE SOIR, AU CHÂTEAU, LE PREMIER COUPLE DE LA CHANSON D'OC !

Quelle affiche pour les seigneurs, toujours avides de distractions dans leurs froides demeures ! On se pressait aux portes pour les entendre. Certains payaient même leur place ! La demoiselle de Soliers, qui avait pris pour nom d'artiste celui de Monja, se faisait très bien à cette vie vagabonde... Elle gagna du poids et parvint même à ressembler à son mari. Lorsqu'ils se présentaient, radieux et repus, sous la lumière chancelante des flambeaux, c'était toujours une ovation sans fin.

Le succès... enivrant... partout... après tant d'années de misère ! Les

deniers gonflaient leur bourse et ils étaient vêtus de riches habits de couleur aux ceintures rehaussées de topazes.

«Le succès... enivrant .. partout... après tant d'années de misère!»



Chez le Dalfin, en Auvergne, on les reçut avec les mêmes honneurs qu'un couple princier. À la cour d'Aquitaine, on les couvrit de fleurs ! En Bretagne, chez le comte Geoffroi Plantagenet, on leur servit des bars braisés !

Mais là, à quelques lieues de l'Océan qui gronde en se fracassant sur les rochers, ce fut le drame ! Savez-vous ce qu'il peut arriver de pire à un troubadour et ce qui arriva au malheureux Gaucelm ? La trahison ! Oui... On vit ce natif du Limousin, ce chanfre fidèle du pays d'Oc, utiliser le parler cotonneux du nord de la Loire.

Un troubadour devenir trouvère, même l'espace d'une chanson... Quelle terrible destinée !

Les couplets en cause sont pourtant bien innocents. Il n'est question que de fleurs et de petits oiseaux... Mais quelle tristesse lorsque l'accent de Provence s'est envolé !

*Can vei reverdir les jadis
et oi les oizelets chanter,
et nos est tant dous li marchis,
me renovelent mei pensier ;
qu'ores me sovient d'un cler vis
que je ne puis mie oblier.*

(Quand je vois les jardins reverdir et que j'entends les oiselets chanter, et que le mois de mars nous est si doux, alors se renouvellent mes soucis, car je me souviens maintenant d'un clair visage que je ne puis pas oublier).

Le 19 août 1186, le nez au vent, la bedaine couverte d'une fine chemise de soie plissée, Gaucelm ose même se promener dans Paris ! Sur les berges de la Seine, le visage rubicond, hors d'haleine, il suit à grandes enjambées le comte Geoffroi qui multiplie les révérences devant le cortège de Philippe-Auguste, roi de France ! Dès lors, comment lui accorder le nom de troubadour ?

Faidit l'Uzerchois tombera de Charybde en Scylla... Avec les comtes d'Oïl, partant pour la croisade, il lèvera l'enseigne du Limousin et se soumettra au roi Richard Cœur de Lion, cet Anglais qui voulait faire de l'Aquitaine sa seconde patrie.

À son retour, la tête basse et quelques kilos en moins, Gaucelm ne retrouvera plus sa place parmi ses compagnons de luth et de viole. Quant à Guillelma, elle avait encore pris du poids et on se chuchotait à l'oreille qu'elle dépassait à présent son mari !

Entre eux, chacun le sait, les artistes sont souvent méchants et se plaisent à dire du mal du voisin. Un jour, lorsque tout allait bien, au faite de sa renommée, Faidit n'avait guère été tendre pour Elias, l'un des quatre troubadours d'Ussel...

Aussi, lorsque tout alla mal, Elias rendit la pareille à son camarade,

en termes peu courtois... Écoutez plutôt :

*Riche serait le bon pèlerin,
Mais il a dépensé son avoir à faire pèlerinage.
Là-bas il vécut en grand honneur,
Si bien que Saladin en éprouva du dommage ;
Et n'eût été son gros ventre pendant,
Les Turcs auraient payé cher leur hardiesse.
C'est Elias qui fit ces paroles : il sut les faire mieux
Que Gaucelm, qui est plus gros qu'un pilier.*

Voilà comment s'écrit l'histoire ! On ne retient de vous que la taille et le poids... Prenez-y garde s'il vous vient un jour l'envie, comme Gaucelm Faidit, de courir les routes et de composer quelques couplets.



Un fameux duo !



EL père, tel fils ! »...

Vous connaissez ce dicton ? Eh bien, je le crois valable pour les garagistes, les clowns, les agriculteurs, les pêcheurs de sardines du port de Marseille, le boulanger et le boucher-charcutier de mon village...

Pour les pianistes virtuoses, les champions cyclistes et les troubadours, tout n'est pas si simple ! Pour hériter les talents de son père, il faut quelques fées de plus penchées sur votre berceau. Cependant, comme dans vos livres de grammaire, il y a des exceptions à cette règle, et des troubadours père et fils, cela existe...

Tenez ! Je vous présente Blacatz et Blacassetz... Non ! Ne cherchez pas, vous ne les connaissez point. Ils composaient et chantaient tous deux, vers 1200... S'ils ne sont pas aussi connus qu'Alexandre Dumas et son fils, c'est qu'ils n'ont pas pu parler de d'Artagnan car il n'y avait ni roi, ni mousquetaire, ni Richelieu dans leur canton de Draguignan...

Au château d'Aups, une fière demeure bien protégée par d'épaisses courtines et un donjon qui pointait haut vers le ciel, le seigneur Blacatz n'aimait guère rester seul. Il lui fallait toujours organiser une chasse, un festin ou encore des rencontres de jongleurs. Si personne ne venait le visiter de deux jours, il se sentait triste et même coupable !

« Je m'ennuie à la fin, à regarder flamber ces bûches ! » confiait-il au serviteur qui venait lui porter son dîner. Il s'était installé dans l'immense hotte de la cheminée de sa chambre et sur les larges banquettes de pierre où l'on pouvait tenir à plus de dix, il se trouvait bien solitaire !

« Que leur ai-je donc fait ? s'exclama-t-il d'une voix rauque, prenant

son valet à témoin. Est-ce ma faute si je suis baron ? » Les lueurs rouges et jaunes que lançait le bois en se calcinant donnaient à son visage joufflu, à ses yeux si souvent rieurs des expressions de bambin contrarié...

« Dès l'aube, poursuivit le seigneur d'Aups en pointant l'index sur la chemise de serge du serviteur, tu iras donner l'ordre à tous mes voisins de venir festoyer au château. Fais plumer dix chapons, pêcher vingt saumons et cuire trente pâtés. Dis à l'échanson de mettre en perce deux fûts de vin de Beaune et de préparer les hanaps émaillés. Ah ! Une dernière chose, je te prie. Va dire à mon fils qu'il vienne me rejoindre sur-le-champ et qu'il apporte ma flûte, mon luth et son rebec. Je ne vais tout de même pas mourir de tristesse ce soir ! »

La porte refermée, Blacatz se remit à contempler le feu, laissant de côté le plateau garni de cailles rôties, de feuilles de laitue et de poires cuites. Depuis la mort de sa femme, Blanche, voilà bientôt quatre ans, il s'interrogeait ainsi tous les soirs sur son avenir et celui de son fils. Certes ils n'étaient pas dans le besoin ! Les terres d'Aups leur rapportaient dix fois plus qu'il ne leur fallait pour vivre, mais il manquait quelque chose à leur vie. À tourner en rond dans ces vastes pièces, en dépit de toutes les réceptions qu'ils pouvaient organiser, le seigneur Blacatz et son fils Blacassetz avaient des angoisses d'oiseaux en cage !

« Que vas-tu encore inventer pour nous distraire ? » lança Blacassetz en entrant en coup de vent dans la chambre de son père.

Le visage éclairé par un sourire complice, les cheveux noirs et bouclés, un front large et des yeux pétillants de malice, ce grand gaillard de vingt ans s'assit sur la banquette à côté de son père et lui passa affectueusement un bras autour des épaules.

À l'entrée, sur une large planche soutenue par des tréteaux, Blacassetz avait déposé les instruments de musique demandés par son père : la viole à quatre cordes, le rebec et son archet, le luth à la caisse rebondie.

« Me répondras-tu, à la fin ? s'exclama Blacassetz en secouant violemment son père aux épaules comme un soldat l'aurait fait à son collègue assoupi pendant le tour de garde... Tu organises un festin demain m'a-t-on dit ? Quelle diablerie as-tu encore manigancée ? »

Blacatz leva lentement la tête, prenant l'air penaud d'un enfant surpris en train de préparer un tour pendable. Il regarda son fils de côté puis fronça les sourcils en prenant un faux air fâché :

« Réponds plutôt à cette question, je te prie, souffla-t-il enfin. Crois-tu savoir aussi bien chanter que moi ? » Blacassetz frotta son menton à la barbe naissante comme si une telle question méritait des heures de réflexion. En fait, il lança tout de suite à l'adresse de son père une phrase ironique et amicale :

« On m'a toujours dit qu'il était étonnant que je chante aussi bien avec un père tel que toi ! »

Le seigneur d'Aups envoya du coude une bourrade dans les côtes de son fils pour le remercier de ce compliment, puis il lui saisit le lobe de l'oreille droite entre le pouce et l'index... un geste qu'il répétait depuis son enfance quand il voulait lui signifier quelque chose d'important.

« Voilà ce qui t'attend, brigand, expliqua Blacatz, prenant soudain un air bien sérieux... J'en ai assez de ce château humide et des lendemains de fêtes où l'on se retrouve si seul. Au lieu d'être à la merci de ceux qui viennent nous voir, j'ai décidé de prendre la route comme le font ces troubadours que nous recevons par dizaines et que nous engraissons à longueur d'années ! Mais vois-tu, ce n'est plus de mon âge de tenter ma chance tout seul... Alors, je te propose de partir avec moi ! Pour sûr, nous ferons un drôle de couple ! Rassure-toi : nous partagerons les rimes et les couplets à composer. Tu chanteras ou tu joueras du luth, peu importe, mais j'espère qu'enfin je ne m'ennuierai plus... Alors, c'est d'accord n'est-ce pas ? interrogea Blacatz comme si l'affaire était déjà entendue. Ce soir nous répétons et demain, devant nos hôtes, ce sera l'épreuve de vérité. On nous applaudira ou on nous sifflera, mais au moins nous nous amuserons. J'en ai assez d'être là comme un ancêtre, à réchauffer mes os au coin du feu... »

Les yeux écarquillés par la surprise, Blacassetz regarda son père comme s'il s'agissait d'un inconnu. Voilà donc sa nouvelle folie ! Devenir troubadour à plus de cinquante ans ! Jamais il ne l'aurait cru capable de tant de hardiesse... Certes, il chantait bien, composait des poèmes amusants et avait un cœur d'or... Mais de là à mener la vie d'un troubadour, c'est à dire à courir les routes poussiéreuses et à tendre la main pour quelques deniers ! Pour l'heure, il valait sans doute mieux ne pas contrarier le nouveau membre de la secte ! En cas de refus, il était capable de s'enfermer dans sa chambre et de s'y laisser mourir de soif et de faim... Et puis, ce n'était pas inexact : l'ambiance du château devenait étouffante. Il était temps de connaître d'autres horizons...

« Et si je te prenais au mot ? s'exclama soudain Blacassetz. Si demain nous chantions chez Béranger V, le comte de Provence, et dans huit jours chez Raimond VII, le comte de Toulouse ? Tu n'aurais plus de voix et les boyaux de ton luth seraient dans un piteux état ! »

Sans un mot, Blacatz s'était levé et d'un pas rapide avait gagné l'entrée de sa chambre. Sur le déposé, il prit son luth et l'accorda avec dextérité, tournant les clés et pinçant les cordes pour obtenir des sons harmonieux. Puis, sans même lever la tête de son instrument, il tança vertement son fils :

« Allons, paresseux ! je t'attends. Nous avons une trentaine de

morceaux à répéter sans compter ceux que j'ai écrits hier. Au travail et vite ! »

Ils jouèrent ainsi jusqu'à l'aube, empêchant serviteurs, chiens et souris de s'assoupir une seule seconde...

En entrant dans la grande salle, les convives du seigneur d'Aups sentirent qu'un événement d'importance se préparait. La table était dressée aussi somptueusement que de coutume, avec des nappes d'un blanc éclatant, une vaisselle d'or et d'argent qu'auraient enviée des rois, des plats de volailles et de poissons en abondance. Une estrade, décorée par des centaines de fleurs des prés, entourée d'un tissu de futaine rouge, tenait en revanche une place inhabituelle dans le décor. Quel invité de marque attendait-on ? Chacun avançait un nom... Thibaut, le roi de Navarre ! Charles d'Anjou ! Jacques I^{er}, le roi d'Aragon ! Le repas allait commencer et le mystère restait entier.

Soudain, Blacatz et Blacassetz montèrent sur la scène et demandèrent le silence :

« Mes amis ! s'écria le baron, tenant son fils par la main dans un geste touchant d'amour filial. Pour la dernière fois, nous vous recevons au château ! Vous avez devant vous deux jeunes chanteurs qui vont tenter leur chance en pays d'Oc. Aujourd'hui, il vous appartient de les juger ! Mangez et buvez comme il vous convient, mais ne manquez pas de prêter l'oreille à nos couplets. » Pendant les cinq heures que dura le dîner, Blacatz et Blacassetz divertirent leurs hôtes comme des troubadours chevronnés faisant même des tours d'adresse lorsque les couplets adressés à de belles dames imaginaires devenaient un peu monotones.

Avant de congédier tout son monde, Blacatz osa même passer devant la table, tendant une bourse de cuir afin de recueillir des fonds pour subvenir aux premiers mois, les plus durs quand on est artiste et que l'on débute.

« Allons, messires ! Aidez de pauvres troubadours qui n'ont pour vivre que le fruit de leur talent ! claironnait Blacatz en restant deux fois plus de temps devant ceux de ses voisins qui étaient connus pour leur avarice... »

On se sépara... Chacun songeait, sans oser le dire ouvertement, que les châtelains d'Aups avaient de bien curieuses méthodes pour rembourser les frais de leur réception ! Et si tout le monde faisait ainsi et s'improvisait troubadour pour payer ses rôtis ? C'était bien mal connaître nos deux hommes. Au chant du coq, les duettistes enfourchèrent leurs chevaux et laissant le château à la garde des serviteurs prirent la direction du sud sans se retourner une seule fois...

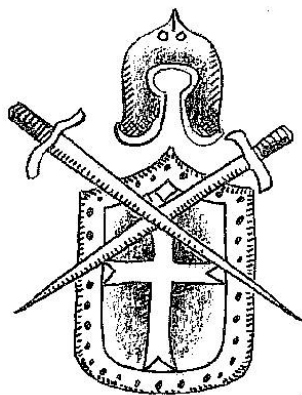
Quinze ans, vingt ans peut-être, ils chantèrent en duo ! On les accueillait partout les bras ouverts. Leur renommée était aussi grande d'un côté que de l'autre des Alpes et des Pyrénées. Un soir d'hiver, Blacatz s'éteignit doucement dans un château près de Baux-de-Provence. Sans verser une larme, son fils le veilla quatre jours et quatre nuits, lui récitant tous les poèmes qu'ils avaient chantés ensemble. Sordel, un troubadour ami, composa une douce complainte pour chanter les mérites du père défunt. À cheval, il parcourut toute la contrée, s'arrêtant dans les villages où Blacatz était si connu et apprécié. Sur les places, devant des enfants bouches bées comme dans les cours plénières rassemblant plus de cent seigneurs de tout rang, il commençait ainsi son spectacle, profitant de l'occasion pour égratigner ses adversaires du moment :

« Je veux pleurer Blacatz, car j'ai perdu en lui un ami et un bon seigneur. Ce malheur est si grand que je ne vois comme issue que de prendre son cœur, pour le donner à manger aux barons qui en manquent et dès lors ils en auront assez... Que Frédéric II, l'Empereur de Rome, en mange le premier. Il en a besoin s'il veut reprendre aux Milanais les pays qu'ils lui ont enlevés ! Après lui en mangera Philippe, le noble roi de France pour se relever de sa défaite de Fréteval ! Henri III, roi d'Angleterre, doit en manger un bon morceau car il a si peu de cœur ! Il en aura beaucoup alors et pourra peut-être reprendre la terre qu'il a si honteusement laissé usurper au roi de France qui profite de sa négligence et de sa lâcheté. Il faut enfin que le roi de Castille en mange pour deux car il a deux royaumes et n'est même pas bon pour en gouverner un seul. Mais s'il en mange, qu'il se cache de sa mère, autrement elle lui donnerait des coups de bâton ! »

Curieux discours, n'est-ce pas ?

Et Blacassetz me direz-vous ? Après ses quatre jours de lecture ininterrompue, il ramena le corps de son père au château d'Aups et le fit enterrer dans la crypte de la chapelle.

Ce qu'il écrivit ensuite ? Devinez ! Un traité sur l'art de bien guerroyer... lui qui ne savait même pas tenir une épée !



Eh bien ! Chantez, mon bon maître Guiraud...



e

DANS les dernières années du XII^e siècle – le siècle des troubadours, vous le savez maintenant –, il se trouvait en Périgord une église portant le nom de Saint-Gervais. Elle passait pour la plus riche et la plus vénérée de toute la vicomté de Limoges ! L'édifice se trouvait dans la vallée de la Loue, dominée par le château et le village d'Excideuil.

Lors d'un voyage d'agrément (mais aussi d'inspection...), le vicomte Aimar V y fit une halte. C'était un homme bon, aux yeux clairs et francs. Il s'étonna de voir dans ce hameau un lieu de culte aussi soigné, orné de tant de bannières colorées, de fresques, de peintures sur bois et de statues de pierre.

En sortant de l'église, il examina les splendides bas-reliefs sculptés sur les montants du porche. Aimar se tourna ensuite vers son conseiller, un chevalier au regard sournois, petit de taille, le cheveu court, portant hiver comme été une cape de cuir doublée de tissu rouge. Il se prénomma Geoffroy et venait d'une contrée des Charentes. Il connaissait sur chaque seigneur des détails si précis qu'on le soupçonnait d'avoir passé des accords secrets avec le diable en personne.

« Sauras-tu me dire, vieux renard, qui veille sur cette chapelle pour qu'elle soit si joliment décorée ? lui demanda le vicomte, la voix un peu faussée par un accès de jalousie.

— Saint-Gervais en est le patron, messire, répondit le conseiller. Son large sourire découvrit deux rangées de dents mal alignées ou cassées. Il était toujours heureux de voir son maître de mauvaise humeur !

Saint-Gervais, poursuivit-il, mais surtout le troubadour Guiraud de Borneil... »

L'index sur les lèvres, pour indiquer qu'il s'agissait d'un secret, il se pencha à l'oreille d'Aimar. Le front plissé, le vicomte était très intrigué...

« Vous le rencontrerez bientôt ! murmura encore Geoffroy... Croyez-moi, il agit curieusement, ce troubadour ! Au lieu de se marier ou de gaspiller ses biens au jeu et en boissons comme tous ses confrères, il fait don de ce qu'il gagne à ses parents et à sa paroisse... Mais suivez-moi, je vous prie, Messire... Vous en saurez davantage ! » Le vicomte de Limoges et sa suite s'engagèrent dans une rue étroite d'Excideuil où les maisons en torchis et aux toits de lauzes ne payaient guère de mine. Geoffroy s'arrêta devant l'une d'elles. La cheminée dégageait dans le ciel pur une fumée noire, épaisse. D'un geste machinal des deux mains, le conseiller releva sa cape sur les épaules puis heurta du poing la lourde porte de chêne qui trembla sur ses gonds.

« Holà ! lança-t-il d'une voix autoritaire. Y a-t-il donc quelqu'un chez Borneil le troubadour ? »

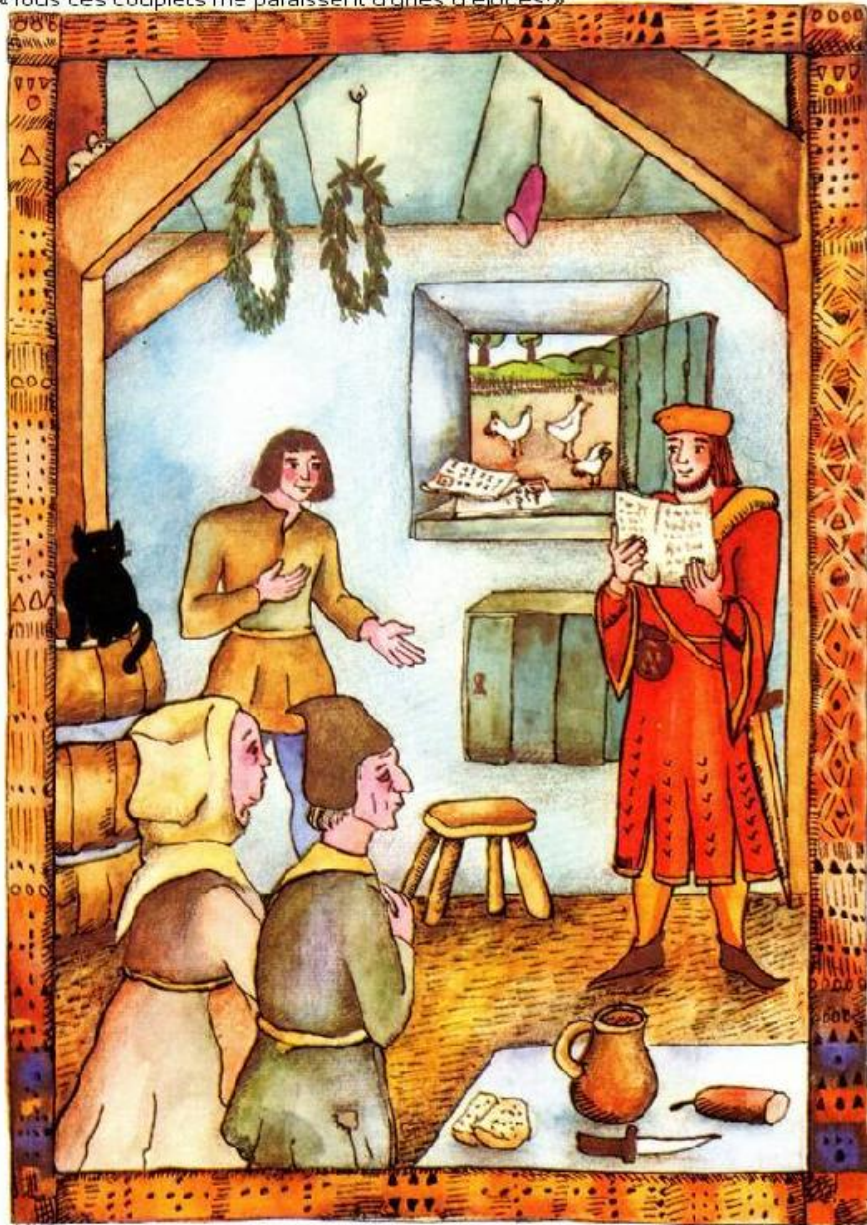
On entendit à l'intérieur des chuchotements, des bruits de vaisselle, de chaises déplacées, puis un jeune homme mince et brun, l'air doux et discret, entrebâilla la porte.

« Il ne faut pas avoir peur ! s'exclama Aimar sur un ton amical tout en poussant largement le panneau de bois d'une main ferme. Nous sommes venus rendre visite au bienfaiteur de l'église Saint-Gervais. Rares sont les paroisses bénéficiant de tels appuis ! » Le conseiller d'Aimar avait suivi le vicomte à l'intérieur de la chaumière. Serrés l'un contre l'autre, un couple de vieillards ouvrait de grands yeux apeurés devant l'intrusion de ces chevaliers richement habillés et sûrs d'eux. Geoffroy leur remit à chacun deux pièces d'or en leur tapotant l'épaule, puis revint au centre de la pièce, s'assit sur un banc devant la table de cuisine et se servit une chope de vin. De son côté, le vicomte fit l'inventaire des manuscrits posés devant l'étroite fenêtre donnant sur une cour où des poules squelettiques cherchaient leur pitance dans un sol boueux.

Après avoir parcouru des yeux plusieurs poèmes, Aimar se tourna vers Guiraud et lui sourit :

« Tous ces couplets me paraissent dignes d'éloges ! conclut-il. Je ne vous ai jamais rencontré en Limousin... Nous vous y attendons dans quelques jours ! De grandes fêtes se préparent et j'aimerais vous voir affronter les meilleurs troubadours et jongleurs de chez nous... Peut-être même gagnerez-vous un prix ? »

«Tous ces couplets me paraissent dignes d'éloges!»



Rouge de confusion, Guiraud s'inclina, n'osant prononcer une parole. Geoffroy profita de ce silence pour se servir à nouveau à boire, vida sa chope d'un trait et s'éclipsa. Aimar sortit à son tour de la pièce mal éclairée en pinçant au passage les cordes d'un luth posé sur une chaise. La porte refermée, le jeune homme s'approcha de ses parents, les embrassa sur les deux joues, heureux comme un enfant à qui l'on vient de promettre un cadeau.

« Vous rendez-vous compte ? Aimar, le vicomte de Limoges, en personne... chez nous ! venant m'inviter !

— Il a l'air bon... répliqua la mère de Guiraud, une femme au dos voûté par les travaux des champs, les cheveux clairsemés et blancs. Méfie-toi cependant de ce Geoffroy qui me semble un curieux bienfaiteur ! »

Le père du troubadour, un homme de la terre aux traits burinés, hocha la tête en signe d'assentiment et murmura, lui aussi, quelques mots de prudence.

Le jour tombait. Le cœur léger, Guiraud s'installa devant sa table de travail, alluma la mèche d'un morceau de cire collé sur le bois à l'aide d'une braise et partit dans une longue rêverie. Des cours de châteaux, décorées et fleuries, des tissus rares et soyeux tournoyaient dans sa tête. Ce soir, il composerait de beaux couplets...



En Périgord, près de le Loue claire et chantante, Guiraud de Borneil, coulait des jours paisibles et studieux. Sa vie était bien différente de celle des autres troubadours et jongleurs, soucieux de plaire, composant les pires couplets comme les meilleurs pour être au goût du jour, aimés, flattés.

Pourquoi passer ses journées, le nez sur une feuille blanche à tenter de coudre des rimes ? se disait le poète d'Excideuil... Les mois d'hivers, dans les écoles de Périgueux et de Nontron, le jeune homme étudiait les auteurs anciens. Avec méthode, dans les bibliothèques des abbayes, austères et silencieuses, il parcourait les rayons surchargés de livres, partait à la recherche des moindres détails sur l'époque et les mœurs des Grecs et des Romains... Ses maîtres le suivaient d'un œil attentif :

« Croyez-moi ! Il promet... » chuchotaient-ils entre eux sous les galeries en arcades du cloître. Sur les parchemins craquelés, dans les ouvrages aux lourdes attaches de cuivre, Guiraud trouvait la matière pour des voyages lointains, hors du temps, à mille lieues du Périgord.

Le soir venu, dans l'âtre de la cheminée du réfectoire, au milieu

d'autres élèves et amis, il écoutait les récits de chevalerie, frémissait aux exploits de Roland, pâissait aux seuls prénoms des demoiselles. Son beau visage, aux yeux verts et vifs, s'animait dès que l'on citait le nom de l'un des premiers troubadours : Guillaume, le comte de Poitiers, Ebles, dit le Chanteur, Bernart, l'enfant de Ventadorn.

Lorsque le soleil faisait un effort pour se lever plus tôt et que les arbres sentaient poindre leurs bourgeons, Guiraud prenait la route. Tout l'été, il faisait son métier de troubadour, récitant, chantant dans les cours de châteaux, pour les seigneurs d'Oc et leurs invités. Dans ses voyages, deux compagnons le suivaient, l'un jouant du luth, l'autre du rebec. Le matin, le troubadour travaillait seul, à l'ombre d'un tilleul ou d'un chêne. L'après-midi, des heures durant, sans se lasser, il répétait son tour de chant, modifiant quelques rimes, trouvant des mélodies nouvelles, adaptées aux paysages inondés de soleil. Chaque soir, sur ses lèvres, sous ses doigts, une chanson nouvelle naissait.

Heureux temps que celui des fêtes en pays d'Oc ! De Raimond, le comte de Toulouse à Aimar, le vicomte de Limoges, chacun voulait s'amuser davantage que le voisin... Le croiriez-vous ? Aux fêtes de Beaucaire, sur les berges fertiles et fleuries du Rhône, un chevalier eut l'idée de faire semer dans un champ fraîchement labouré la bagatelle de 360 000 deniers ! Il voulait prendre à la lettre ce dicton qui assure qu'une pièce de monnaie tombée au sol ne vous sera pas remboursée au centuple ! Au milieu des rires et des bravos, tous les invités assistèrent aux semailles, pensant vraiment que ces deniers « feraient des petits ».



Deux semaines après la visite d'Aimar, sous un ciel radieux, Guiraud approche des portes de Limoges. Son coursier alezan est las d'une si longue route. Devant le spectacle de la ville en fête, le jeune troubadour est ébloui. Sur des mâts, dressés de chaque côté, sur son passage, des bannières flottent au vent, mêlant leurs couleurs d'or et de sang à la verdure des marronniers. L'agitation est grande dans les ruelles tortueuses. Des charrettes tirées par des mules montent sans cesse vers le palais, portant des barriques de vin, des cages de bois garnies de lapins, poulets et canards. Des corbeilles de pastèques, d'abricots et de pêches manquent, à chaque tour de roue, de verser leur contenu dans les rigoles creusées par le passage des véhicules. Poussé par des chiens hargneux et rapides, le pelage ras, aboyant et montrant les crocs, un troupeau de moutons bêle au coin de la rue de la Boucherie. Les malheureuses bêtes sentent peut-être leur fin

prochaine. Des marchands d'eau, de galettes et d'œufs crient pour appeler le client. Des fillettes aux robes enrubannées proposent de la lavande et du thym cueillis sur les pentes des monts d'Auvergne. Chacun a revêtu ses plus beaux atours et l'on peut lire sur les visages l'envie de rire et de danser.

« Halte ! » s'écria soudain un garde gigantesque, armé d'une pique, le corps protégé par un écu. Il se tenait au milieu de la rue, barrant le passage au troubadour. Le jeune homme eut du mal à calmer sa monture, affolée par cet ordre brutal.

« Tu me parais bien maladroit sur ton coursier ! poursuivit le soldat, l'air ironique. Tu te trouves à présent à l'entrée du palais d'Aimar V. Il faut me dire ton nom et ce que tu viens faire ici... Autrement, tu peux faire volte-face !

— Le vicomte m'a invité pour les fêtes, répondit fièrement le troubadour en se dressant sur ses étriers. Je suis chanteur et me nomme Guiraud de Borneil. Je viens des terres d'Excideuil, en Périgord. »

Le garde acquiesça du menton.

« C'est bon ! Tu peux avancer... Tu es un de ceux que l'on attend. Fais attention de ne pas trop boire, ce soir... Tu me parais bien fragile ! »

Le cheval de Guiraud fit quelques pas craintifs en avant, puis détala au galop en direction du palais, poursuivi par les éclats de rire du soldat qui résonnèrent dans la rue encaissée.

Au château, c'était le branle-bas. Des serviteurs traversaient la cour, un chapon sous chaque bras ; d'autres tendaient aux fenêtres des draperies à galons d'or ou disposaient des brassées de fleurs sur les balustrades. Dans les salles basses, indifférents à l'agitation générale, les soldats du vicomte continuaient à jouer aux osselets, aux dés et aux échecs, attendant l'heure du festin. De temps à autre, aux fenêtres, de jeunes femmes finissant de se coiffer ou se couvrant le visage de blanc et de vermillon faisaient une brève apparition pour suivre les préparatifs de la fête. Sur le parterre fleuri de la cour d'honneur, on installait des fauteuils, des sièges bas et de simples bûches autour d'une petite estrade.

Sortant de la chapelle en compagnie de l'évêque de Limoges, Aimar V reconnut Guiraud et l'accueillit avec chaleur :

« Voilà notre troubadour du Périgord ! lança-t-il à la cantonade, faisant s'approcher les curieux. Pour les habitués du palais, il sera notre surprise... Savez-vous, jeune homme, continua-t-il en regardant le troubadour de ses yeux clairs et bienveillants, j'ai parlé de vos couplets à nos dames de la vicomté. Elles attendent beaucoup de votre jeune talent. Ne les décevez pas ! C'est un conseil... »

Guiraud, la gorge sèche, la voix tremblante d'émotion, balbutia

quelques mots de remerciements, étonné de l'intérêt que le vicomte de Limoges daignait lui porter.

Aimar et l'évêque s'éloignèrent en conversant. Geoffroy les suivait à quelques pas, donnant des ordres brefs pour activer les installations. Revêtu d'une longue robe de coton gris, marchant le dos voûté comme un chasseur pour surprendre ses proies, il parut au troubadour encore plus déplaisant et sournois que lors de leur première rencontre. Perdu dans ces sombres pensées, Guiraud sentit quelqu'un lui taper vivement sur l'épaule. Il se retourna. Un garçon guère plus âgé que lui-même lui faisait face, le visage avenant, habillé d'un bliaud aux couleurs criardes et portant des chausses décousues en plusieurs endroits.

« N'es-tu pas Guiraud de Borneil ? lui demanda ce curieux personnage d'une voix de fausset. Tout le monde parle de toi ici... On attend avec impatience ton tour de chant... Je me présente : Ignoré ! L'un des troubadours attitrés du palais. Je fais rire ces dames, paraît-il, avec ma voix de jeune fille... Alors ils me gardent ! Tu peux être content qu'Aimar te fasse aussi bonne figure. Nous l'ennuyons plutôt avec nos discours. Il n'aime que la chasse et les fleurs, les pivoines, surtout... Les fleurs du juste ! Sais-tu ? Nous allons être ennemis, tout à l'heure, dans une « tenson ». Je souhaite qu'on te trouve le meilleur. À quoi bon les honneurs pour moi ? Je suis nourri et logé depuis dix ans ! Seules mes chausses ont besoin de changer... ajouta-t-il en faisant une moue et montrant le piteux état de ses bas.

Allez ! Topons là... Je te donne déjà mon amitié ! »

Les deux troubadours joignirent les paumes de leur main droite d'un même élan généreux.

L'heure du déjeuner approchait. Des groupes se formaient, rejoignant la salle du banquet. Des enfants, en habit de velours rouge, faisaient des cabrioles autour des convives. Les chiens gambadaient, cherchant des caresses. Dans des cages aux barreaux multicolores, des tourterelles se lançaient des messages amoureux. Devant cette foule, Guiraud sentit son cœur se serrer. Jamais il ne pourrait avaler une bouchée du repas ! Profitant que personne ne s'occupait de lui, le troubadour monta deux à deux les escaliers du donjon. Au second palier, voyant une porte entr'ouverte, il se glissa dans une pièce aux boiseries sculptées. Il attendrait là son tour, à l'abri des questions et des importuns...

« Eh bien ! Vous faites un étrange galant, Monsieur ! entendit soudain le jeune homme derrière lui. Vous avez souvent l'habitude de rentrer ainsi dans les chambres et de tourner le dos aux demoiselles ? » Une ravissante adolescente, les cheveux tombant jusqu'à la taille, les yeux malicieux et fiers, le regardait de la tête aux pieds, l'air moqueur, feignant d'être fâchée par son intrusion...

« Pardon ! Je m'en vais à l'instant... répliqua Guiraud, faisant un pas

vers la porte... Je suis entré chez vous par erreur !

— Alors, restez avec moi ! C'est un ordre... Je commençais à m'ennuyer et n'avais aucune intention de me rendre au déjeuner. Vous êtes mon prisonnier ! Je ne vous ai jamais vu au palais. Quel est votre nom ? Êtes-vous cuisinier, bûcheron, prince ou voleur de grand chemin ?

— Rien de cela, je vous assure... Je suis le troubadour Guiraud de Borneil, pour vous servir, répondit le jeune homme d'un ton déçu, haussant les épaules d'un geste d'impuissance. La beauté de la jeune fille et son aplomb l'impressionnaient. Il ne pouvait pas lui offrir grand-chose...

— Ah ! Vous êtes le jeune homme d'Excideuil ! s'exclama pourtant la demoiselle... Mon père m'a parlé de vous !

— Votre père ? balbutia Guiraud.

— Oui... Mon père ! Messire Geoffroy, le conseiller du vicomte Aimar.

— Vous... Vous êtes la fille de Messire Geoffroy ? s'écria Guiraud, bégayant d'émotion à cette stupéfiante nouvelle.

— Exactement ! Fille de Geoffroy, le bossu, le fourbe et le méchant comme tous l'appellent ici. Sa fille et sa conseillère ! Je suis donc aussi la conseillère d'Aimar... Me comprenez-vous ?

— Non ! Pas pour l'instant... murmura le troubadour, abasourdi. Comment votre beauté et sa laideur ?

— Que voulez-vous y faire ? Mon père est laid, je suis jolie... Il vaut mieux cela que l'inverse, non ? interrogea la demoiselle en fermant les yeux. Un sourire de coquette lui vint aux lèvres... Prenez-en votre parti et ne faites plus l'étonné... Ces sourcils relevés vous vont très mal ! Nous allons attendre l'heure de vos chansons ensemble. Parlez-moi de votre village et de cette église Saint-Gervais que vous balayez tous les matins ! »

Mis en confiance par la gaieté et les boutades de son hôtesse, Guiraud parla longtemps d'Excideuil, de ses parents, de ses ambitions. Il apprit aussi que la fille de Geoffroy s'appelait Agnès, qu'elle s'entendait mal avec ses amies, des jeunes filles qui ne pensaient qu'à plaire et à s'amuser en profitant des futilités de la vie. Mais elle-même, tout en critiquant ses camarades, continuait à se parer, fixait des rubans et des galons à sa robe, essayait des bagues, mélangeait des fèves et du lait de jument dans une timbale d'argent, les pilant pour se faire une pommade pour les mains.

Les heures passaient. Les jeunes gens devenaient amis. Soudain, par la fenêtre grande ouverte donnant sur la cour d'honneur, des accords de luth, de citole et de mandore retentirent... Les invités sortaient de table, rouges ou pâles d'avoir trop mangé et bu, chantant et parlant fort, trébuchant même sur les coussins posés sur le sol pour faire

asseoir les invités qui n'auraient pas trouvé de sièges.

« C'est bientôt à vous, Guiraud ! murmura Agnès à l'oreille du troubadour. Je vous fais confiance ! Soyez le meilleur... Je serai là, accoudée, à vous écouter. Attention à mon père ! C'est aussi à lui qu'il faut plaire. Je vais vous livrer un secret. S'il tire sur son oreille droite comme cela, dit-elle, en serrant le lobe de l'oreille de Guiraud entre le pouce et l'index et en le secouant avec force, c'est qu'il est content. Par contre, s'il tord son nez dans tous les sens, c'est que vous le rendez furieux ! Je souhaite qu'en vous écoutant il prenne sa première manie. Allez-y à présent ! On vous attend... Bonne chance ! » soupira-t-elle en posant sur le front du troubadour un baiser aussi léger que le souffle du vent.

Ému par ce signe d'amitié, Guiraud descendit les escaliers aussi vite qu'il les avait montés auparavant pour se cacher de la foule des invités. Dans le vestibule, où s'empressaient déjà d'autres jongleurs et chanteurs, Guiraud retrouva Ignoré, affolé par sa disparition...

« Je t'ai cherché partout ! gronda ce dernier tout en réparant une corde de son luth... Aux tables du banquet, aux écuries ! Où donc étais-tu passé ? Le vicomte s'inquiétait de ton sort. Avec ton escapade, tu auras perdu ses faveurs ! »

En quelques pas, les troubadours parviennent dans la cour, décorée avec goût. Les fleurs jaunes du chèvrefeuille et les boutons d'or font une corbeille aux teintes unies pour accueillir le public. Pas un coussin de libre ni même une bûche. Le soleil finit de se coucher, éclairant la pierre de lave du palais de ses derniers rayons. Soudain, la vicomtesse de Limoges, une femme corpulente, au visage sévère, se lève de son siège et fait un geste large de la main pour obtenir le silence. Un page s'avance alors sur le devant de l'estrade et annonce d'une voix forte :

« C'est Ignoré, le troubadour du Limousin, qui commence notre soirée. Il est le bienvenu... Accueillez-le comme il se doit ! »

Des rires et des applaudissements fusent... Ignoré, tout le monde le connaît ! Pourquoi l'écouter aujourd'hui alors qu'on attend le nouveau venu à la cour de Limoges : Guiraud de Borneil...

Très vite, Ignoré doit rejoindre les coulisses... À peine si l'on s'arrêtait de parler quand il chantait sa pastourelle ! Mais lorsque le page annonce Guiraud de Borneil et d'Excideuil en Périgord, une rumeur de plaisir et d'impatience s'élève du parterre. Le voilà l'événement ! Pâle, regardant fixement les sept cordes de son luth, Guiraud s'avance lentement sur la scène. Il sent au-dessus de lui la présence d'Agnès, blottie dans l'embrasure de la fenêtre... Et si ses chansons ne plaisaient pas à la jeune fille ?

Déjà les jongleurs s'accordent et attaquent leur première mélodie. Guiraud reste muet ! Des murmures gagnent les premiers rangs... C'est donc cela ce fameux troubadour du Périgord, un timide, un poltron !

Assis à côté du vicomte Aimar, surpris et peiné par cet incident, Geoffroy grommelle entre ses dents des mots d'impatience et oh ! malheur, porte la main droite à son nez, commençant à le pétrir... Guiraud aperçoit ce manège avec effroi. La crainte de mal faire le paralyse. Non ! Il ne peut pas chanter... Sous un silence gêné, il va quitter la scène lorsqu'une voix s'élève, l'apostrophant avec vigueur :

« Eh bien ! Chantez, mon bon maître Guiraud... Nous vous écoutons ! »

C'était Agnès qui le semonçait, de sa fenêtre !

On aurait cru que le troubadour n'attendait que cet ordre. Il fit un signe à ses musiciens et sa voix s'éleva, bien posée, claire, si pure dans le soir d'été :

Grande est ma joie lorsque je pense à l'amour ; il me tient attaché à son service.

L'autre jour je vins en un verger tout couvert de jolies fleurs, parmi lesquelles les oiseaux faisaient entendre leurs ramages.

Tant j'y demeurai, que la belle Fleur-de-Lis m'y apparut.

Mes yeux en furent épris, mon cœur saisi de façon que jamais depuis je n'ai eu de pensée et de sentiment que pour celle dont je suis amoureux.

Pour elle, je chante, je verse des larmes.

Une ovation emporta les derniers mots du couplet. On acclamait Guiraud debout ! Conquis par son talent et sa gentillesse, le public voulut encore trois chansons puis Ignoré revint sur scène et ils se répondirent, chantant la poésie, leur métier...

Pour Guiraud, si l'on faisait des vers, il fallait qu'ils soient compris par tous... Pour Ignoré, cela valait-il la peine ? Pour Guiraud, n'est-ce pas le désir de se faire une belle réputation qui l'amène à chanter ? Pour Ignoré, n'est-ce pas plutôt le souci de plaire à un petit nombre de gens choisis ?

Quand ils eurent ainsi chanté et disputé plus d'un quart d'heure, le troubadour d'Excideuil resta seul sur l'estrade et d'une voix émue, s'adressant à la noble assemblée, il lança cet appel :

Autrefois, vous tous qui m'écoutez, les jongleurs avaient une suite nombreuse de compagnons : on s'empressait de pourvoir à leurs besoins, pour l'honneur des dames dont ils célébraient les louanges : au lieu qu'à présent ils n'oseraient plus parler d'elles, parce qu'on fait d'eux trop de cas.

Honnis soient les chevaliers qui, les mains souillées du pillage des

bestiaux, des églises et des voyageurs, veulent faire les galants auprès des dames.

Si les jongleurs et troubadours sont méprisés aujourd'hui, c'est parce qu'il n'y a plus d'amour...

Dans la cour éclairée à présent par les flambeaux et la pâle lueur de la lune, les spectateurs se regardaient avec étonnement. Qui aurait osé dire cela, en un tel lieu et sur un tel ton !

Décidément, ce troubadour Guiraud, c'était quelqu'un ! Le premier, Aimar se leva et monta sur la scène, ouvrant largement les bras pour serrer le poète contre sa poitrine. Il se pencha à son oreille et murmura simplement :

« Sois le bienvenu, Guiraud, ta cause est noble... »

On dansa toute la nuit... L'aube pointait déjà lorsqu'Agnès retrouva son ami, assis sur une pierre, rêvant à son succès de la veille devant la scène vide :

« Faudra-t-il que je vous aide encore ou parviendrez-vous à chanter seul à présent ? dit-elle d'une voix douce comme si elle parlait à un enfant.

— J'aurai besoin de votre aide longtemps encore, répondit Guiraud en hochant la tête pour souligner ses paroles. Vous m'avez donné une belle leçon de courage. À présent, avant chaque soirée, j'aurai une pensée pour vous.

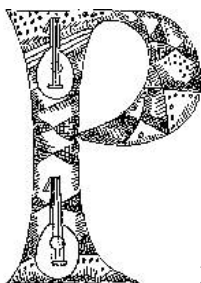
— Le croyez-vous vraiment ? » demanda Agnès, soudain émue jusqu'aux larmes... Le troubadour allait sans doute regagner son village ; ils ne se reverraient plus pendant de longs mois !

« J'en suis certain », répondit Guiraud en déposant sur les mains de la jeune fille un baiser aussi tendre que celui qu'elle lui avait donné.

Voilà comment débuta dans la chanson celui que tous appelèrent bientôt « le maître des troubadours ». Savez-vous ? Au XII^e, XVI^e ou XX^e siècle, la réussite c'est toujours un peu la même chose... Le travail, la chance et l'audace n'ont pas d'âge.



Restez donc modestes, troubadours d'Auvergne !



PEIRE d'Auvergne – son nom vous en dit déjà trop – était le fils unique d'un bourgeois de Clermont-Ferrand.

Un bourgeois, qu'est-ce à dire ? Un drapier ? Un pelletier ? Un négociant en vins ou un clerc de notaire ? Avouons-le, nous n'en savons rien... À coup sûr, un peu moins qu'un chevalier, un peu plus qu'un manant.

Peire et ses parents habitaient à deux pas de la cathédrale, là où le pape Urbain VIII et le prédicateur Pierre l'Ermite dit Coucoupiètre décidèrent en 1095 de lancer la Première Croisade. Dans ces ruelles tortueuses et sombres du vieux Clermont, par temps de neige ou en plein été, en promenade ou pressé, on se retournait sur le passage du jeune Peire.

Rassurez-vous ! Il n'avait ni pied-bot ni bosse disgracieuse au milieu du dos. Pas même les cheveux roux... Au contraire ! Il était très beau. Souvent ses voisins l'invitaient à partager leurs repas pour le seul plaisir de le regarder. Mieux encore ! Son ramage se rapportait à son plumage, comme le dira plus tard le bon La Fontaine en parlant de son célèbre corbeau... Bref ! Il était aussi intelligent que beau.

« Il avait un esprit cultivé et un caractère sage », lit-on encore dans les vieux manuscrits.

Que de qualités pour un seul homme !

Les hauts barons d'Auvergne et du Limousin, les nobles dames de Provence et surtout Clarette, la blonde fille du seigneur de Berre dont il tomba amoureux, le reconnurent comme l'un des leurs et le traitèrent avec tous les égards. Avant la venue de Guiraud de Borneil

sur les bords de la Méditerranée, on le considérait même comme le meilleur des troubadours. Mais après les exploits poétiques du chanteur d'Excideuil, il fut relégué au second rang dans les cœurs.

Pour un fils unique d'abord, un habitué des honneurs et des flatteries ensuite, être le second, c'est un rude coup !

On s'aigrit comme le vin qui vieillit mal et tourne au vinaigre... Dès lors, avant d'écrire, Peire d'Auvergne trempa sa plume dans l'encre noire de l'orgueil. Il criera à tue-tête que c'est lui le plus inventif, le premier homme du monde à composer des vers parfaits ! Que personne ne peut l'égaliser quand il s'agit de bien rimer, de jouer du tambour et des cymbales, de la citole, de la manicorde et de la guitare !

À cette époque, dans les écoles et les abbayes où s'instruisaient les jeunes gens, on avait la fâcheuse habitude de faire le fanfaron, d'injurier autrui, de calomnier son voisin, de lui trouver tous les vices et de dénoncer ceux-ci en place publique... En étant ainsi agressif, chacun pensait faire des progrès et saper le moral de ses camarades. Pour les poètes et les troubadours, la compétition existait aussi... Ce pauvre Peire d'Auvergne n'y résistait pas ! La jalousie l'égarait... Comment pouvait-il espérer demeurer le premier ? Le moment arrive toujours où il faut céder cette place enviée. Écoutez la leçon qu'il reçut lors d'une belle soirée étoilée...

C'était en août 1170, au château du Puivert, en Haute-Provence. Dès les premiers jours du mois de mai, les seigneurs d'Oc s'y retrouvaient dans des assemblées joyeuses où l'on récitait des nouvelles et des fabliaux à la lueur des flambeaux. L'odeur enivrante du mimosa et de la lavande tournait la tête à tous, même aux lapins de garenne. Après leurs couplets, les jongleurs faisaient des tours de magie, escamotant des corbeilles pleines de fruits, exhibant des chèvres dressées à bondir au travers de quatre cerceaux ou à compter en frappant le sol à l'aide de leurs sabots. Au moins une fois dans l'été, un troubadour digne de ce nom se devait de passer par Puivert. C'était aussi le meilleur endroit pour se faire connaître puisque s'y retrouvaient Raimond V, comte de Toulouse, Sanche, le roi de Navarre et bien d'autres seigneurs influents !

Peire d'Auvergne était au firmament de sa gloire. On le voyait au château, circulant de groupe en groupe, le torse bombé dans une chemise de soie blanche et plissée, ses longs cheveux blonds bien peignés, lançant des boutades aux écuyers, récitant des couplets aux jolies dames après qu'on l'eût prié plus d'une heure, saluant des dizaines de fois lors de ses tours de chant pour recueillir davantage d'applaudissements que le troubadour précédent.

« Peire d'Auvergne vous remercie ! Peire d'Auvergne vous embrasse ! » clamait-il de sa belle voix grave, faisant des demi-tours

sur lui-même comme une toupie pour remercier les spectateurs placés aux quatre coins de la cour... On avait un mal fou pour le faire sortir de scène !

Cet été 1170 pourtant, Peire sentait qu'il n'était pas reçu à Puivert avec autant de chaleur qu'à l'accoutumée... Certains signes ne trompaient pas ! Pourquoi avoir été relégué en bout de table lors des repas, lui qui siégeait toujours aux places d'honneur ? Pourquoi un seul serviteur détaché à son service au lieu de deux l'an passé ? Pourquoi une chambre au second palier du château alors qu'il était chaque année au premier ? Certes, les seigneurs étaient venus en plus grand nombre cet été mais était-ce bien la vraie raison ? N'y avait-il pas anguille sous roche ? On écoutait avec trop d'intérêt les autres troubadours et, lors de sa dernière soirée, Peire avait surpris trois barons qui bâillaient !

Aucun doute ! Sa réputation baissait... L'amertume de Peire grandissait. Son teint devenait pâle, ses yeux étaient rougis par l'insomnie, son inspiration tarissait en dépit des longues promenades au milieu des pins et de la garrigue, à l'écoute des cigales et des criquets.

Il fallait en finir ! Peire profita d'une journée de pluie pour s'enfermer dans sa chambre devant une feuille de papier, un luth à portée de la main... Ah ! On le trouvait moins bon troubadour... On chuchotait que son talent s'étiolait ! Ils allaient voir comment les Auvergnats s'en laissaient compter lorsqu'on les piquait au vif !

Le soir même, on donnait à Puivert l'un des derniers récitals de la saison. Chacun allait bientôt regagner sa forteresse de Guyenne ou du Limousin, du Poitou ou des Pyrénées. Poussé par la pluie, on s'était réfugié dans la grande salle d'honneur. On ne pouvait plus bouger tellement il y avait de monde ! Des serviteurs circulaient à petits pas, levant au-dessus de leurs têtes des plats d'argent garnis de poissons grillés et de cuisses de poulets dorées à point. D'immenses jarres contenant les meilleurs crus des vignes des coteaux du Rhône se vidaient à vue d'œil.

Excités par le bruit et les odeurs de viandes cuites filtrant des cuisines, les chiens aboyaient sans relâche, mordant les imprudents qui voulaient les faire taire. L'ambiance s'échauffait...

Peire d'Auvergne avait prévenu : il apporterait ce soir une chanson nouvelle qui ferait du bruit et rabattrait le caquet à certains ! Enfin, ce fut son tour ! Pour la circonstance, il avait revêtu un long manteau de coton blanc qui lui donnait l'allure d'un croisé et, sur son visage, on lisait une froide détermination. Ses mains tremblaient légèrement pour régler le son des cordes de son luth. Sur son passage, le silence se fit. Raimond V lui-même, assis sur un fauteuil recouvert de velours gris et or, montrait des signes d'impatience en tapotant les accoudoirs de ses

doigts longs et soignés. Un événement d'importance allait se dérouler devant les invités de Puiverd. Peire s'avança encore de quelques mètres pour être au centre exact de la pièce. Ses musiciens le regardaient avec anxiété. Il leur faudrait être deux fois plus attentifs ! Ce soir, rien ne serait comme les autres soirs. Enfin la voix du troubadour s'éleva jusqu'aux larges poutres de chêne, un peu plus grave encore, toujours aussi belle et prenante :

« Je dédie cette chanson à tous ceux qui se croient troubadours et ne le sont guère. Les plus mauvais pensent faire des prodiges, mais je leur conseille d'aller chanter ailleurs. Il y en a bien une centaine qui ne connaissent pas la force des mots et qui ne sont faits que pour garder les moutons... »

Un murmure d'intérêt parcourut l'assemblée. La soirée serait chaude ! Peire d'Auvergne allait régler ses comptes avec ses détracteurs... Un sourire au coin des lèvres, le troubadour de Clermont tourna la tête vers ses musiciens qui attaquèrent une complainte bien rythmée. Les cordes du luth et des violes vibraient comme autant de poignards se fichant dans une planche de bois.

Peire continua :

« Le premier à qui j'en veux est Peire Roger, gentilhomme d'Auvergne, chanoine de Clermont. Il chante toujours l'amour : il ferait mieux de chanter son livre de psaumes et de porter à l'église un chandelier avec un cierge allumé. »

Des Oh ! et des Ah ! d'étonnement et de stupeur s'élevèrent dans la salle. Radieux de l'effet produit, Peire d'Auvergne enchaîna :

« Le second est Guiraud de Borneil, semblable à un vieux drap brûlé au soleil, avec des chants maigres et langoureux, bons tout au plus pour de vieilles servantes lorsqu'elles vont à la fontaine. S'il se regardait dans un miroir, il se verrait effilé comme une aiguille !

« Le troisième est Bernart de Ventadorn, encore plus décharné que Borneil ! Son père était un mauvais serviteur, sa mère ramassait des fagots et faisait chauffer le four.

« Le quatrième est Brival Limousin, un des moins mauvais jongleurs qu'il y ait par ici. Il ressemble à un pèlerin malade qui chante pour la canaille. J'en ai presque pitié ! »

Chacun retenait sa respiration. Jusqu'où irait Peire d'Auvergne dans ses anathèmes ? Sur sa lancée, le visage rouge, commençant à suer à grosses gouttes, le troubadour poursuivit :

« Le cinquième est Guillaume de Ribes, mauvais dedans comme dehors. Il chante d'une voix cassée. On dirait que c'est un arbre qui se rompt. À voir ses yeux, on le prendrait pour une de ces gargouilles sculptées dans les murailles des églises.

« Le sixième est Elias Gaumas, qui de chevalier s'est fait jongleur. Maudit soit celui qui lui donna les habits verts de sa nouvelle fonction.

Il vaudrait mieux l'avoir brûlé, puisqu'il y en a déjà cent qui se mêlent du métier. »

« Le septième est Pierre Brémond. Il ne fait plus rien qui vaille, depuis que le comte de Toulouse lui a fait du bien. »

À cette dernière phrase, Raimond V, sourcils froncés, mâchoires serrées, sursauta sur son siège. Décidément Peire d'Auvergne n'y allait pas par quatre chemins ! L'ambiance se tendit encore davantage... À présent, on buvait les paroles du troubadour ! Imperturbable, regardant fixement droit devant lui, Peire d'Auvergne continuait :

« Le huitième est Bertrand de Saissac, dont le meilleur métier fut d'aller comme un gueux. Je fais autant de cas d'un chien ; et j'aimerais encore mieux Bertrand de Cordeilles, qui est comme une vieille casaque tout usée.

« Le neuvième est Rambaud, qui croit ses vers divertissants, bien qu'ils soient tristes et froids. Mieux vaudrait entendre les pauvres qui demandent la charité.

« Le dixième est Elias Sanchal, vilain paysan qui se loue d'un côté et se vend de l'autre pour deux deniers.

« Le onzième est Garsals Rosin, si vain de ses vers qu'il se fait chevalier. Mais il ne fut jamais si bien armé qu'il osât donner un coup. Il ne se bat que des jambes... en fuyant !

« Le douzième est un petit Lombard nommé Sicard. Il appelle ses voisins poltrons et il fuit dès qu'il voit le danger. Il s'enorgueillit des airs grossiers qu'il compose sur des paroles qui n'ont pas de sens. C'est ici que je termine ma chanson ! »

Un silence de marbre accueillit la fin du réquisitoire de Peire d'Auvergne. L'ironie cinglante de cette musique guillerette et les paroles acides du troubadour restaient présentes à toutes les oreilles. Impassible, les yeux rivés au sol, le comte de Toulouse semblait plongé dans une profonde méditation. Seigneurs et valets se détournèrent de Peire visiblement gênés, ne sachant que dire pour marquer leur réprobation. Soudain, une voix s'éleva du fond de la salle, chantonna la mélodie du troubadour et ajouta un treizième couplet inattendu !

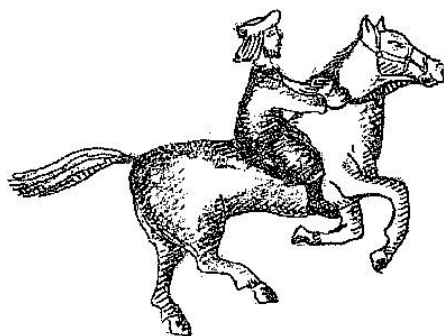
« Peire d'Auvergne chante comme une grenouille dans un marais. Il va partout, se vantant qu'il est le maître de tous les autres. Sait-il seulement qu'il faudrait quelqu'un pour expliquer ses vers ? Il n'y a personne qui puisse les comprendre ! »

Un immense éclat de rire salua cette conclusion pleine de talent. Le jeune écuyer qui avait lancé ces vers fut porté en triomphe par ses compagnons. On lui serrait les bras, on lui donnait des tapes d'amitié sur les jambes, on l'acclamait ! Peire d'Auvergne, les bras ballants, bouche bée, laissa tomber son luth au sol, effaré... Il n'en revenait pas de cette riposte plus rapide que la foudre. Le comte de Toulouse, après avoir ri tout son saoul comme les invités de Puiverd, demanda le

silence, levant les deux mains pour calmer l'assistance. Il l'obtint enfin au bout de plusieurs minutes. Des rires fusaient encore, ça et là...

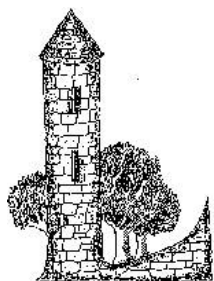
« Mes amis ! commença le comte Raimond, le visage soudain grave et réfléchi, gardez-vous des excès auxquels vous pousse parfois la jalousie. Restez donc modestes, troubadours d'Auvergne et du pays d'Oc ! Chantez nos joies et nos peines, notre beau pays, ses dames et ses champs fleuris... Mais ne cherchez pas à savoir qui d'entre vous est le meilleur ! Vous vivrez alors en bonne entente et vos couplets y gagneront en grâce et en charme... »

La tête basse, suivi de ses musiciens penauds et dépités, Peire d'Auvergne fendit la foule, la rage au cœur, et s'engouffra par la grande porte, prenant aussitôt la direction de sa chambre. Jusqu'au départ des seigneurs pour leurs contrées, on ne le revit pas en public. À l'aube d'un matin de septembre, froid et pluvieux, annonçant déjà l'automne, un cavalier sortit du château à bride abattue, enveloppé dans un long manteau blanc. Il prit la route d'Auvergne. Peire rentrait à Clermont.



Il devint fou d'amour...

Il s'appelait Guillaume



UN des premiers après-midi de l'automne passé, le hasard m'avait conduit au cœur d'un charmant hameau du Périgord dont le nom est « La Tour ».

Un nom sans beaucoup d'originalité me direz-vous ? Sans doute ! Mais choisi à juste titre car, sur les hauteurs du village, derrière un muret qui fut peut-être une enceinte fortifiée, se dresse un donjon bien conservé même si les siècles y ont commis d'irréparables outrages.

J'avais une heure devant moi et les chaudes caresses du soleil invitaient à la promenade. Je décidai de pousser mes pas jusqu'à ce vestige, par simple curiosité sans doute, mais aussi – pourquoi le cacherais-je ? – un peu comme l'enquêteur qui tend à ne rien laisser au hasard lorsqu'on lui a confié une affaire.

Mon but étant de vous conter les troubadours, chaque ruine, chaque manuscrit rencontré doit réciter sa leçon d'histoire avant que je ne les laisse vivre le restant de leur vie dans la paix et le souvenir.

Nichées dans les joints des pierres ou planant à la poursuite d'un moucheron, les hirondelles ne semblaient guère penser à leur proche départ. Sur les murs, la mousse et le lierre d'un vert encore vif donnaient au donjon l'aspect apprêté d'un décor de théâtre.

Je m'avançai sous le porche encombré d'orties et de ronces, heurtant du pied des poutrelles vermoulues, lorsqu'une voix d'homme, rude mais amicale, m'interpella, m'arrêtant net :

« Holà Monsieur ! On n'entre pas dans ce donjon comme dans un moulin ! Ou peut-être souhaitez-vous rencontrer le revenant ? » Surpris par cette étrange apostrophe, je me retournai d'un geste vif. À

quelques mètres de moi, à demi caché par un buisson, ramassant du bois mort, un curieux personnage d'une soixantaine d'années, vêtu d'une veste de velours marron à grosses côtes, coiffé d'une casquette aux couleurs passées, semblait tout à sa tâche.

« C'est bien vous qui m'avez adressé la parole ? » lui demandai-je d'une voix intriguée.

« C'est moi-même ! » dit-il en se relevant lentement, portant la main gauche à son dos, comme pour prévenir une sourde douleur. Une longue moustache poivre et sel, comme on la portait au début du siècle, lui mangeait la moitié du visage. Ses yeux noirs et vifs brillaient de malice.

« Faites-vous ainsi peur à tous ceux qui approchent du donjon ? ajoutai-je en riant. Peut-être est-ce votre revenant qui vous paie pour cette curieuse besogne ?

— Je voudrais bien ! Mais il m'autorise seulement à ramasser le bois sur son domaine, répliqua notre gardien de fortune sur le ton le plus naturel.

— Vous m'en avez trop dit ! assurai-je en me dirigeant vers lui. Il faut parler, à présent. Ce revenant ? Son nom ? Son histoire ? »

Je me trouvais à moins d'un mètre de cet homme étrange et je compris, dans son regard tendre et volontaire à la fois, qu'il n'inventerait rien pour m'étonner. Il me livrerait simplement une histoire. Je la croirais ou non, peu lui importait...

Quant à lui, il y croyait toujours.

Nous nous assîmes à l'ombre, sur un linteau de porte en pierre à demi enfoui dans le sol. Il me conta cette curieuse aventure avec un talent que je lui envie encore : « Ici-même, au XIII^e siècle je crois – mais vous savez, moi et l'histoire ! – s'élevait une belle forteresse. Il y avait tout : le pont-levis... les créneaux... les meurtrières... les chemins de ronde... Aujourd'hui, il ne reste que le donjon et encore en bien mauvais état ! C'était le château de La Tour. Les châtelains étaient des gens heureux. Ils avaient longtemps attendu avant que le Ciel ne leur donne un fils : Guillaume... Un caractère difficile, une santé fragile... Devenu grand, il se prit à aimer la solitude et se promenait des journées entières dans les forêts du voisinage, parlant aux belettes et aux écureuils mais ne vous répondant pas quand vous lui adressiez la parole !

Il décida un jour de se faire jongleur... Vous savez, c'était un peu comme nos chanteurs de maintenant, je crois, avec quelques clowneries en plus... Il avait pour lui – et c'est rare ! – une jolie voix et ses parents acceptèrent de le voir s'engager dans cette carrière car ils ne savaient rien lui refuser ! Il composa des dizaines de chansonnettes et aurait pu remporter de beaux succès s'il n'avait eu la fâcheuse habitude d'expliquer le sujet de sa chanson avant de

l'interpréter... Il en mettait du temps ! Pour les malheureux spectateurs, c'était insupportable ! Si, à chaque concert, il avait daigné supprimer cette maudite première partie, il serait devenu – je vous l'assure – l'un des plus célèbres troubadours de sa génération !

Le démon du voyage le prit très vite... Il n'avait qu'un pays en tête à part le nôtre, c'est évident ! – l'Italie... C'est à Milan qu'il s'arrêta d'abord et c'est là, hélas, que commencèrent ses tourments.

Dans la ruelle bruyante et colorée où Guillaume avait trouvé un modeste domicile, venait de s'ouvrir la boutique d'un barbier. Dans le quartier, chacun voulait se faire raser par ce brave Luigi ; tel était son nom...

Le succès immédiat de son affaire était dû, non pas tant à ses qualités professionnelles, bien réelles pourtant, qu'à la beauté de sa femme Bianca, qui l'assistait dans son travail, apportant les cuvettes d'eau chaude, aiguisant les rasoirs, changeant les serviettes.

Guillaume venait se faire tailler la barbe presque tous les jours et pourtant il n'en avait guère besoin ! À vrai dire, le troubadour n'avait d'yeux que pour l'épouse du barbier. Celle-ci le lui rendait bien. Elle le trouvait charmant, aimable, et il avait surtout le mérite d'être de son âge... c'est-à-dire une bonne vingtaine d'années de moins que son mari.

C'était écrit ! Les jeunes gens tombèrent amoureux l'un de l'autre. Avec son tempérament de rêveur, Guillaume se désespérait de cette passion contrariée. N'écoutant que son cœur et non sa raison, il résolut d'enlever Bianca et de s'enfuir de Milan avec elle. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'il mettait son projet à exécution et emportait sa bien-aimée sur les rives du lac de Côme, un endroit très romantique comme vous le savez peut-être !

Hélas, la chance n'est pas toujours du côté des amants, surtout en Italie ! Vous rappelez-vous Roméo et Juliette ?

Bianca languissait, minée par le remords. Elle perdait ses belles couleurs, pleurait une grande partie de la journée, mais ne voulait pas quitter Guillaume pour autant. Bientôt elle mourut et ce fut pour le troubadour un chagrin immense. Si accablant même qu'il en perdit la raison ! »

Le gardien du donjon (comme j'avais décidé de l'appeler) arrêta son récit quelques instants, hochant la tête comme s'il évoquait pour lui-même certains épisodes qu'il n'osait me raconter. Il tira de sa poche une blague à tabac en cuir noir et une vieille pipe de bruyère au fourneau craquelé. Il la bourra d'un geste habile et précis, l'alluma en aspirant par petites bouffées puis me regarda en plissant les yeux comme s'il avait soudain du mal à me reconnaître.

« La suite n'est pas très gaie, me dit-il enfin en faisant une légère moue. Je continue tout de même ?

— Allez-y, je vous prie, assurai-je avec un sourire complice. Il faut tout me dire lorsqu'il s'agit d'un troubadour ! »

Le brave homme, regardant des corneilles tournoyer au sommet du donjon continua d'une voix plus grave :

« Notre pauvre garçon s'imagina qu'afin de se débarrasser de lui, Bianca simulait la mort ! Pendant dix jours et dix nuits, il resta près de sa tombe encore ouverte. Il scrutait anxieusement le visage de la jeune fille pour voir si vraiment ses paupières restaient toujours closes et si sa bouche n'articulait plus un seul mot. Il lui parlait presque sans cesse, la conjurant de lui dire si elle était morte ou vivante... Si elle vivait, qu'elle revienne avec lui ! Ils seraient si heureux ! Si elle était morte, qu'elle lui décrive ses souffrances au purgatoire car alors, il ferait dire tant de messes, distribuerait tant d'aumônes qu'elle serait délivrée presque aussitôt...

Les habitants de Côme apprirent par malheur que dans une maison, au cœur de la ville, un étranger pleurait sa dame, à genoux près de sa tombe, espérant la voir ressusciter. Et cela depuis dix jours ! Ils ne virent dans ce témoignage d'amour que sorcellerie. À la nuit tombée, des volontaires encerclèrent la demeure, en forcèrent la porte avec des barres de fer et chassèrent Guillaume de la ville en le poursuivant jusqu'aux portes.

Il erra longtemps, d'un village à un autre. On le vit en Lombardie puis au Piémont. Partout, il demandait à rencontrer les devins, les prophètes, les voyants, les magiciens, les cartomanciennes. Il leur posait une seule question, toujours la même :

— Reverrai-je un jour Bianca vivante ?

Personne ne lui laissait ce fol espoir. Le hasard mit sur sa route un de ces pauvres hères dont le seul plaisir est de se moquer du malheur d'autrui. À la question posée par Guillaume, ce coquin osa répondre par l'affirmative :

— Mais oui ! Tu la reverras... Elle reviendra à la vie. Écoute ce qu'il te faut faire scrupuleusement, sous peine de tout gâcher. Une année durant il te faudra réciter le livre de psaumes et ajouter cent cinquante Pater et cent cinquante Ave et cela chaque jour... Tu entends : chaque jour ! Il te faudra ni boire ni manger ni parler mais en revanche, tu prendras soin des sept pauvres du village comme s'ils étaient tes propres fils ! Tu leur distribueras tous tes biens...

Le troubadour eut la folie de croire ces mensonges. Il exécuta ponctuellement toutes les conditions posées par le misérable. Il était à bout de forces ; seul l'espoir de revoir Bianca le tenait vivant.

Le jour anniversaire de cette rencontre maudite arriva. Tout le jour Guillaume attendit le retour de Bianca sur le seuil de sa porte. Il eut le courage de rester là jusqu'à l'aube suivante et les premiers rayons du soleil rougissaient l'horizon lorsqu'il s'éteignit, épuisé mais heureux

d'en finir avec son supplice. »

Un profond silence marqua la fin de son récit alors qu'autour de nous le site s'était soudain comme resserré. Le ciel, assombri par de gros nuages d'orages, se faisait menaçant. Un vent violent se leva, sifflant au passage entre les chênes nains avant de s'engouffrer dans les lézardes géantes du donjon.

« On va vraiment vers l'automne ! » commenta notre homme à la moustache, soulagé de trouver un prétexte pour parler d'autre chose que du troubadour Guillaume.

« Mais dites-moi, lui demandai-je soudain, coupant court à ses considérations météorologiques, vous ne m'avez pas encore parlé du revenant !

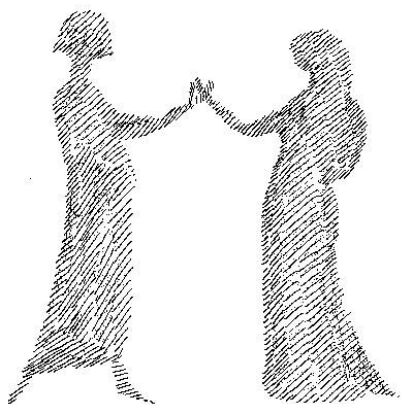
— Pensez si j'y crois ! s'exclama-t-il en haussant les épaules. Au village, certains racontent qu'une fois l'an, Guillaume qui serait revenu à La Tour vient attendre Bianca au pied du donjon. Tenez ! Là même où nous sommes ! Voilà bien une histoire pour faire peur aux enfants polissons... »

J'acquiesçai en souriant, le remerciai d'une chaleureuse poignée de main et le laissai à sa besogne. En descendant vers le hameau, par le chemin de terre étroit et sinueux, je me retournai plusieurs fois pour avoir une dernière vision de cet étrange lieu. Notre gardien avait disparu comme par enchantement...

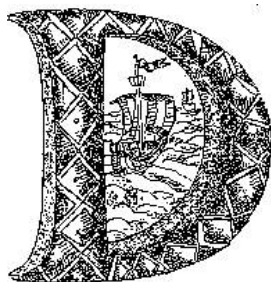
À l'Auberge du Donjon, sur la place entourée de tilleuls, je demandai à la patronne rondelette et affable, quel était ce curieux personnage qui ramassait du bois tout le jour, là-haut près de la tour.

« Un vieil homme avec de longues moustaches ? Une veste de velours marron et une casquette ? Qui fume une pipe de bruyère ? Ah ! s'étonna-t-elle, je n'en connais pas ici et cela fait trente ans que je tiens cette auberge. Vous avez rêvé !

— Oui, c'est cela, lui répondis-je l'esprit ailleurs : j'ai dû rêver ! »



Les deux frères castillans



E la fenêtre de sa demeure, une maison bourgeoise à colombage vaste et richement décorée, Lanfranc Sigala découvrait tout le port de Gênes, situé à quelques centaines de pas, en contrebas, sur la partie droite de l'anse dessinée par le golfe.

Des premières heures du jour à la tombée de la nuit, il pouvait observer les barques des pêcheurs, frêles mais rapides, quittant et regagnant sans cesse les embarcadères, leurs minces voiles blanches gonflées par la brise.

Amarrés aux quais par d'énormes cordages, les navires venus d'Orient, d'Espagne ou de France ressemblaient à des monstres assoupis. Comme des fourmis laborieuses, les marins déchargeaient à l'aide de pelles, de râtaux et de leviers, le blé, l'orge, les sacs d'épices et les tonneaux de vin.

Lanfranc Sigala était attiré par le spectacle coloré et bruyant du port. Il s'y promenait souvent pour rêver à tous ces pays lointains dont on lui parlait dans les dîners d'affaires où il côtoyait des négociants et des armateurs. Mais « là-bas » – comme ils disaient – il ne pouvait guère s'y rendre. Ses fonctions l'obligeaient à rester à Gênes. Un juge doit toujours être au service de ses administrés, accusateurs et accusés ! Et puis il n'était pas si malheureux ! Il avait son étonnante bibliothèque : plus de 5 000 volumes sur tous les sujets, mathématiques, philosophie et poésie... Ah ! La poésie !... Son seul rayon de soleil au milieu des dossiers poussiéreux, des affaires confuses et ennuyeuses, des querelles sordides entre voisins... Par bonheur, il y avait aussi, à ses pieds, la Méditerranée, si calme, si bleue... une belle source d'inspiration !

Le seul voyage que Lanfranc Sigala s'était permis (voici déjà deux

ans !) était un court séjour à Marseille pour rendre visite à une certaine Berlanda Cibo. Il l'avait connue à l'occasion de son séjour à Gênes, avec ses parents. Un matin d'automne, alors que la brume et le crachin donnaient au port des teintes grises et mélancoliques, elle s'était évanouie comme un rêve, laissant un peu de son cœur auprès de Lanfranc.

Il avait retrouvé sa trace après bien des recherches et lui avait écrit. Elle avait répondu, très vite, et depuis ils s'adressaient de longs poèmes. Ils pouvaient ainsi se parler entre les mots.

Notre juge-poète était surtout amoureux du sourire étrange de la jeune fille. C'était pour cela qu'il avait fait ce voyage à Marseille – le premier et le dernier ! – pour revoir ce sourire... Pour vous aider à l'imaginer, rappelez-vous celui de la célèbre Joconde... Vous y êtes ?... Eh bien ils se ressemblaient ! En hommage à cette curiosité du visage de son amie, Lanfranc l'avait surnommée Belris... Et il en avait fait le sujet d'une chanson :

J'ai vu le plus joli rire du monde.

Il me tourne la tête de plaisir...

On se garantirait plutôt d'un archer à double haubert

Que du double regard perçant de cette belle.

D'un de ses yeux elle frappe ; puis redoublant de l'autre, elle y joint un charmant petit sourire.

Elle est entrée ainsi et s'est enfoncée profondément dans mon cœur.

Les mois, les années passèrent. Ce voyage à Marseille fut bien la seule audace de Lanfranc ! Un matin, ouvrant les lettres du dernier courrier venant de France, il apprit la mort de Berlanda emportée si jeune, sans avoir compris combien cet homme au visage sévère, aux cheveux déjà argentés aimait son sourire mystérieux. Ce jour-là, Lanfranc laissa ses dossiers fermés sur la grande table de chêne. Il ne rendit aucun jugement...

Une dernière fois, il écrivit à Belris une tendre complainte pour l'accompagner dans son ultime séjour :

« Il y a plus de mille ans que la mort n'a commis un si grand crime. Personne ne vit ta beauté, personne ne l'entendit nommer qu'il n'en devînt amoureux...

« Tu rendais bons les méchants et perfectionnais les bons.

« Comment n'es-tu pas morte toi-même, Provence, avec tous tes habitants ? Te voilà pour jamais livrée à des regrets pires que la mort. Mais si nous déplorons ta perte, tu peux être sûre, Berlanda, de ne rien avoir perdu. Dieu voulait te donner un royaume dans le ciel, à toi

pour qui un comté sur la terre était trop peu de chose. Les saints anges t'emportent, en chantant, tout glorieux de leur conquête, tandis que nous sommes en proie à d'éternelles douleurs. »



Le souvenir de Berlanda resta longtemps gravé dans la mémoire de notre poète. Puis le sourire mystérieux de la jeune fille s'estompa. Il arrive toujours une heure où la vie vous reprend, même après les plus vifs chagrins... Pour se divertir, Lanfranc Sigala avait pris l'habitude d'accueillir chez lui des troubadours et des dames avec lesquels il discutait des sujets les plus divers. Il tenait salon, si vous préférez !

Aujourd'hui, c'est Madame Guillelma de Rosas qu'il reçoit, une forte femme qui, sur les problèmes de l'amour, a des vues très arrêtées ! Rondelette, vêtue d'une chemise en crêpe de soie blanche tombant jusqu'aux chevilles, roulant des yeux noirs et vifs, ses longues nattes tressées s'agitant dans le feu de l'action, elle a le don d'amuser Lanfranc car leurs conversations finissent toujours en disputes. Calme, bien calé dans son fauteuil de juge, en bois sculpté, son hôte est fermement décidé à la taquiner.

« Alors Guillelma ? interrogea-t-il d'un ton enjoué. De quoi allons-nous parler ? Avez-vous quelques anecdotes sur les Génoises et leurs vilains maris à me conter cette semaine ?

— Pour ça non ! répliqua la jeune femme en repoussant ses nattes derrière la nuque d'un geste comique. Que voulez-vous qu'il se passe dans ce maudit port ? Seuls les rats qui ont voyagé dans les soutes des bateaux pourraient vous raconter leurs aventures ! À nous, il n'arrive jamais rien !

— Eh bien, écoutez ! coupa Lanfranc en posant ses yeux gris et perçants sur le visage jovial de son invitée. Je vais vous conter une curieuse histoire que l'on m'a rapportée et nous en discuterons tout à l'heure si vous le voulez... Mais d'abord, jurez-moi que vous ne m'interromprez pas. Vous savez que j'ai horreur de cela !

— C'est promis, mon bon ami ! Je tiendrai ma langue pour vous satisfaire. »

Le juge-troubadour qui, en réalité, avait inventé lui-même ce récit toussa deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix puis commença :

« Cette aventure est survenue, il y a de cela plusieurs années, à deux chevaliers castillans, deux frères qui possédaient au milieu des bois un riche château. Dans toute la contrée, on les appréciait pour leur courage et leur intelligence. Ils avaient aussi la chance d'être jeunes et beaux... contrairement à moi ! Toutes ces belles qualités faisaient leur

succès auprès des dames. Rassurez-vous ! Ils n'en aimaient que deux, nobles et jolies, pour lesquelles ils firent maintes belles choses. Ils tenaient des cours joyeuses où l'on chantait et dansait jour et nuit. Ils organisaient de beaux tournois où l'on transperçait des dizaines d'écus, où s'affrontaient des lances peintes d'or et d'argent, vairées d'azur, de mauve et de blanc.

« Ceux qui venaient les voir étaient reçus comme des princes et chacun chantait les louanges de ces deux frères si généreux.

« Un jour, un messenger se présenta : les deux dames dont ils étaient amoureux les invitaient à venir passer une soirée dans leur château. Celui-ci était éloigné de trois lieues anglaises. Chacun des frères, sans rien savoir de ce qu'avait décidé l'autre, promit de se rendre au rendez-vous.

« Tout aurait pu se passer pour le mieux du monde si ces deux seigneurs n'avaient été en guerre avec de grands barons du pays. Pour éviter que leur citadelle ne soit prise par surprise en leur absence, ils s'étaient juré de ne jamais sortir tous les deux à la fois. Il fallait que l'un d'eux restât pour garder le château, recevoir et servir les braves chevaliers qui passeraient par là.

« Chacun décida alors de demander à son frère la permission de s'absenter. Mais l'un et l'autre répondit qu'en aucun cas il ne resterait là cette soirée. Quelques prières qu'ils pussent se faire mutuellement, aucun d'eux n'en voulut démordre... ! Alors, ils prirent la route côte à côte !

« Il faut vous dire, Guillelma, que le temps était fort mauvais. Il pleuvait, ventait, neigeait même, je crois ! La nuit était si obscure qu'on voyait à peine à cinq pas devant soi. Les deux frères avaient le cœur serré d'avoir ainsi trahi leur promesse. Et si le château était pris d'assaut cette nuit malgré leurs recommandations ? Ils s'en voudraient jusqu'à leur mort...

« Ils avaient à peine parcouru une lieue, lorsqu'ils entendirent des chevaliers venir vers eux. Qui pouvait emprunter ce chemin à une heure si tardive ?

« Inquiets et prudents, ils se cachèrent derrière un bosquet pour laisser le passage et deviner les intentions de ces voyageurs attardés. Lorsqu'ils furent à leur hauteur, l'un des chevaliers prit par chance la parole :

— Vous pouvez être satisfaits, compagnons ! Dieu nous donne ce soir un bon gîte.

« Son voisin, un bon vivant au ventre rebondi, renchérit, se souvenant sans doute de quelque festin...

— Dame oui ! Et que Dieu préserve du mal ces deux frères. Nous les trouverons à notre disposition et je peux vous assurer que nous serons bien reçus, bien honorés et bien servis. Il n'y eut jamais plus honnêtes

chevaliers ni plus courtois...

« Le reste de la conversation se perdit au premier détour du chemin.

« Les deux frères se regardèrent, heureux et fâchés d'avoir entendu ces propos. Heureux car on chantait leurs louanges, fâchés car il n'y avait personne chez eux pour recevoir ces voyageurs. Ils discutèrent longtemps pour que l'un ou l'autre regagne au plus vite leur demeure. Aucun des deux ne voulait céder. Enfin, le plus vieux s'y résolut en jurant que c'était pour l'amour de sa dame qu'il se sacrifiait ainsi...

« Voilà ! Mon histoire est finie, chère Guillelma. Qu'en pensez-vous, demanda Lanfranc, un sourire ironique au coin des lèvres. Selon vous, lequel de ces deux chevaliers a le mieux fait son devoir ? »

Guillelma réfléchit quelques instants, les yeux fermés, le menton appuyé dans la paume de sa main comme s'il s'agissait de prendre une décision capitale... Enfin elle parla, d'une voix docte et solennelle :

« Ami Lanfranc, c'est celui qui alla trouver sa mie ! J'avoue que l'autre fit bien aussi... Mais sa compagne ne dut pas être assurée de son empressement, comme celle qui vit de ses propres yeux la fidélité de son ami au rendez-vous. En exécutant sa promesse, on mérite d'être préféré à celui qui la diffère. »

Notre troubadour de Gênes sentit que le débat était lancé. Il suffisait de pousser Guillelma dans ses retranchements pour la voir s'empourprer et se mettre en colère comme elle savait si bien le faire. La voix douce et convaincante, Lanfranc répliqua :

« Chère Guillelma, permettez-moi de vous dire que la générosité du chevalier qui s'en retourna pour accueillir les voyageurs venait d'un principe d'amour. Toute courtoisie en provient... Sa dame dut lui en savoir cent fois plus gré que s'il l'avait vue. Souvenez-vous : il ne s'en retourna que pour l'amour d'elle ! »

Rendue furieuse par cette réponse, Guillelma se leva de son siège et arpenta la grande salle en agitant ses bras comme une diablesse. Elle jeta un regard terrible à Lanfranc et riposta, presque en criant :

« Lanfranc, ne vous avisez jamais de raisonner aussi sottement que le chevalier qui s'en retourna ! S'il avait tant envie de rendre service, il fit une grave injure à cette dame de ne pas lui donner la préférence. Il y aurait ainsi gagné ses bonnes grâces et il n'aurait pas manqué d'autres occasions de lui rendre service par amour pour elle, s'il en avait tant envie... »

Le troubadour prit un air penaud comme celui des enfants que l'on vient de gronder pour un vol de confitures. Mais avec le même mordant, il repartit à l'assaut : « Mille pardons de ma sottise, madame ! Je vois bien que vous n'aimez pas que les galants fassent d'autres pèlerinages que vers vous. Je sens que les chevaliers qui, au retour des tournois se sentent fatigués vous mettent de mauvaise humeur... »

Guillelma sentit une fois encore combien elle était excessive dans ses paroles. Elle s'approcha du fauteuil où était assis Lanfranc Sigala, passa derrière lui et posa les mains sur ses épaules en signe d'amitié. Puis elle admit, soudain plus calme :

« Je ne dis pas cela, mon bon ami ! Mais le jour où il veut plaire à celle qu'il a choisie, le chevalier doit tout quitter. S'il veut cependant recevoir ses hôtes, il lui est bien facile d'employer des gens à cet effet. Il n'a pas à être toujours chez lui comme le loir dans son terrier, de l'automne à l'été ! »

Le juge se leva, regarda Guillelma avec tendresse et amitié et lui dit à mi-voix, comme pour lui donner la solution d'une énigme :

« Mais le loir sait jeûner et pas nous ! Si nous allions dîner ? Nous parlerons encore de tout cela... »



Voilà à quoi nos troubadours passaient leur temps...

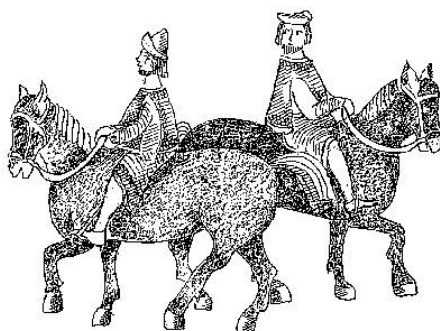
À se chamailler pour des sujets qui vous paraissent à juste raison bien futiles.

Car en fait, que vous ai-je conté là ?

Une histoire d'amour ? Oui, peut-être...

Une aventure ? Non... même pas.

Seulement une façon de rêver et de parler dont nous avons perdu l'habitude. Essayez de vous disputer ainsi ; ce n'est pas si facile !



Peire Vidal, le troubadour qui se fit loup...



ON Quichotte de la Manche, le chevalier de la Triste-Figure, celui qui se battait contre les moulins à vent et cherchait partout sa Dulcinée du Toboso, eut un illustre prédécesseur parmi les troubadours.

Comme le héros de Cervantès, notre homme était-il un fou, un génie, un bouffon ou simplement un poète ? Huit siècles ont passé et les avis divergent encore. Voilà cependant quelques certitudes : ce troubadour s'appelait Peire Vidal et il était natif de Toulouse. Son père était pelletier... un métier qui a presque disparu dans nos régions tempérées. Si jadis vendre des fourrures était utile et rentable, aujourd'hui en acheter est un luxe et une raison de discrédit chez les vedettes de cinéma !

Dès son adolescence, Peire Vidal montra qu'il avait une belle voix et trop d'imagination. Dans l'arrière-boutique, alors que son père faisait l'inventaire des peaux d'ours des Pyrénées emmagasinées pour l'hiver, il poussait des chansonnettes improvisées. La douceur des mélodies faisait se retourner les passants. Si une jeune fille un peu espiègle passait la tête par la fenêtre pour voir de quelle couleur étaient les yeux du chanteur, Peire tombait amoureux.

Passablement orgueilleux, il se croyait en retour aussitôt aimé de la belle ! Cette fâcheuse habitude lui valut plusieurs chagrins... Quand il sentit que ses voisins n'avaient plus rien à apprendre de la poésie et de la musique et même qu'à la longue il les agaçait un peu, le jeune homme décida de quitter sa rue et sa famille et d'aller trouver de nouveaux adeptes dans les demeures seigneuriales du Languedoc et de

Provence.

La concurrence était vive, mais Peire Vidal ne fut pas long à se faire une place. Que n'inventait-il pas pour être montré du doigt ? Parfois, au péril de sa vie, il multipliait les excentricités... On le voyait à trente mètres du sol, debout sur les créneaux, sautant d'une pierre à l'autre, les yeux bandés par une étoffe. Il jouait de la viole avec une dague ou tapait sur un tambourin pendant quatre heures pour gagner de stupides paris. Parce qu'une dame ne daignait point lui accorder le baiser le plus chaste, il était capable de refuser de se nourrir plus de huit jours !

Sa carrière aurait pu s'écouler ainsi, d'audaces en clowneries. On le considérait comme un fou agréable, fait pour amuser les cours. Mais ses récitals lui portaient souvent préjudice... Poussé par son enthousiasme naturel, il se laissait aller à déclamer des vers qui n'étaient pas du goût de tous !

Un soir qu'il présentait ses nouvelles chansons au chevalier de Saint-Gilles-du-Gard, il laissa entendre à l'assistance médusée que la femme de son hôte avait été un peu trop aimable avec lui. Surpris, le chevalier, qui croyait ferme à la fidélité de son épouse, donna un ordre bref à ses gardes et le malheureux Peire Vidal se retrouva au cachot, sur une botte de paille humide. Seuls quatre rats somnolents concurrent la fin de son aventure...

Le lendemain, à la première heure, le seigneur fit venir dans sa chambre le troubadour, tremblant de peur à l'idée de cette entrevue. Le front rouge d'une colère inapaisée, il lui parla sans détours :

« Eh bien Peire Vidal ! C'est ainsi que tu trompes tes amis. Sois rassuré ! Je te crois incapable de telles vilénies. Vois-tu, c'est ta langue qui t'a trahi... Alors j'ai décidé de t'aider à ne plus commettre de fautes aussi graves. On te la percera tout à l'heure... Tes mensonges hésiteront peut-être avant de sortir ! »

Et le cruel Saint-Gilles partit d'un énorme éclat de rire qui résonna contre les murs épais...

La guérison demanda du temps.

Barral, vicomte de Marseille, un homme jovial, au ventre rebondi et au cœur d'or, prit le troubadour sous sa protection. Peire Vidal l'avait tant fait rire au cours de veillées mémorables ! Il lui devait bien l'hospitalité...

Au chaud soleil de Provence, sous les tulipiers et les lauriers roses des jardins du château des Baux, taillé dans la pierre des Alpilles, Peire Vidal reprit goût à la vie. Le rebec et le tambourin redevinrent ses compagnons et chaque jour les serviteurs rapportaient au vicomte les progrès accomplis par le poète :

« Monseigneur ! Il m'a souri par deux fois... »

« Messire ! Il a tendu la jambe à mon passage et après ma chute et

celle du plat de bécasses, il s'est donné une grande tape sur les cuisses en s'étouffant de rire. »

« Le Vicomte peut être content : le troubadour Vidal a défendu qu'on le dérange. Il compose un poème de trois cents vers. »

En effet, les chansons reflourissaient sur les lèvres de Peire le Toulousain. Les yeux noisette d'Adélaïde de Roquemartine, l'épouse du vicomte, y étaient pour beaucoup. Ils donnaient des ailes et des rimes à l'imagination du convalescent.

Barral n'était pas jaloux, comme ce rustre de Saint-Gilles. Il encouragea même la passion naissante de Peire Vidal ! Par jeu, il lui donnait des armes et des habits semblables aux siens...

Incorrigible, notre amoureux commit de nouvelles maladresses.

Adélaïde le trouvait partout sur son passage, les bras chargés de mimosas et de bouquets de lavande, entonnant de longs couplets à la gloire de ses yeux cruels et de sa chevelure plus délicate que le fil de soie. La jeune femme s'en amusa un temps puis se lassa. Elle pria Barral d'éloigner cet importun qui maintenant la poursuivait jusque dans sa chambre ! Il fallait choisir entre un ami cher et une épouse chérie...



«Adélaïde le trouvait par tout sur son passage»

Les larmes aux yeux, le vicomte décida le troubadour à s'embarquer pour Gênes. Là-bas, lui promit-il, les cœurs sont moins farouches, les yeux plus rieurs et les chevelures d'ébène.

Aux vendanges, les premières nouvelles parvinrent au château des seigneurs de Baux. Le troubadour supportait difficilement son exil. Il joignait ses dernières chansons comme témoignages :

*Je trouve délicieux l'air qui vient de Provence ; tant j'aime ce pays.
Lorsque j'en entends parler, je me pâme de joie ; et pour un mot qu'on
en dit, j'en demande cent.*

J'ai laissé mon cœur parmi cette aimable nation.

*Je lui dois tout ce que j'ai d'esprit, de savoir, de joie et de talent pour
chanter.*

*Pourquoi m'en veut-elle, sinon parce que je lui souhaite plus de bien
qu'à moi-même ?*

Quand elle me bannit, qu'avais-je fait ?

*J'entrai un matin dans sa chambre et lui dérobai un baiser, sans rien
de plus, ou je meure.*

*Elle m'enflamme, quand je me rappelle ses beaux yeux et son beau
visage. Mais elle a pour moi un cœur de lion...*

... C'est ce qui me détermine au pèlerinage d'outre-mer.

Peire Vidal en Palestine contre le chef des Sarrazins, l'invincible Saladin ! La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans toute la Provence. Si le démon de la chevalerie prenait le troubadour, quelles étonnantes aventures allait-il lui arriver ?

On attendit avec impatience ses premiers récits. Ils arrivèrent bientôt, extravagants, dignes des écrits d'un César en pleine guerre des Gaules :

*« Mes ennemis tremblent à mon nom, comme la caille devant
l'épervier ; tant ils me savent valeureux et redoutable...*

*Quand j'ai endossé mon blanc haubert et que j'ai ceint mon épée, la
terre tremble sous mes pas. Quand je suis en armes, monté sur mon
cheval, je brise et mets en pièces tout ce qui se rencontre.*

*J'ai moi seul fait prisonnier cent chevaliers ; j'en ai désarmé cent
autres ! »*

Ses amis pâlirent et hochèrent la tête en silence. Cette fois, il avait

perdu la raison... Autre chose ! Il annonçait dans un second parchemin son mariage avec une Grecque, la nièce de l'empereur d'Orient, une jeune fille au visage hâlé par le soleil. Elle lui transférait ses droits à l'empire. Il prenait donc le titre d'empereur ! Il avait une tenue d'apparat en drap fin et les deux meilleurs menuisiers de Palestine travaillaient à la confection de son trône aux accoudoirs ornés d'émeraudes... Certes, pour achever la conquête de son nouvel empire, il économisait... La cachette de son trésor ? Il ne la divulguait qu'aux statues de marbre et à ses amis fidèles : une jarre d'huile en terre rouge au pied de son lit... Deux serpents y dormaient jour et nuit.

Hélas, rien de cela n'était vrai ! Tout se passait dans la tête du troubadour à qui les sables du désert et la vie de croisé ne réussissaient pas mieux que le chant des cigales et le vagabondage des jongleurs.

Le chevalier Barrai supplia Adélaïde : il fallait pardonner à Peire pour éviter que la folie ne s'empare de son cerveau. S'il ne revenait pas aux Baux dans les plus brefs délais, il était capable de provoquer les plus grandes catastrophes ! Peut-être était-il déjà prisonnier des Musulmans ! Le pardon fut accordé et le troubadour oublia sur-le-champ ses importantes fonctions... Il prit le premier bateau pour Marseille...

Le temps de raconter ses exploits et de contempler le visage délicatement coloré, comme un bouton de rose au printemps, de sa noble dame et il se lancera dans une nouvelle aventure... Sans doute la plus folle !

En allant, chez les tailleurs de Carcassonne, échanger sa tenue d'apparat contre un habit de troubadour moins voyant et plus seyant, Peire Vidal fit la rencontre de la plus étonnante des femmes : Louve de Pennautier... Louve ! Que de raisons pour la surnommer ainsi. D'abord ses longs cheveux bruns tombant plus bas que les hanches, puis ses yeux noirs et immenses qui lui dévoraient le visage. Les jours de colère, des éclairs y passaient, déposant des flammèches jaunes. Enfin sa démarche féline et ses dents plus blanches que l'argent mettaient chacun dans l'embarras. Était-elle femme ou animal ? Malgré le caractère farouche de Louve, Peire décida de percer son secret et de se faire aimer d'elle. Non loin des solides remparts en construction, la noble dame avait l'habitude de passer les après-midi dans un verger fermé d'une palissade de roseaux. Dans cette prairie, émaillée au printemps de fleurs multicolores, elle venait écouter les oiseaux chanter leurs amours. Assise sur un tapis brodé en or fin, représentant des animaux, des fleurs et une grande salamandre dans le milieu, elle semblait toujours absente, perdue dans ses rêveries.

Par un soleil radieux, sur son palefroi gris pommelé, Peire Vidal vint

un jour la rejoindre.

« Je suis un bien modeste troubadour, commença-t-il, la voix tremblante. Un poète qui ne sait que chanter les mérites d'une belle. Je connais les vôtres, Louve de Pennautier, et j'oserai les louer si vous m'y autorisez. »

La jeune femme continuait à méditer, regardant sur un pommier une fauvette occupée à donner la becquée à ses petits. Pourtant ses longs cheveux soulevés par une légère brise semblaient se hérissier d'une colère contenue. Brusquement, elle se tourna. Ses yeux de jais fixèrent le malheureux Peire et le terrifièrent. En quelques mots, cinglants comme des coups de fouet, elle congédia l'importun :

« Sachez qu'une louve n'a que faire de brebis bêlantes. Elle se contente de les dévorer. Revenez me voir lorsque vous serez loup. Nous aviserons alors... »

Notre troubadour était un garçon simple. S'il lui fallait devenir loup pour gagner le cœur de sa dame, il le serait avant l'été ! Comment ? Rien n'était plus aisé...

À trois lieues seulement de la ville, dans les grottes du Cabardès, creusées à flanc de colline, les loups venaient se réfugier en bandes, dès les premières neiges. Peire serait en avance de deux saisons, voilà tout ! Deux peaux aux poils roux, assemblées par des lacets, firent un déguisement convenable et une série de courses à quatre pattes donna au troubadour une silhouette de carnassier en chasse... Avant de s'exiler dans la montagne, il déclara partout qu'il était devenu loup, qu'il fallait à présent le nommer ainsi et qu'il mordrait quiconque tenterait de l'approcher !

Des hurlements déchirants troublèrent bientôt les nuits fraîches du Cabardès. Les bergers s'inquiétèrent. Les loups étaient-ils déjà de retour ? S'ils décimaient les troupeaux à l'époque des naissances, c'était une catastrophe !

On décida d'une battue avec mâtins et lévriers. À la tombée du jour, les chasseurs débusquèrent Peire le loup, caché dans un renforcement de rocher. Les chiens lâchés attaquèrent en aboyant. Avec des bâtons noueux et des rets, les pâtres firent le reste. Ils rossèrent et maîtrisèrent l'homme-loup.

« Ne frappez plus ! s'écria soudain le berger des seigneurs de Pennautier au cœur de la mêlée. Je reconnais cet homme à ses chausses rouges. Il était l'hôte de notre maison voilà quelques semaines. Conduisons-le dans la vallée. Nous le confierons à mon maître qui en fera ce que bon lui semblera. »

La tête frôlant les pierres du chemin, les bras et les jambes attachés à une branche comme une biche tuée lors d'une chasse, Peire Vidal fut descendu jusqu'à la cité. Dans les rue étroites bordées d'échoppes, il obtint un triomphe. C'était à qui lui tirerait les oreilles, toucherait son

pelage, mettrait la main entre ses dents et la retirerait en criant, feignant la morsure. On arriva enfin devant la demeure de la Louve. Le cortège de badauds se disloqua. Peire demanda qu'on le détache. On lui obéit. Il souleva le heurtoir de la porte et attendit. Un serviteur ouvrit le guichet et demanda qui il devait annoncer.

« Le Loup ! » répondit le troubadour d'une voix grave et sourde.

« Bien, Messire ! répliqua le serviteur en gardant avec peine son sérieux. La Louve vous attend... »

Le visage boursoufflé, le dos meurtri par les coups de gourdin, Peire le loup fit son entrée en chancelant...

Les seigneurs de Pennautier étaient assis dans la salle basse, devant la cheminée de pierre. Deux superbes lévriers sommeillaient sur les dalles. Leurs pattes s'agitaient au fil de leurs rêves. En sentant s'approcher cet étrange personnage, ils se levèrent d'un bond, tirant sur les laisses de cuir, montrant les crocs.

Le troubadour esquissa un pas de retraite. La correction infligée par les chiens des bergers lui suffisait...

D'un ordre bref, Louve de Pennautier calma les bêtes énervées, puis écarquillant les yeux, regarda avec surprise le nouvel arrivant.

« Quelle étrange vêtement pour nous rendre visite, messire ! s'exclama-t-elle quand elle fut revenue de sa surprise. Vraiment ! Les troubadours ne savent plus comment nous étonner.

— Pour me donner votre amitié, vous me vouliez loup madame... je le suis devenu » répondit Peire Vidal en lissant tour à tour ses avant-bras couverts de poils à demi arrachés par les morsures.

« Voilà un homme de parole et d'honneur ! s'écria soudain le seigneur de Pennautier d'une voix enjouée. Ils sont rares et nous leur devons le respect. Peire, tu es ici chez toi ! Bois notre vin, mange chapons, poulets, moutons comme le ferait un loup, mais ôte ces dépouilles grotesques ! Redeviens l'élégant troubadour que tu étais pour notre plaisir. Nous te ferons soigner, tu te reposeras et tu nous livreras, je l'espère, le récit complet de tes aventures...

— Qu'il en soit fait selon votre volonté ! murmura le Loup Vidal en s'inclinant malgré ses courbatures. Rien ne me sera plus agréable que de rester près de vous et d'obéir aux souhaits de ma dame. »

Et pour bien montrer qu'il ne tenait rigueur à personne de sa mésaventure, le troubadour composa sur-le-champ un joli quatrain que ses hôtes applaudirent avec chaleur :

*E si tot lop m'appelatz
No m'o tenh a dezonor,
Ni se.m bâton li pastor,
Ni se.m sui per lor cassatz.*

(Si tout le monde m'appelle loup, je n'y vois pas de déshonneur,

même si je suis battu à coups de bâton par le berger, ou s'il me chasse.)

Le perroquet d'Arnaud de Carcassès



ANS toute la cité, du vigneron travaillant sur les bords de l'Aude ses terres irriguées par les crues, au tanneur de cuir installé derrière son échoppe près de la porte sud, qui ne connaissait Arnaud le troubadour ?

Il avait grandi en même temps que les remparts, appris à lire alors qu'on élevait les échauguettes et composé sa première chanson tout en regardant les charpentiers poser les poutrelles soutenant les toitures d'ardoises.

C'était bien un enfant de Carcassonne, même si la ville ne s'appelait pas encore ainsi !

Curieux personnage que cet Arnaud le troubadour !

Des yeux de fouine, un menton volontaire, des cheveux noirs en broussaille, toujours à vous raconter des histoires absurdes, toutes plus invraisemblables les unes que les autres... Il allait les dénicher on ne savait où ! Ses dons de conteur avaient en tout cas le mérite de lui attirer un nombreux public, conquis à l'avance par ses pitreries et son aplomb.

Comment s'y prenait-il ? Voilà un mystère, mais que ce soit devant la plus noble assemblée ou dans une modeste auberge, entouré d'amis, il arrivait toujours un moment où il était la vedette ! On faisait même taire les chahuteurs à grandes bourrades dans les côtes pour l'écouter parler. Oh ! N'allez pas croire que ce qu'il vous disait était extraordinaire, mais il vous arrivait d'y penser une nuit entière sans pouvoir trouver le sommeil... C'était en général un conte, une fable, un souvenir, une légende qui vous en apprenait davantage sur la vie et le caractère des gens que des dizaines d'ouvrages de philosophie et de morale.

Arnaud circulait sur une mule à robe grise allant d'un pas débonnaire. Il la paraît comme un prince le faisait avec son palefroi les jours de liesse ! Sur le garrot et le dos de cette humble monture, il disposait un magnifique lainage anglais à rayures rouge et or. Sur la crinière et aux jarrets, de fines cordelières de soies multicolores donnaient à la pauvre bête des allures de commère endimanchée.

Dans cet appareil fantasque, le troubadour parcourait les ruelles populeuses de la ville, saluant de la main, adressant des sourires entendus aux plus jeunes comme aux plus âgés, aux chiens comme aux canards. S'il se promenait sur les berges de la rivière, les lavandières étaient assurées de ne pas achever leur tâche de l'après-midi. Sous les saules à l'ombre accueillante, il leur tenait les discours les plus fous, les faisant rire à en perdre le souffle. Pour seul salaire, il demandait un modeste baiser... Reconnaissons-le... J'ai hésité longtemps à vous le dire, mais il n'est pas bon de passer sous silence les travers d'un héros d'aventures – si ce sont là des travers ! Alors levons le voile... Arnaud aimait la compagnie des jeunes et jolies dames. Ce n'est pas un grand péché vous voyez ! Parfois, comme la plupart de ses collègues poètes et chanteurs, il était ravi de donner une bonne leçon à ces maris abusifs qui voulaient garder chez eux leurs tendres épouses dans des salles tristes et humides, bouclées à double tour. Leur raison ? Ils jugeaient trop dangereux pour leur honneur de montrer au grand public les charmes dont la nature avait doté celles-ci. Un peu comme les cages dorées retiennent prisonniers rossignols et mainates, les portes des châteaux refusaient ainsi de s'ouvrir sur le monde pour seule cause de jalousie...

Sur ce sujet, Arnaud était intarissable ! Puisque nous venons de parler d'oiseaux prisonniers dans des cages dorées, je me dois de vous rapporter l'étrange histoire du perroquet-messager... C'était là le récit favori de notre troubadour... Je lui laisse la parole avant qu'il ne me la prenne !

« Dans un verger fermé de murs, à l'ombre d'un pin, rêvait une jeune dame vêtue d'un superbe bリアud galonné d'orfroï. Sur son visage, lisse et blanc, pouvait se lire la tristesse. Honte au mari qui lui refusait la gaieté des fêtes et des soupers entre voisins !

« Caché derrière une tonnelle voisine, j'entendis soudain un perroquet, arrivé de loin et chargé de saluer cette dame.

— Dieu vous conserve, madame ! lui dit-il en l'abordant du ton le plus courtois. Comme vous le voyez, je ne suis qu'un modeste volatile, mais c'est le plus aimable et le plus joyeux chevalier du monde qui m'envoie vers vous. Son nom est Antiphanon et il est fils de roi ! Il vous salue et vous conjure de lui donner quelque assistance au mal d'amour dont vous le faites languir.

— D'où venez-vous, mon ami, répondit la jeune femme, amusée par

cette arrivée impromptue et les dons singuliers de son interlocuteur. Ses joues avaient repris un peu de couleur à l'écoute des paroles du perroquet... Vous me semblez bien résolu ! poursuivit-elle... Oser me dire que je fasse plaisir à un homme que je ne connais pas... Vous ignorez tout des bonnes manières !

— Je suis bien plus étonné que vous n'aimiez pas de tout votre cœur le chevalier dont je vous parle, coupa le perroquet d'un ton sec.

« La dame feignit alors de se fâcher et rétorqua en lui tournant le dos :

— Sachez, monsieur l'oiseau, que j'aime l'homme le plus accompli qui soit !

— Et quel est-il, s'il vous plaît ? interrogea l'animal soudain radouci.

— Mon mari ! Et la jeune femme se retourna brusquement pour répéter ces deux mots en détachant bien les syllabes : mon-ma-ri !

— Je m'en doutais ! tempêta le perroquet, s'ébrouant sur sa branche pour montrer sa colère. Il n'y a pas de raison pour cela que vous soyez à lui tout seul. Vous pouvez bien l'aimer à découvert, je vous l'accorde ; mais vous devez aimer en secret celui qui m'envoie plaider sa cause.

— Tu sais t'y prendre et tu causes joliment, observa la dame avec un sourire indulgent. C'est dommage, perroquet, que tu ne sois pas un chevalier, soupira-t-elle, l'air rêveuse... Alors tu saurais à merveille parler d'amour. Mais sais-tu, ton discours m'intrigue vraiment ! Pourquoi trahirais-je celui à qui j'ai juré fidélité ?

— Bonne question ! approuva le perroquet en remuant son bec crochu par deux fois et qui mérite une réponse réfléchie ! La voici : l'amour, gente dame, se moque bien des serments. Il ne suit que sa volonté... et l'oiseau se lança dans un long discours, agitant de temps à autre ses plumes colorées pour donner de l'effet à ses paroles, fermant les yeux comme un avocat essayant de convaincre le jury dans une dernière tirade pathétique. Il n'était question que des contraintes du mariage, des exemples divers que l'on pouvait observer autour de soi et qui mettaient en cause cette institution...

« La jeune femme commençait à trouver les propos du messenger d'Antiphanon assez convaincants. Elle se surprit même par deux fois à taper des mains pour marquer son accord avec la plaidoirie de ce fervent adversaire du mariage.

« Quand il eut terminé, le souffle court et les plumes en désordre à force de s'agiter, son auditrice prit la parole, la voix un peu sourde, émue de sa propre audace :

— Puisque vous le voulez, perroquet, allez donc dire à votre maître que je l'aimerai constamment, en secret. Portez-lui pour gage cet anneau d'argent que je garde d'habitude à l'auriculaire et ce cordon aux fils d'or détaché de ma ceinture. Je le prie de les accepter pour

l'amour de moi.

— On ne saurait avoir de plus jolis présents à porter s'exclama le perroquet en mettant l'anneau à l'une des griffes de sa patte droite et en s'enroulant à coups de bec habiles et précis le cordon autour du cou. Je cours les présenter à mon maître avec tous vos jolis compliments.

« D'un coup d'aile, l'oiseau-diplomate s'envola de l'autre côté des murs du verger et prit la direction du sud pour aller rendre compte de sa mission au chevalier Antiphanon.

« Comme un bon perroquet sait le faire, il répéta mot pour mot à son maître les termes de son entrevue avec la belle prisonnière si convoitée...

« Le chevalier remercia, offrit des galettes de sarrasin à son envoyé spécial puis ils tinrent tous deux une conférence pour arrêter comment le jeune amoureux pourrait s'introduire au château de sa dame sans éveiller les soupçons du mari jaloux.

— Il faut créer une panique au milieu de la nuit ! s'écria soudain le perroquet comme Archimède lançant jadis son « Eurêka ! » alors qu'il était dans son bain. Tous les serviteurs et hommes de garde seront ainsi occupés à un endroit et vous pourrez rejoindre votre bien-aimée en passant du côté opposé ! Tenez ! Je vous propose de mettre le feu au toit. Il m'est bien facile, sans me faire remarquer, d'aller jeter une torche enflammée sous les combles...

« Antiphanon réfléchit quelques instants et trouva le plan tout à fait acceptable.

— Je te donne carte blanche ! assura-t-il à son fidèle adjoint en lui grattant amicalement la tête sous ses plumes vertes et jaunes. Ne perdons pas un instant et allons préparer nos bagages ! Le soir même, les voilà tous deux en chemin... Perché sur l'épaule du chevalier, le perroquet devisait gaiement avec son maître au grand étonnement des villageois qu'ils rencontraient sur leur route en traversant les hameaux.

« Deux jours plus tard, arrivés à quelques lieues du château, le messager reprit du service et vola comme une flèche vers le verger. Il trouva la noble dame à sa place habituelle, sous le pin, près de la tonnelle et l'aborda d'une voix enjouée :

— Me voilà ! Je suis de retour... Vos cadeaux ont été accueillis les larmes aux yeux, devant tant de bonté... J'ai de mon côté une excellente nouvelle à vous annoncer : l'arrivée de mon maître !

— Ici même ! s'écria, épouvantée, la jeune femme. Mais le verger est fermé à clef tous les soirs et des sentinelles font la garde autour de la demeure toute la nuit... Comment comptez-vous faire pour entrer ?

« D'un air sûr de lui, le perroquet se lissa quelques plumes et regarda d'un œil complice son interlocutrice :

— Il est évident que vous ne sauriez trouver toute seule la solution à ce délicat problème, observa-t-il d'un ton hautain. Aussi y ai-je pensé pour vous et voilà ce que je me propose de faire.

« La châtelaine écouta le plan diabolique conçu par l'oiseau, les yeux élargis par la peur et les narines frémissantes d'impatience.

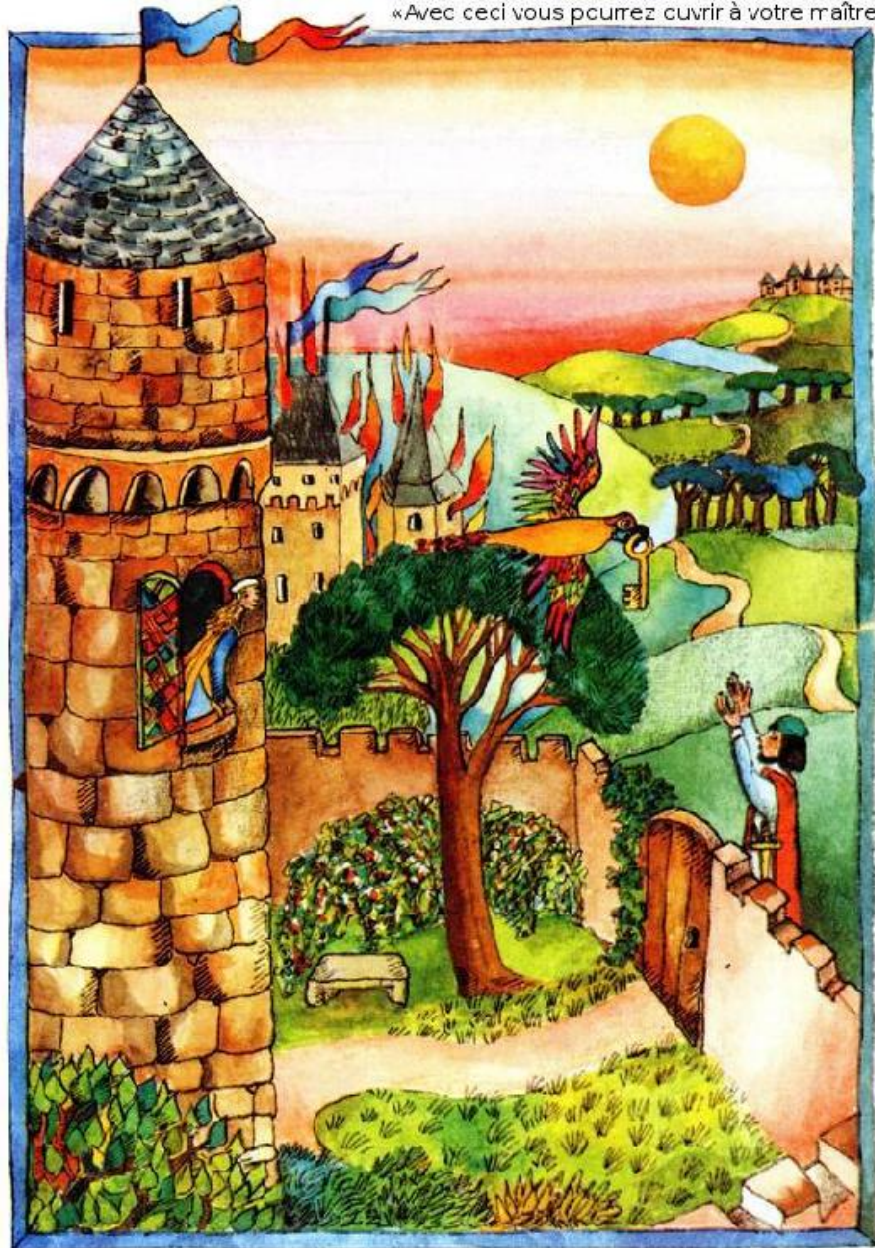
— C'est très simple ! expliquait le perroquet. À la nuit tombante, je vais retrouver mon maître que j'ai laissé auprès de la muraille. Je mettrai alors du feu grégeois(1) au clocher et à la tour et tout le monde accourra pour l'éteindre. Il ne faudra pas perdre un instant ! Vous ferez entrer Antiphanon et vous vous entretiendrez avec lui autant qu'il vous plaira. Vous avez tout bien compris ? Alors à ce soir !

« Le volatile-stratège alla rejoindre son maître qui l'attendait, toujours à cheval. Ils récapitulèrent tous les détails de leur mise en scène et attendirent l'étoile du berger.

« Dès que celle-ci pointa dans le ciel, Antiphanon donna du feu grégeois au perroquet dans un petit vase de fer. D'une patte ferme, l'animal se saisit de l'anse et vola droit à la tour. De son côté, le chevalier se débarrassa de son armure et se rendit au pied de la muraille, attendant le retour de son messenger. Avec la rapidité de l'éclair, l'oiseau versa du feu près des archives en quatre endroits puis se rendit à la fenêtre de la chambre de la noble dame. Elle ouvrit la vitre, les yeux brillants d'excitation et tendit les clefs du château en disant à voix basse :

— Avec ceci vous pourrez ouvrir à votre maître. Puis elle éclata de rire, ajoutant : voilà le plus joli tour qui ait été joué à mon vilain mari !

«Avec ceci vous pourrez ouvrir à votre maître»



« Déjà on entendait crier de tous côtés : « Au feu ! Au feu ! »... Alors, sans demander la permission à personne, la jeune femme courut à la rencontre du chevalier et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, émus et surpris de se trouver si beaux. Les minutes passèrent, en doux regards, en tendres aveux.

« Nos deux amoureux se croyaient déjà au paradis...

« Hélas, les serviteurs avaient fait diligence et à force de vinaigre jeté sur les flammes, le feu s'était éteint.

« Énérvé par la demi-réussite de ses projets, le perroquet fit bientôt irruption dans la salle où se trouvaient les amoureux et s'écria :

— Vite, Messire ! Il faut quitter votre dame. Tout est rentré dans l'ordre à présent. Les serviteurs reprennent leur poste ainsi que les sentinelles...

« Antiphanon quitta la châtelaine à regret mais avant de disparaître dans la nuit, il lui demanda si elle n'avait aucun souhait qu'il pourrait exaucer :

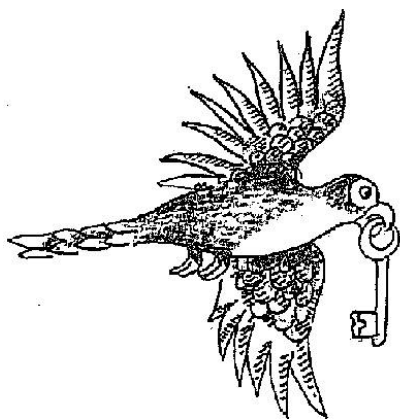
— Je vous recommande sur toute chose, lui dit-elle en l'embrassant sur le front par trois fois, de faire dans votre vie d'aussi belles actions que celle-là. »

Hum ! Je vous vois l'air sévère soudain... C'est vrai, cette histoire qu'aimait à conter Arnaud de Carcassès n'est pas très morale... Une noble dame qui n'hésite pas à laisser mettre le feu à sa maison pour accueillir un amoureux !

Bah ! Faut-il s'en fâcher ?

Rappelez-vous : la vraie leçon de ce conte, elle est dans ces deux vers que chantait le troubadour après son récit :

« Ceci a été fait pour corriger les maris qui veulent garder leurs femmes prisonnières ; il vaudrait bien mieux les laisser aller où il leur plaît... C'est le parti le plus sûr ! »



Une ruse d'Arnaut Daniel



UR une colline verdoyante dominant la vallée de la Dronne, jolie rivière poissonneuse où les ménagères allaient cueillir du cresson pour la soupe du soir, s'élevait jadis le château de Ribérac.

C'était là l'une des plus anciennes places fortes du Périgord. Les anciens racontaient même que leurs grands-parents avaient vu donner le premier coup de pioche bien avant l'an mille ! Notre histoire commence avec les premiers jours du printemps 1150.

La campagne se réveillait alors d'un hiver rigoureux. Les bourgeons hésitaient encore à montrer les pointes vertes de leurs feuilles, par crainte d'une gelée tardive. Beaucoup de pauvres gens du village étaient morts de faim et de froid au cours de ces longs mois de tristesse et d'isolement. Même au château, la disette avait sévi ! Les seigneurs avaient partagé la bouillie des serfs et les tisanes fades...

En ces temps difficiles, les châtelains de Ribérac avaient un autre sujet d'inquiétude. C'était leur fils : Arnaut Daniel. Il passait son temps dans la forêt à rêvasser, à parler aux lapins et aux perdrix. Il attrapait aussi, dans le lit de la rivière, les truites arcs-en-ciel glissées peureusement sous les rochers. Il leur passait deux doigts de la main droite dans les ouïes, les levait jusqu'à son visage, les regardait longuement puis les relâchait au fil du courant. Parfois, il disparaissait deux jours sans qu'on puisse retrouver sa trace. Pensez ! Il n'avait que douze ans... Mais il revenait toujours, le sourire aux lèvres. Quand on lui demandait, affolé, où pouvait-il être passé tout ce temps, il répondait en haussant les épaules, sur le ton le plus naturel :

« J'étais dans les étoiles, avec les papillons et les corbeaux ! » Dans sa chambre, sitôt franchi la porte, c'était un envol bruyant de pies, de geais et de merles. Les oiseaux avaient l'air ici chez eux ! Ils

semblaient attendre le retour d'Arnaut comme chiens ou chats la venue de leur maître. Sur le plancher circulaient de concert souris, belettes et lézards...

La mère d'Arnaut le laissait faire mais souvent, à la veillée, en parlant de l'avenir de leur fils avec le seigneur de Ribérac, elle laissait échapper quelques larmes. Qu'allaient-ils en faire ? Il refusait les leçons du précepteur et s'était enfui cinq fois des collèges de Périgueux. Lorsque son père le suppliait d'étudier, il écarquillait ses yeux aussi bleus que des fleurs de lin et répondait sans hausser la voix :

« À quoi bon apprendre ? J'ouvre les yeux tous les matins et ne les ferme qu'au chuintement de la chouette. Il suffit de regarder ce qui nous entoure ! »

Que répliquer à cela ? Quand il le jugea bon, Arnaut se mit à étudier, mieux qu'un autre et si vite ! Il s'enfermait des journées entières dans la bibliothèque, interdisant qu'on le dérange, recopiant des milliers de vers de Virgile, des fables d'Ésope. Cet acharnement au travail désolait autant sa mère que s'il n'avait rien fait. Lire des vers, en composer ! Cela ne pouvait mener qu'à la misère... Le jour de ses dix-huit ans, Arnaut Daniel en eut assez de ces réprimandes continuelles. Décidément ses parents ne comprenaient rien à rien ! Il rassembla tous ses carnets, prit aux cuisines une tourte de pain et trois fromages frais, une gourde pleine de vin chaud de Bergerac et passa en courant le pont-levis sans même se retourner. Quitter la demeure de ses parents est une chose... voler de ses propres ailes en est une autre ! Pendant de longs mois, Arnaut erra de châteaux en places de villages, d'auberges mal fréquentées en hospices pour les pèlerins sur la route de Roc-Amadour. Il aimait cette vie incertaine, au gré des rencontres. Il côtoyait le brigand et le chevalier généreux, le soldat fruste et brutal, le poète délicat. Sa vocation se dessinait, chaque jour plus précise : il serait jongleur et plus tard, qui sait, troubadour !

Voilà un emploi qui serait plus à sa mesure... Car jongleur, quelles déceptions ! Certes il pouvait chanter, mais seulement les chansons des autres ou alors de modestes refrains à placer en bouche-trou entre deux tours d'adresse. Quand un de ces messieurs entraînait en scène, il avait bien du mal à obtenir le silence et l'attention du public ! Il fallait plaire, étonner dès le premier geste sinon vous partiez sous les huées et les projectiles divers ; coussins, cailloux, noyaux de fruits... Dans les tournois, lorsque les combattants se préparaient ou changeaient leurs lances brisées, leurs écus faussés, il fallait amuser le spectateur qui vous considérait souvent comme un trublion ou un clown. Après l'adoubement, lorsque le chevalier avait reçu ses armes et son armure, on faisait danser tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie. Durant le carême, puisque l'Église interdisait d'exercer le métier, on

renouvelait le répertoire, on apprenait d'autres tours afin de trouver, dès les Pâques suivantes, de nouveaux contrats pour gagner son pain. Mais le plus dur, c'était la concurrence. Pensez ! Certains se présentaient avec des ours, des chèvres savantes ou jonglaient avec huit ballons ! Que pouviez-vous proposer de mieux ?

Arnaut Daniel en eut bientôt assez de faire le pitre et d'interpréter les œuvres d'autrui. Il lui fallait montrer ce dont il était capable. Il passa tout un hiver à relire les chansons de Guillaume de Poitiers et de Bernard de Ventadour. Comme un sculpteur travaillant la pierre, il ciselait les vers, recherchait des rimes nouvelles, trouvait des sonorités si proches de celles de la nature qu'on croyait, en l'écoutant, entendre les oiseaux siffler, le vent souffler et le tonnerre gronder.

Parfois, cependant, on ne comprenait plus ce qu'il voulait dire ! Alors, on lui pardonnait car ses vers avaient un charme étrange... Écoutez ceux-ci :

*Je suis Arnaut qui amasse le vent ;
Je chasse le lièvre à l'aide du bœuf
et je nage contre la marée...*

Il suffit de quelques mois pour qu'Arnaut devînt célèbre. On le réclamait partout. Pour une seule soirée, on lui offrait d'énormes bourses garnies de pièces d'or. Il était traité en héros et faisait bien des jaloux ! Puisqu'il savait si bien jongler avec les mots et avec les rimes, on lui tendait des pièges pour le faire chuter... Il devait se méfier de tous ceux qui l'abordaient avec un large sourire. Sa notoriété devint telle que le roi Richard Cœur de Lion qui résidait alors à Poitiers, au château comtal de Tour-Maubergeon, lui demanda de venir le distraire. Autour de Richard, comme des corbeaux près d'un champ fraîchement semé, voletait une nuée de flatteurs, d'aigrefins et de profiteurs. Dès qu'un nouvel arrivant était signalé au porche d'entrée, toute la cour se coalisait pour l'évincer dans les plus brefs délais.

Ce fut aussi le cas pour ce pauvre Arnaut ! À peine était-il installé dans sa chambre, encore étourdi et fatigué par son long voyage à cheval, qu'un troubadour poitevin lui demanda audience. De grande taille, vêtu d'un riche pelisson bordé de fourrure, les cheveux courts et bien peignés, le regard noir et méchant, le ton hautain, il s'adressa sèchement au poète de Ribérac :

« C'est donc toi, Arnaut Daniel, dont on fait pour l'heure tant de cas... Tu me sembles bien jeune pour supporter le poids de ta célébrité. Pour fêter ton arrivée ici, permets-moi de te jeter un défi. Tu te piques d'exceller dans les rimes difficiles : voyons qui de nous deux y réussira le mieux ! Nous mettrons en gage nos palefrois et les laisserons à Richard. C'est lui seul qui nous départagera. Es-tu d'accord ?

— Ta proposition me convient, répondit Arnaut, la gorge nouée par l'émotion... ce personnage sûr de lui ne lui plaisait guère... Nous commencerons dès demain si tu le souhaites...

— Pourquoi attendre ? Aurais-tu peur ? répliqua le troubadour poitevin d'une voix cassante. Richard souhaite que l'on fasse vite. Je te prie de nous rejoindre dans la salle basse dès que tu auras changé cette tenue de mécréant, pleine de la poussière du voyage. »

Cette prière était un ordre ! Dix minutes plus tard, vêtu de son meilleur bliaud, Arnaut rejoignait la cour et s'inclinait devant le roi. Dans les rangs des familiers, on pouvait lire sur les visages narquois de certains, une malveillance évidente.

« Arnaut Daniel ! s'exclama Richard avec chaleur et sur un ton jovial... Eh bien ! Tu vas devoir te mettre au travail sur l'heure pour nous montrer tes talents. Mon ami Jordan t'a jeté un défi que tu as relevé. Alors, voici les règles de ce combat amical. Il faudra les respecter à la lettre... Je vais vous faire enfermer chacun dans une chambre... Rassurez-vous, vous serez soignés comme mes hôtes ! Vous aurez dix jours pour composer la chanson de votre choix et cinq autres pour l'apprendre. Passé ce délai, je vous demanderai de chanter ou de réciter ces œuvres en ma présence. Je désignerai un vainqueur et un vaincu... Le premier gagnera des gages et des présents que j'offrirai, le second quittera Poitiers avec ma seule amitié... »

Le troubadour Jordan rejoignit sa chambre, accompagné par un cortège d'admirateurs. Arnaut se contenta d'un page, portant un plateau avec une copieuse collation. Il ne se sentait aucune envie de se mettre au travail et tout à fait incapable de coudre deux mots ensemble...

Au matin du troisième jour, Jordan, fier comme un paon, sortit de sa chambre en claironnant dans les couloirs qu'il était fin prêt pour la joute historique.

Richard fit venir Arnaut et lui demanda s'il était d'accord pour en découdre dans l'instant :

« Je serais bien en peine de vous réciter un seul vers, s'exclama le troubadour en levant les bras au ciel en signe d'impuissance. J'ai dormi tout mon saoul pour récupérer des fatigues du voyage et n'ai pas encore pris la peine d'écrire une ligne ! »

Jordan, en entendant ces paroles, voulut faire preuve de grandeur d'âme :

« Peu importe ! soupira-t-il, fermant les yeux d'un air las. Le délai est de quinze jours... Je n'y reviens pas... Dans douze jours à présent, nous connaissons enfin le vainqueur ! »

Arnaud retourna dans sa chambre, cachant mal son inquiétude. Il avait beau rester des heures devant sa feuille blanche, pas une rime ne daignait s'y graver. Il allait tout droit à l'humiliation et ce serait peut-

être la fin de sa brillante carrière. De son côté, Jordan passa la journée à pérorer, allant d'un groupe de courtisans à l'autre, remerciant déjà tous ceux qui avaient parié sur son succès.

Le soir venu, alors qu'Arnaut venait d'ouvrir sa fenêtre pour chercher dans la fraîcheur de la nuit un soulagement à ses angoisses de poète sans inspiration, il entendit Jordan répéter à haute voix sa chanson. Il prêta un peu mieux l'oreille et en retint la mélodie. Le lendemain, Jordan continua ses répétitions et ainsi, chaque soir, jusqu'au quinzième jour. Arnaut finit par connaître aussi bien la chanson que son auteur !

Pour entendre les troubadours et le verdict de Richard, une foule surexcitée se pressait autour de l'estrade royale. Arnaut demanda la faveur de chanter le premier. On ne put la lui refuser. Il était l'invité... Le troubadour de Ribérac prit son luth, plaqua quelques accords et entama, d'une belle voix grave, la chanson de Jordan !

Au premier vers, ce dernier bondit de son siège comme un tigre rendu furieux et se planta devant le roi, les poings sur les hanches, stupéfait, le visage rouge de colère, les yeux jetant des éclairs...

« Mais ! Mais... C'est ma chanson ! balbutia-t-il devant l'assistance médusée. Arnaut est un imposteur !

— Comment cela se pourrait-il ? répliqua Richard, agacé par ce coup de théâtre.

— Je vous le jure, Messire, assura Jordan en hochant la tête vigoureusement. Ce sont mes vers et Arnaut serait bien malhonnête de ne pas le reconnaître.

— Que peux-tu répondre pour ta défense ? demanda Richard au poète du Périgord. L'accusation est grave ! »

Arnaut tendit son luth à un spectateur et s'avança, le visage calme.

« En effet, Richard, il s'agit bien de la chanson de Jordan. En me jetant ce stupide défi, notre ami a enfreint l'une des règles de la poésie qui est de nous surprendre quand on l'attend le moins. S'il peut composer sur commande, c'est tant mieux pour lui. De mon côté, je ne me livre que rarement à cet exercice. Si je me suis ainsi servi de son œuvre, c'est bien pour lui montrer que je ne me soucie guère d'être le premier ou le second. Chacun écrit ce qu'il ressent pour le plaisir de tous, voilà le vrai travail du troubadour. »

Un silence pesant avait gagné le public. Quelle allait être la réaction de Richard ? Le roi se pencha gravement à l'oreille de son conseiller, murmura plusieurs phrases en les ponctuant de grands gestes de mains. Soudain, tous deux partirent d'un bruyant éclat de rire. Soulagés, les spectateurs en firent autant et la salle résonna, plusieurs minutes durant, de commentaires et d'exclamations sur le bon tour que venait de jouer Arnaut avec un bel aplomb.

Dépité, Jordan haussa les épaules et voulut s'éclipser. Le roi

l'aperçut et leva le bras pour l'arrêter dans sa fuite.

« Jordan ! s'écria-t-il, le souffle encore coupé par le rire, je te demande de rester avec nous. Arnaut n'a pas voulu se moquer de toi, mais seulement te faire comprendre que tu places l'honneur là où il n'est pas. Son talent et le tien n'ont rien de comparable. Ta chanson est bonne sans doute, mais aurait été meilleure si tu l'avais composée sans hargne. »

Puis, se tournant aussi vers Arnaut, il poursuivit :

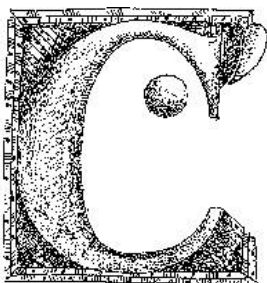
« Je vous déclare vainqueurs tous les deux et vous recevrez les mêmes cadeaux. Vous reprendrez chacun vos gages et vivrez à présent en bonne amitié. Préparez-nous une soirée au cours de laquelle vous chanterez exclusivement les chansons de l'autre. J'attends cela avec impatience ! »

La tête baissée, Jordan semblait méditer les paroles d'apaisement prononcées par le roi Richard. Son visage était pâle, à présent. Sa silhouette avait perdu de sa prestance. Qu'était devenu le Jordan agressif qui croyait ne faire qu'une bouchée d'Arnaut Daniel ? Arnaut sentit la détresse du troubadour poitevin. Il s'approcha de lui, posa doucement sa main sur son épaule et lui parla comme à un ami de longue date :

« Jordan, j'ai eu beaucoup de plaisir à apprendre ta chanson, tous ces derniers soirs, au clair de lune. Je te prie de me la donner pour que je la fasse connaître partout où j'irai. Avant de la chanter, je raconterai notre aventure et j'interdirai que l'on rie de toi. Cette épreuve nous suffit à tous les deux. Je souhaite que tu m'acceptes pour ami. »

Et, à l'instant, ils le devinrent pour le restant de leur vie.

Les quatre troubadours d'Ussel



e

'ÉTAIT le premier automne du XIII siècle et il s'annonçait beau.

Aux portes d'Ussel, capitale du duché de Ventadour, la campagne limousine offrait un vrai paysage de montagne, même si la neige était encore absente. Les hautes futaies, les fougères rousses et les mousses prenaient à présent le pas sur les châtaigniers centenaires, un peu à l'étroit sur l'autre versant de la colline, dans la direction de Tulle.

En vérité, les épaisses forêts d'Auvergne et les grandes étendues de prairies d'un vert mêlé étaient à plus de dix lieues, au nord-est. L'air était vif, et dans le fond du vallon, les eaux claires et rapides de la Sarsanne chantaient une douce complainte en se fauflant au milieu des rochers de granit tombés dans son lit. Sous les sabots de trois chevaux bais, la bruyère faisait un tapis pourpre et moelleux, rendu glissant par la rosée matinale. Le parfum discret des fleurs en longues grappes s'élevait jusqu'aux naseaux des montures. De brefs frissons parcouraient leur échine, comme si elles appréciaient cette délicate attention de la nature, admirative devant leurs efforts. Les pattes nerveuses s'arc-boutaient au sol humide et friable. Une ascension bien périlleuse et pas même un chemin de berger pour souffler un peu !...

« Vous allez voir que ces maudits coursiers vont finir par nous jeter à terre, lança soudain le cavalier de tête après que son cheval eut fait un dangereux écart. Je me demande encore pourquoi notre cousin a voulu cette rencontre au moulin du Puech ! Sur les chemins Ferrats, à l'ombre d'un chêne, l'endroit était aussi discret et plus facile d'accès ! Mais il a suffi de lui dire qu'un de nos serviteurs avait trouvé à flanc de coteau une aigle taillée dans la pierre et datant des Romains pour qu'il se trouve prêt à traverser la mer afin de contempler une telle

merveille.

— Regarde où ton cheval met ses pattes au lieu de t'emporter contre ce brave Élias, répliqua son suivant en haussant les épaules en même temps qu'un large sourire éclairait son visage. Nous arrivons bientôt et je n'ai guère envie de finir le trajet en te portant en croupe. Tu es l'aîné et tu devrais nous guider, Ebles et moi, même si nous souhaitions rejoindre le diable !

— Garde ton esprit pour plus tard, Pierre, nous en aurons besoin ! » coupa Gui d'Ussel, les sourcils froncés, la voix chargée de colère. Visiblement mal entraîné pour cette équipée montagnarde, ayant peur de perdre à tout instant un fragile équilibre, le premier héritier de la noble famille d'Ussel n'était pas d'humeur à subir les quolibets de son frère cadet.

Gui, Ebles et Pierre étaient les trois seigneurs d'Ussel.

Ils possédaient dans cette partie du Limousin un « bon château » comme on disait alors. Gui, l'aîné, était le plus petit des trois frères, mais compensait sa taille modeste par un solide embonpoint. Le cheveu court et blond, les yeux noirs et vifs, il avait un caractère ombrageux. Ses frères en profitaient pour lui mener la vie dure et provoquaient chez lui de superbes colères pour les sujets les plus futiles. Ebles et Pierre s'entendaient à merveille et se liguèrent toujours contre leur aîné. Ils étaient tous les deux de la même taille, de la même corpulence, avaient le cheveu noir et les yeux bleus. On aurait pu les prendre pour des jumeaux si Pierre n'avait eu la curieuse habitude de chanter la moindre phrase... Un menu de fête pour le jour de la grande foire d'Ussel ? Une lettre d'invitation pour le vicomte de Ventadour, leur voisin ? Une commande d'étoffes pour orner la grande salle du château ? Tout était prétexte à chansons... Ainsi, au cours d'une conversation, lorsque vous aviez encore un doute sur l'identité de votre interlocuteur – Était-ce Ebles ou Pierre ? – il existait un test infailible : si au bout de dix minutes aucun couplet n'était entonné d'une belle voix grave, vous pouviez être certain qu'il s'agissait d'Ebles et non de Pierre !

Nos trois cavaliers avaient pris de bonne heure le chemin du moulin du Puech. Le mystère dont ils avaient entouré cette sortie matinale laissait présager une grave décision. Vraisemblablement, ils la prendraient en commun, avec leur cousin Elias, l'amateur d'antiquités romaines.

Parlons-en, de ce pauvre Elias ! Certes, lui aussi avait un château, celui de Charlus le Pailloux, à trois heures de cheval d'Ussel, mais dans quel état de pauvreté se trouvait-il ! Lorsqu'un chevalier ou quelque haut personnage venait à Charlus, Elias les accueillait fort aimablement et s'efforçait de les distraire. Mais au lieu de leur offrir de somptueux festins (ce qu'ils attendaient tous), il déclamait des

poèmes et essayait ses dernières chansons.

Quand on parlait d'Elias d'Ussel à Gaucelm Faidit, le troubadour d'Uzerche (un bon vivant pour qui le cuissot de chevreuil allait de pair avec la moindre rime), celui-ci s'exclamait en levant les yeux au ciel comme s'il allait s'évanouir d'inanition :

« Oh aurait bien besoin de pain et de vin à Charlus tant il y fait sec ! Ce malheureux Elias n'a pour toute richesse que les plaisanteries et les rires. Ses amusements tiennent lieu de grandes coupes d'argent, ses couplets de seigle et de froment, et ses chansons sont des vêtements verts ornés de fourrure. Que celui qui veut un séjour agréable s'en aille le trouver ! »

Avec de pareilles réceptions et de semblables avis, les amis d'Elias se comptaient sur les doigts d'une main... avec Gui, Ebles et Pierre, les trois cousins, l'inventaire était fait. Et encore ! Même ceux-ci évitaient de se rendre à Charlus et déclinaient toute invitation, au grand étonnement d'Elias pour qui un seul accord de viole valait un nectar.

Lorsque les trois cavaliers arrivèrent sains et saufs au moulin du Puech, ils poussèrent de profonds soupirs de soulagement... Enfin un chemin de terre et un sol plat !

Elias était au rendez-vous depuis un bon quart d'heure. Sa monture, une jument chétive à la robe d'un blanc passé, errait à la recherche de touffes d'herbe pouvant calmer sa faim tenace. Les rênes battaient ses flancs... Elle faisait pitié.

Le châtelain de Charlus, la barbe hirsute, vêtu d'un manteau aux parements de fourrure mités, d'un habit décousu de l'épaule à la ceinture et de bas-de-chausses troués, tournait autour de l'aigle romaine en taquinant les ailes de granit à coups de dague !

« Eh bien, cousin ! s'exclama Gui d'Ussel, retrouvant sa gaieté devant une scène aussi cocasse. Crois-tu la faire envoler par hasard ?

— C'est la plus belle pièce de ma collection ! s'écria Elias en roulant de grands yeux bleus admiratifs... Elle a été trouvée sur tes terres, mon cher Gui ; je compte sur toi pour m'en faire cadeau.

— Elle est à toi si tu réussis à l'emporter ! poursuivit l'aîné des seigneurs d'Ussel... mais tes muscles me semblent bien fragiles pour cette tâche, observa-t-il en tâtant le torse malingre de son cousin. Je parierais que tu n'as rien mangé de quinze jours !

— Tu te trompes ! répliqua Elias en serrant Gui contre sa poitrine et en lui administrant une grande claque amicale dans le dos, cela fera seize jours aujourd'hui. Mais il me faudrait moins de deux heures pour rouler cette masse de pierre jusqu'à mon donjon. »

Laissant leur frère et leur cousin à leurs témoignages d'amitié, Ebles et Pierre se tenaient à l'écart, contemplant le paysage légèrement embrumé se déroulant devant eux jusqu'aux monts d'Auvergne. Puis, à grands pas assurés, le visage grave et le front barré de rides, Pierre

s'avança le premier vers Elias :

« Nous sommes venus te parler sérieusement, commença-t-il. Nous savons les difficultés que tu as pour vivre avec si peu de biens. Nous trois, malgré nos châteaux et le titre de chanoine de Gui, nous avons du mal à vivre comme nous le voudrions. Alors, voilà notre décision : nous allons nous livrer à la poésie, prendre la route, visiter les cours des princes. Nous y gagnerons de l'argent, la considération de tous et les seigneurs d'Ussel connaîtront bientôt une vie de gloire et de plaisir. Toi, Elias, tu es un excellent jongleur et nous te demandons de te joindre à nous. Gui et Ebles feront des chansons et des sirventès et je chanterai de mon mieux toutes les poésies que vous me confierez. Gui recevra l'argent après nos soirées et en fera des parts égales pour nous quatre. »

Elias avait écouté son cousin avec la plus vive attention. Il n'avait pas cessé de se gratter la barbe, signe chez lui d'une profonde réflexion. Dès que Pierre d'Ussel eut cessé de parler, il posa les mains sur ses épaules, le regarda droit dans les yeux. Ses lèvres balbutièrent quelques mots de remerciements : « Pierre et vous deux, mes amis, vous pouvez compter sur moi ! À cette minute, je mets tous mes talents pour nous servir. Où chantons-nous ce soir ?... »

Dès lors, en Limousin, on ne parla plus des trois seigneurs d'Ussel mais des quatre troubadours...



Des mois passèrent, tristes ou heureux.

Ils arrivaient le soir devant les portes d'un château isolé, là-bas, aux pieds des monts de Cévennes. Un seigneur les accueillait les bras ouverts, ravi de se distraire deux ou trois heures. Ils partaient au matin pour la cour brillante d'un prince, en Poitou, en Aquitaine, en Provence.

Ils chantaient le retour du printemps qui rend aux arbres la verdure, aux prairies l'émail des fleurs, au rossignol l'harmonie de la voix.

Ils contaient la toute-puissance de l'amour, les douceurs et les dangers d'un attachement, les caprices des femmes, l'égoïsme et l'infidélité des hommes.

Ils suivirent les judicieux conseils de leurs illustres collègues, Gaucelm Faidit, Hugues de Saint Cyr, Bernard de Ventadour.

Ils apprirent à bien parler, à bien rimer, à jouer adroitement du tambour et des cymbales. Parfois, leur numéro s'agrémentait de mascarades ou de jeux d'adresse : ils jetaient et retenaient de petites pommes avec des couteaux, imitaient le chant des oiseaux. Il y avait

des soirs de triomphe où, dans les grandes salles des châteaux, à des tables richement garnies, comtesses et barons les félicitaient, les embrassaient, les applaudissaient jusqu'au matin. Il y avait des soirs de honte et de misère où on les jetait dehors comme des vauriens ou des mendiants, sans même un dîner. Hors des remparts, Gui s'asseyait sur une pierre, au bord du chemin les yeux mouillés de larmes. Il soupesait la bourse de cuir qui pendait à sa ceinture, la trouvait bien légère et soupirait en hochant la tête :

« Avec deux sous dans ma bourse, je serais mieux servi qu'avec cent vers et deux cents chansons. Dans une auberge, nous aurions de quoi boire et manger, du feu, un lit pour nous coucher et peut-être les bonnes grâces de notre hôte. Et si je lui donnais en paiement nos plus beaux vers, nous n'aurions pas même une galette de froment ! »

«Ils jetaient et rejetaient de petites pommes avec des couteaux»



Devant de telles déconvenues, Elias était le moins vulnérable des quatre. Peut-être parce qu'auparavant il avait davantage souffert de la misère que ses cousins. Il sauvait toujours leur amitié et leur collaboration par une boutade, un couplet inventé sur le vif qui tournait en dérision leur situation présente. Alors, tous ensemble, ils éclataient d'un grand rire franc et se remettaient à l'ouvrage, le cœur gonflé d'espoir, prêts à se battre pour faire apprécier leur art. Elias préparait un nouvel instrument à dix cordes, ajoutait des grelots à sa vielle, pinçait sa lyre jour et nuit pour trouver de nouveaux sons.

Pierre s'isolait près d'une source, sous un orme ou un olivier et cherchait des mélodies convenant aux chansons et sirventès de ses frères.

Au bout de quelques semaines, c'était à nouveau le succès...

Même s'il avait la liberté de courir les chemins et de composer des chansons d'amour, Gui était toujours chanoine de Brioude et de Montferrand. Tout allait bien pour lui jusqu'au jour où, dans un château de Provence, une jeune dame svelte et gracieuse assista à la soirée qu'ils offraient au seigneur du lieu.

Gui, tout en chantant, vit au premier rang du public, à la droite du châtelain, une séduisante créature au visage aussi blanc que la fleur d'aubépine. Sa longue chevelure blonde tombait dans son dos en lourdes boucles dorées. D'immenses yeux bleus disaient la tendresse et la douceur, une jolie bouche souriante laissait voir des dents de cristal. Le troubadour fut ému par tant de beauté et, à la fin de la représentation, il demanda à son frère Pierre, le cœur palpitant, la voix tremblante, s'il connaissait cette charmante apparition.

« Voilà pourquoi tu chantaient si bien tout à l'heure, répondit Pierre d'un ton moqueur. Serais-tu déjà amoureux ? Comme je te comprends d'ailleurs ! Il s'agit de la nièce de Guillaume, le comte de Montpellier. Elle porte un joli nom qui devrait te faire rêver et composer de merveilleux couplets : elle s'appelle Nugidas de Mondus. Mais attention ! Elle n'est pas aussi douce que ses beaux yeux le laisseraient croire ! »

Le malheureux Gui s'en aperçut très vite...

Amoureux comme un bachelier, il arpentaient tout le jour les couloirs humides du château de son hôte, à la recherche de cette dame qui, sitôt aperçue, avait disparu comme une étoile filante. Des nuits entières, il chantait son répertoire, empêchant ses frères et son cousin Elias de fermer les yeux une seule minute. Il espérait en secret que ses notes lourdes de tendresse traverseraient les murs épais et s'en iraient toucher le cœur de la belle, pudiquement retirée dans sa chambre. Il amassait les renseignements sur elle : on la disait veuve, cousine germaine de la reine d'Aragon ; peu romanesque, elle n'aimait pas les hommes barbus et avait en horreur le vert émeraude ! Il soudoyait les

serveurs pour qu'ils lui indiquent son lieu de retraite. Il se cachait derrière les tentures pour espionner chaque invité. Il soupçonnait tout le monde d'être l'ami de Nugidas, de le lui cacher et d'en rire avec elle derrière son dos. Il pâlisait, rougissait à son seul nom, il racontait sa flamme, ses angoisses, ses espoirs, espérant qu'un indiscret rapporterait à cette cruelle comment il se mourait d'amour pour elle...

Ni un printemps fleuri ni de longues et douces nuits d'été n'aidèrent notre galant seigneur d'Ussel. Les quatre troubadours avaient acquis une grande notoriété. On les demandait partout dans tout le pays d'Oc. Gui, la mort dans l'âme, suivait ses compagnons et, les concerts finis, rentrait au château où demeurait la belle, caressant l'espoir qu'un jour son retour serait célébré comme celui d'Ulysse par Pénélope. Un matin radieux, en passant le pont-levis, alors qu'il avait parcouru vingt lieues sans descendre de cheval, il sentit que la chance était de son côté.

Dans la cour d'honneur, éclairée par une douce lumière frappant les pierres ocre, Nugidas semblait l'attendre. Un genou au sol, la tête penchée de côté dans une pose gracieuse, elle caressait tendrement le poil gris d'un superbe lévrier.

En entendant le martèlement des sabots sur les dalles, elle se redressa soudainement. Gui sauta de sa monture et s'approcha d'elle. Ses yeux brillants disaient sa passion. Ils se regardèrent longuement. La première, la jeune femme prit la parole :

« Gui d'Ussel, vous êtes un noble troubadour ! Bien que vous soyez clerc, vous êtes aimé et estimé. Je vous veux tant de bien que je ne puis me défendre de faire tout ce qui vous conviendra. Vous pouvez m'avoir pour amie ou pour femme. Voyez laquelle vous voulez choisir... »

Sans rien ajouter, sans attendre de réponse, la dame de Mondus esquissa un de ses sourires à damner un pauvre clerc, rassembla sa jupe de satin d'azur, fit volte-face et prit à pas lents et dignes la direction de la tour nord où elle avait élu domicile.

Bouche bée, les bras ballants, interloqué devant l'aplomb de sa dulcinée, Gui d'Ussel ne savait que faire et penser. La poursuivre ? La prendre dans ses bras, l'enlever et s'enfermer dans son château d'Ussel pour y vivre le grand amour jusqu'à la fin de leurs jours ? Continuer à chanter et la retrouver de temps à autre, amoureuse peut-être ou furieuse de se sentir eseuillée ? Pouvait-il abandonner ainsi ses compagnons avec qui il avait fait tant de chemin ?

Le soir même, dans la salle de garde du château, devant un grand feu de bois et en buvant du vin de Beaucaire pour se donner du courage, les quatre troubadours tinrent un conseil de guerre. Que devait répondre Gui ? Connaissant les dames de leur temps, ils se doutèrent que dans le choix laissé par Nugidas, il y avait un piège. Si

Gui donnait une réponse satisfaisante il serait adopté et aimé, sinon, il pouvait sur-le-champ prendre congé...

L'heure du verdict arriva. Gui avait choisi : il serait l'amant dévoué de Nugidas et non son époux. Il pensait en effet que pour une maîtresse, on s'efforçait d'acquérir de jour en jour plus de mérite alors que pour sa femme on se négligeait. Et encore ! Ne louait-on pas un amant de son amour pour sa dame alors qu'on se moquait de celui d'un mari ? Il n'y avait aucune hésitation possible...

Il se fit annoncer chez Nugidas de Mondus et, devant la lourde porte de chêne de son appartement, il eut une seconde d'hésitation. Et s'il s'était trompé ? La belle l'attendait dans sa chambre, vêtue d'un magnifique bliaud de soie cramoisie, serré à la taille par une ceinture ornée de pierres fines. Certes, elle semblait toujours aussi aimable, mais dans le ciel pur de ses yeux, un nuage de colère ne demandait qu'à passer !

Dès les premiers mots, Gui d'Ussel sut qu'il avait fait fausse route. Une réplique sèche lui coupa la parole :

« Il est possible que vous souhaitiez vous réserver la liberté de l'inconstance, mon ami. Mais cela ne peut me convenir. D'ailleurs, je ne ferai jamais mon amant d'un homme qui n'est pas chevalier... »

C'était sans recours ! Dépité, le seigneur d'Ussel salua, tourna les talons, se retint de jurer et alla s'enfermer à double tour dans sa chambre. L'un après l'autre, ses compagnons tambourinèrent à la porte, parlementèrent, vinrent chanter leurs couplets favoris pour l'émouvoir. En vain. Aucun argument ne put faire sortir l'amoureux transi de sa tanière.

Au matin du huitième jour, la tête haute, le visage reposé, Gui se présenta dans la grande salle du château, comme pour répondre aux questions d'un échetier de la presse du cœur. Il précisa que : « Oui, sans doute, sa dame le quittait mais que cela ne l'empêcherait pas de continuer à chanter » et, demandant à son frère Pierre de l'accompagner d'une douce mélodie, il tira lui-même, d'une voix grave et noble la morale de son aventure malheureuse :

*Si be'm partetz, mala dompna, de vos,
Non es razos q'ieu me parta de chan
Ni de solatz, car faria semblan
Que fos iratz de so don sui joios.
Ben fui iratz, mas eras m'en repen,
Car apres ai del vostr' enseignamen
Cum puosca leu camjar ma voluntat ;
Per q'eras chan de so don ai plorat*

(Si vous m'éloignez de vous, méchante dame, ce n'est pas une raison pour que je renonce au chant et à la gaieté, car j'aurais l'air d'être

triste de ce dont je suis joyeux. Certes, je fus triste, mais je m'en repens maintenant, puisque j'ai appris, par votre exemple, combien je peux facilement changer ma volonté ; et c'est pourquoi je chante de ce dont j'ai pleuré.)

Bien qu'il s'en défiât et qu'il annonçât publiquement le contraire, la passion de Gui d'Ussel pour Nugidas la revêche n'était pas éteinte... La tourmente balayait encore son cœur et une profonde mélancolie, fruit de cet amour contrarié, gagna les plus secrets recoins de son imagination.

Ses compagnons ne savaient plus quelle attitude adopter avec lui. Gui arrivait le dernier aux répétitions d'un air las et absent, prenait les jambes à son cou sitôt le dernier accord plaqué et ne composait plus que des poèmes stupides aux rimes pauvres.

La nouvelle circulait de château en château, du Limousin aux Pyrénées, les chevaliers la chuchotaient à l'oreille des dames et les dames l'annonçaient le matin aux servantes qui les coiffaient : Gui d'Ussel ne composait plus rien et quand il composait, le résultat était affligeant !

Une dangereuse langueur s'abattit sur les quatre troubadours et leurs soirées, autrefois si poétiques, si pleines d'allant, ressemblaient à présent à des veillées mortuaires.

Comble de la félonie : Nugidas allait épouser un chevalier de Catalogne et avait l'effronterie de s'afficher à son bras à presque tous les concerts donnés par les seigneurs d'Ussel.

Une fois, une seule, Gui retrouva sa verve d'antan.

Son amie, Marie de Ventadour, sa voisine du Limousin, presque une sœur, lui portait une grande estime. Elle lui adressa une délicate requête. En la lisant, le troubadour sensible et un peu « fleur bleue » ne put s'empêcher de laisser couler une larme... Tendrement, Marie de Ventadour lui demandait :

« Gui d'Ussel, je suis affligée que vous ne chantiez plus et je voudrais bien vous en faire reprendre l'usage. Voilà une question qui est de votre compétence : une dame doit-elle, suivant les droites lois de l'amour, autant faire pour un loyal amant, que l'amant pour elle ? »

Le soir même, devant Marie et une assistance enthousiaste, alors que depuis son aventure il restait à l'écart de ses frères, faisant passer les instruments, préparant les accessoires, Gui s'avança et répondit de sa voix profonde, en s'accompagnant sur une mandole :

« Madame Marie, je croyais à jamais avoir quitté la chanson et tout le reste. Mais je n'ose résister à une invitation telle que la vôtre. Je vous répondrai que la dame ne doit pas moins faire pour son amant que son amant pour elle. Tout doit être égal entre amis. C'est chose honteuse, qu'une dame refuse de regarder comme son égal un amant, à qui elle s'est tellement unie, que les deux cœurs n'en font plus

qu'un... »

On croyait que c'en était fini, que dès lors Gui ne serait plus muet et que les quatre troubadours allaient galoper à nouveau sur les sentiers poudreux, poussés par la gloire, le vent d'autan, le mistral et la tramontane.

Mais dans le public, ce soir-là, le destin avait pris les traits d'un vieil homme voûté à bonnet gris, enfoui frileusement dans un manteau de laine à col d'hermine. À la dernière chanson, il se leva, attendit patiemment que chacun des interprètes eût reçu sa part de félicitations, puis entraîna les trois frères et le cousin Elias dans une pièce retirée.

Il s'assit lentement sur une chaise de bois, les regarda l'un après l'autre de ses petits yeux moqueurs et peu rassurants et parla enfin d'une voix trop douce pour être aimable :

« Vous avez tous les quatre beaucoup de talent et grâce à vous, j'ai passé une excellente soirée. Vous n'êtes pas sans savoir que les gens d'Église sont tenus à une certaine réserve et vous êtes, cher Gui d'Ussel, le chanoine de Brioude... Or j'ai cru comprendre, au fil de vos refrains, que les épisodes galants étaient vos sources favorites d'inspiration, que vous égratigniez au passage quelques-uns de nos princes et que l'autorité de Sa Sainteté le pape vous pesait ! Autant de raisons qui m'obligent à vous demander un grand service : celui de ne plus chanter... Je sais... Je sais ! Ce sera difficile et vous êtes de merveilleux troubadours ! Mais ma qualité de légat pontifical me gêne parfois, moi aussi. C'est promis ? Plus de chansons ? Je crois que vous serez raisonnables ! »

Son discours achevé, le vieil homme se leva en se plaignant d'un mal de reins tenace, salua par de petits hochements de tête amusés et s'éloigna en marmottant des prières.

La consternation se lisait dans les yeux des trois frères d'Ussel. Ne plus chanter ! C'était à présent toute leur vie et même Gui y trouvait à nouveau du plaisir !

Encore une fois, Elias leur sauva la face.

Il se gratta la barbe plus fort qu'à l'accoutumée et partit soudain d'un énorme éclat de rire :

« Eh bien ! Quelles étranges têtes faites-vous ? Savez-vous ? déclara-t-il enfin quand il eut retrouvé tout son souffle, pour ma part, je suis satisfait. Je commençais à m'ennuyer de mon château tout délabré de Charlus et à présent, j'ai de l'argent pour le faire réparer. Et puis, il faut que je sache si on ne m'a pas volé mon aigle au moulin du Puech. »

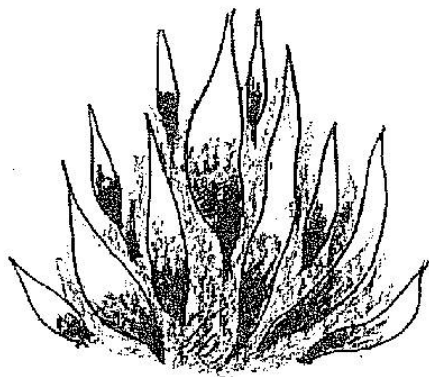
Comme il n'était pas question d'aller à l'encontre des ordres du pape, les trois frères prirent eux aussi le chemin du retour.

Parfois, au cours de longues veillées d'hiver, ils prenaient une vielle

et fredonnaient leurs refrains favoris. Ils s'interrompaient pour écouter les bûches craquer dans la cheminée. Au milieu des flammes, ils voyaient danser des images du passé : les coupes de vin de Beaucaire, le drap fin et doré des robes de Nugidas et de Marie, les bannières rouges, vertes, jaunes, flottant au-dessus des châteaux visités.

Lorsqu'ils étaient trop tristes, Elias les rappelait à l'ordre :

« Encore vos souvenirs de troubadours ! Le pape Innocent III vous a dit de ne plus y penser... »



Richard de Barbezieux, le troubadour sans voix...



A timidité est un de ces maux dont chacun vous dira qu'il est facile de se guérir. Certains assurent même qu'un timide mis en confiance peut se montrer le plus hardi des hommes ! Cela n'est pas impossible... L'histoire qui va suivre tendrait à le montrer.

Au château de Barbezieux, sur les terres grasses et fertiles de la Saintonge, vivait un pauvre vavasseur du nom de Richard. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, au visage noble et beau, aux yeux clairs mais hélas souvent baissés par modestie, à la taille élancée mais aux épaules solides. Il maniait les armes avec adresse et il aimait les longues promenades en solitaire sur son vieil alezan. Dès l'aube, il partait à la rencontre du soleil dans les marais voisins et faisait s'envoler sur son passage des couples de sarcelles réveillées en sursaut. Revenu au château, de sa chambre située dans la tour de guet, il contemplait les toits de paille et de chaume des maisons du village encore dissimulées sous une brume légère. Le restant de la matinée, il le passait à écrire ce qu'il rêvait de faire, à conter des souvenirs heureux, ses rencontres avec la nature. Il se parlait à lui-même, s'interrogeant sur son avenir, s'avouant ses angoisses, ses craintes.

Vous trouvez cette vie bien attirante peut-être ? Sans doute... Et pourtant ! Ce malheureux Richard aurait donné son cheval, ses armes, son château pour être aussi effronté que vous... Oui ! Lorsqu'il lui fallait prendre la parole en public, il se trouvait atteint d'une étrange paralysie... Pas une voyelle, pas une consonne ne parvenait à sortir de

sa bouche. Lorsqu'il faisait le tour de son domaine, en compagnie de Benoît le fidèle serviteur, poursuivant une brebis égarée ou relevant les cordes pour ramasser carpes et anguilles capturées dans l'étang, il pouvait parler des heures sans s'arrêter, chanter ses derniers refrains, lancer des boutades. Mais dès qu'il se trouvait devant une noble assemblée, un soir à la veillée, dans sa propre demeure ou dans un château voisin, il restait là, sans voix, le front rouge de confusion.

Des spectateurs goguenards et malveillants et même certains que Richard croyait des amis chuchotaient alors que ce rossignol n'avait jamais su chanter ! D'autres, au contraire, l'encourageaient de la parole et du geste, mettant un comble à sa gêne :

« Allez Richard ! Ne te fais pas prier... Donne-nous un aperçu de tes talents... Tu verras : il n'y a que le premier mot qui coûte ! »

Rien n'y faisait : ni les quolibets ni les injures. Le troubadour restait muet ! On regagnait son appartement déçu, perplexe. Richard n'était-il qu'un sot ? Un lâche ? Par bonheur il existait un clan de ceux qui, l'ayant entendu une fois ou deux, pouvaient jurer les plus grands dieux que oui ! à coup sûr, ce grand timide était un poète doué. Ce silence obstiné finissait même par donner du piquant aux débats car chacun se croyait le seul et l'unique à avoir obtenu la primeur d'un récitation complet...

Un jour (il le faut bien car sans cela comment Richard retrouverait-il sa voix ?) le troubadour de Barbezieux devint amoureux. Comme beaucoup de ses camarades poètes, il prit le soin de choisir une femme qui n'était plus libre... Cette dame, belle, gaie, pleine de qualités était l'épouse de Geoffroi de Touai, un riche baron de la région. Elle ne manquait ni d'esprit ni de goût car son père n'était autre que Geoffroi Rudel, un troubadour que nous retrouvons aussi dans ce livre.

Un timide ne sait guère cacher ses sentiments. Il commet toujours une maladresse qui souligne son trouble aux yeux de tous. Au cours d'un dîner au château de Barbezieux, repas auquel Richard avait convié Geoffroi de Touai et son épouse, la conversation tomba sur la manière dont il fallait déclarer son amour à une dame.

Richard allait à son tour donner son opinion sur la question lorsqu'un serviteur lui présenta un plat de pigeons. Il n'en restait que deux et trois personnes avaient encore leur assiette vide : Geoffroi, son épouse et notre troubadour. Au lieu de renvoyer le plat pour le faire compléter, Richard s'en empara d'un geste brusque, servit Madame de Touai sans hésiter une seconde, se servit lui-même et oublia l'assiette du baron... Tout le monde s'aperçut de cette bétise involontaire mais significative. Un silence pesant s'installa. On attendait l'orage... Il vint ! Le baron repoussa son siège, se leva et lança à la cantonade :

« Je crois n'avoir plus rien à faire à cette table. Je vais chercher un pigeon aux cuisines ! »

Le pauvre Richard rougit jusqu'aux oreilles et bredouilla des excuses un peu tardives...

Par bonheur, les colères du baron étaient violentes mais passagères. Quelques minutes plus tard, on le vit revenir, le visage radieux, les bras chargés d'une énorme jarre de vin. Il emplit les coupes de tous les convives et leva la sienne en s'écriant gaiement :

« Buwons à la santé de notre hôte qui sait si bien servir les pigeons ! »

Chacun s'empressa de rire et d'applaudir, mais dès lors nul ne pouvait ignorer que Richard aimait la dame de Touai. Celle-ci s'en montra très flattée. Quelle femme ne souhaiterait être ainsi célébrée chaque jour par un poète ? Avec Richard, on pouvait avoir confiance ! Après ses chevauchées matinales, il remplissait des pages entières pour évoquer les charmes de celle qu'il appelait désormais Miels de donna (la meilleure des dames). Et sa passion grandissait après chaque couplet...

« Toutes les fois que je la considère, je suis frappé d'étonnement. Je ne sais que rêver, sans oser rien dire. Elle a tout l'esprit, toute la sagesse de l'âge mûr ; elle y joint la gaieté, la galanterie et les grâces de la jeunesse. Je suis comme la chandelle qui se détruit en éclairant : mon amour me consume. »

Tout semblait aller pour le mieux, mais un détail froissait le troubadour dans son honneur. Certes la baronne de Touai se montrait pleine de bontés mais jamais elle ne lui accordait un régime de faveur. Pas un seul petit cadeau ! Ni ruban, ni ceinture comme cela était coutumier lorsqu'une dame était chantée ! Pas même une fleur des prés, elle qui les aimait tant ! Des « Merci ! Merci ! » Richard en recueillait presque chaque heure mais dès qu'ils se trouvaient tous les deux seuls, elle s'empressait d'ajouter qu'il pouvait continuer s'il prenait garde de ne pas nuire à sa réputation de femme fidèle et honnête. Les premiers temps, le troubadour en convenait, mais à la longue, sa timidité s'envolant, cette intransigeance commença à lui peser... Solitaire, dans sa tour, il soupirait, pleurait parfois... Un jour, il se décida à lui envoyer une lettre sans équivoque, un véritable ultimatum :

« C'est un enfer que mon état. Je meurs de soif dans la souffrance. Je brûle d'un feu dévorant dans les ténèbres... Voyez ma patience, ma soumission, la pureté de mon amour et daignez enfin m'accorder un doux regard... Je n'ose vous appeler amie, puisque vous ne voulez pas contribuer pour votre moitié à établir ce doux nom entre nous. Je vous trouve une insensibilité que je ne mérite point. Cependant, je ne puis me résoudre à perdre toute espérance. »

Cette lettre ne modifia en rien la ligne de conduite de la baronne. Richard en prit ombrage. Si cette citadelle de vertu persistait dans ses attitudes distantes, il serait bien aise de trouver d'autres cœurs à louer et chanter ! Il ne manquait pas de demandes... Tenez ! Ces derniers jours, une riche châtelaine, jalouse du succès de Madame de Touai, l'avait fait venir dans sa demeure près de Jarnac. En voyant ses étranges yeux couleur de jade, son cou si blanc et si bien fait, ses longs cheveux d'un blond cendré, Richard se dit en lui-même que la remplaçante de la baronne était toute trouvée. De plus, cette dame semblait dans de bien meilleures dispositions :

« Mon ami, lui dit-elle d'une voix haut perchée teintée de reproche, je m'étonne bien qu'un homme tel que vous aime si longtemps une personne qui ne vous accorde aucun gage d'amour. Vous êtes d'une figure, d'un mérite à plaire et à obtenir de toutes les dames ce que vous désirerez.

« Pour moi, continua-t-elle d'un ton à présent caressant, je m'estimerai heureuse de vous accorder ce que l'on vous refuse ailleurs, si vous preniez le parti de vous détacher d'une cruelle... Je vous dis cela, acheva-t-elle en redressant la tête fièrement, et cependant je suis plus belle et de plus haut rang que l'objet de votre amour. »

Après un tel discours, le troubadour était resté sans voix, à son habitude ! Mais puisque aujourd'hui Madame de Touai voulait la guerre, elle l'aurait... Avec un courage digne d'éloge pour ce grand timide, Richard demanda une audience à la baronne dans les plus brefs délais. Le lendemain, elle le vit pénétrer dans sa chambre, le front soucieux, tortillant les plis de son bリアud comme un gamin venant de commettre une bêtise et attendant, gêné, le verdict de ses parents.

La jeune femme lui sourit, amusée et intriguée :

« Richard ! Ta visite est bien matinale... Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ? »

Le troubadour respira à pleins poumons et se lança d'une seule traite dans l'acte d'accusation qu'il ruminait dans sa tête depuis plusieurs jours :

« Madame ! Je vous ai aimée plus qu'aucune dame au monde et plus que moi-même. Vous étiez pour moi la Miels de donna... Je n'ai pu hélas obtenir de vous la moindre faveur, aussi suis-je résolu à vous quitter ! »

La baronne porta ses mains à sa poitrine comme si elle venait de recevoir un coup d'épée en plein cœur. Son visage devint pâle et Richard crut un instant qu'elle allait défaillir. Puis elle se reprit et murmura, à demi repentante :

« Messire, je vous prie de ne point m'abandonner ! Si je vous ai

blesse par mes refus, je vous demande de me pardonner. Je vous promets, dans toute la mesure du possible, de vous mieux traiter à l'avenir. »

Surpris par sa propre audace, le seigneur de Barbezieux répliqua sèchement :

« Non Madame ! Il est trop tard à présent... Mon parti est pris. Je vous quitte. » Et la tête haute, sans un regard pour la malheureuse baronne qui fondait en larmes, le troubadour quitta la chambre, descendit l'escalier en courant, enfourcha le vieil alezan et prit à bride abattue la direction de Jarnac.

Une surprise bien désagréable l'attendait chez la dame aux yeux de jade. Après lui avoir rendu compte dans les détails de sa scène de rupture, Richard s'attendait à être accueilli comme un héros ou tout du moins comme un ami. Il n'en fut rien. À la fin de son récit, la jeune femme lui jeta un regard réprobateur et s'écria, méprisante, la voix chargée de colère :

« Allez, Messire ! Vous êtes indigne qu'aucune femme vous traite avec respect. Vous êtes l'homme du monde le plus faux ! Avoir rompu de la sorte avec une dame si belle, si gaie, si honnête à votre égard... Puisque vous l'avez quittée, vous quitteriez toute autre. Je vous prie de vous retirer ! »

Abasourdi par cette tirade inattendue, bouche bée, Richard marcha à reculons jusqu'à la porte, renversant au passage une statuette posée sur une table basse, manquant chuter en se prenant les pieds dans une natte de laine disposée sur le seuil...

Passé le pont-levis, il s'arrêta quelques instants pour analyser la situation. Il se mordit les doigts d'avoir lâché la proie pour l'ombre mais peut-être était-il encore temps de regagner les bonnes grâces de Madame de Touai. Il courut aussitôt au château de la baronne... pour n'y recevoir que la monnaie de sa pièce :

« Comment ! s'écria Madame de Touai, ses yeux jetant des éclairs, vous m'avez quittée lâchement pour une autre et vous venez quémander à nouveau mon amitié parce que cette dame vous a repoussé ? C'en est trop, Messire... Je vous demande de ne plus m'importuner ou je vous ferai chasser comme un voleur ! ».

Penaud, Richard s'inclina et prit congé. Il s'enferma dans sa tour et passa ses journées à compter et recompter toutes les lignes qu'il avait écrites pour rien. Dans la cheminée, il brûla des dizaines de couplets à la gloire de Madame de Touai. La nuit, il ne dormait plus, bâtissant des plans pour une vengeance terrible. Une seule fois il reprit sa plume, mais ce fut pour dresser un réquisitoire contre les femmes, contre toutes les femmes. Mesdemoiselles, qui allez lire ces lignes, pardonnez lui, par pitié. Il était sous le coup de la colère !

« Chercher de la fidélité chez les femmes, c'est chercher les choses

saintes aux lieux où l'on jette les chiens morts. S'y fier, c'est comme si l'on confiait le poussin au milan. Si elles n'ont point d'enfants, elles en supposent, pour avoir les avantages matrimoniaux accordés aux mères. Elles vous feront haïr ce que vous chérissez le plus et aimer à la folie ce que vous ne pouvez souffrir. Elles ne veulent que s'entraîner les unes les autres dans le désordre, pour en rire et se justifier. »

Voilà une diatribe qui n'était pas très chevaleresque pour un troubadour !

Mais Richard était désespéré ! Jugez en plutôt... Alors qu'il possédait une petite fortune, que son rang de troubadour pouvait lui ouvrir une carrière pleine d'honneurs et d'heureuses surprises en dépit de ses dernières mésaventures, il se retira au milieu d'un bois, construisit de ses propres mains une chaumière sans confort et jura qu'il n'en sortirait pas jusqu'à ce qu'il eût regagné la confiance de Madame de Touai ! À tous ceux qui osaient approcher, il lançait des injures avec une voix de stentor qu'on ne lui connaissait pas. Trois chiens de belle taille gardaient les abords de la maison et s'époumonaient en aboyant dès qu'un visiteur se présentait. Tel un forcené, Richard refusait de sortir...

Deux ans passèrent. Le seigneur de Barbezieux n'était plus appelé que l'Ermite. Il avait une longue barbe, des habits en loques et se nourrissait de champignons, de pissenlits et de lapereaux. Les chevaliers de la Saintonge qui avaient tous été ses amis voulurent lui venir en aide. Ils se rendirent en cortège chez Madame de Touai et le plus âgé d'entre eux s'agenouilla devant elle. Avec humilité, il lui tint ces propos :

« Madame, nous le savons, Richard a été bien maladroit avec vous ! Cela était dû en partie à sa grande timidité. Deux années n'ont sans doute pas suffi à panser votre blessure, mais songez combien il souffre de votre silence, là-bas, dans cette demeure isolée, si froide. »

Madame de Touai fut sensible à cette démarche. Dans son cœur elle avait déjà pardonné à Richard. Mais pouvait-elle revenir sur sa sentence ?

« Messire, répondit-elle au chevalier, la voix grave et posée, le temps joue en faveur de ce mauvais souvenir. Toutefois, je n'accorderai mon pardon à votre protégé que lorsque cent dames et cent chevaliers qui s'aimeront d'amour viendront les mains jointes et à genoux solliciter ma clémence. »

Un des médiateurs, les yeux brillants, le sourire victorieux, partit aussitôt annoncer la bonne nouvelle à notre ermite. Il lui assura que des ordres avaient été donnés dans toute la région pour qu'une centaine de couples de fiancés et de jeunes mariés soit rassemblée au plus vite afin d'exaucer le vœu de la baronne. Richard sentit que le moment d'agir avec diplomatie était venu. Il lui fallait se racheter de

sa conduite bien légère ! Il composa une chanson de soumission et de respect qui fut distribuée dans toute la Saintonge. Même les plus hostiles au troubadour lurent ces phrases en hochant la tête en signe d'approbation :

« Ainsi qu'un éléphant, renversé par terre, ne peut se relever jusqu'à ce qu'un grand nombre d'autres éléphants le fassent relever par leurs cris, de même je ne serais jamais sorti de l'affliction où m'a précipité mon crime si de loyaux compagnons n'avaient imploré pour moi celle dont je ne pouvais obtenir grâce. Sans eux je continuerais à ne plus chanter, à me tenir enfermé comme un reclus, privé de toute joie : car je ne suis pas de la nature de l'ours qui engraisse à force d'être dans la misère... Je voudrais, étant mort comme le phénix, me brûler et renaître comme lui de mes cendres, pour rentrer en grâce auprès de la belle que j'ai offensée, que je n'ose voir depuis deux ans. Chanson, sois auprès d'elle mon interprète. Je vais me remettre à sa miséricorde, semblable au cerf qui, ayant fini sa course, va mourir aux pieds des chasseurs. »

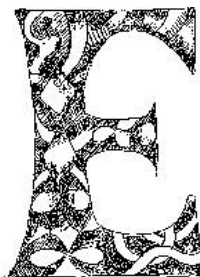
Le jour du salut arriva.

Précédée de hérauts annonçant son arrivée par des sonneries d'olifants, la colonne de nobles chevaliers et de damoiselles se présenta sous le mur d'enceinte du château de la baronne de Touai. Chaque couple de cavaliers, monté sur de fringants palefrois, se tenait amoureusement par la main. Les dames avaient revêtu leurs plus beaux biaux de samit(2), rehaussés de broderies anglaises. Les hommes portaient des manteaux sans manches en drap fourré, ornés de franges aux couleurs vives. Trois appels du cor retentirent et toutes les têtes se levèrent vers les créneaux. Si la châtelaine accordait son pardon, elle apparaîtrait là-haut, près du donjon. Quelques minutes passèrent, aussi longues que des heures... Soudain, on vit une silhouette blanche se détacher sur la pierre ocre de la muraille. La baronne s'avança sur le chemin de ronde et agita lentement le bras droit en signe d'amitié. Une immense clameur s'éleva. Des « Vivats » s'envolèrent à l'adresse de la dame de Touai. On s'embrassa de cavalier à cavalière. Richard était absous !

Le soir même, le château de Barbezieux retrouva son propriétaire amaigri mais radieux. On improvisa une fête et les chandelles ne s'éteignirent qu'aux premières lueurs de l'aube. Le troubadour revit sa Miels de donna. Il s'inclina devant elle et ne trouva rien à lui dire. Bientôt, (le destin est parfois cruel) Madame de Touai mourut. Fou de douleur, ne pouvant plus vivre dans un pays qui lui rappelait continuellement la perte de celle qu'il avait adorée, Richard se retira dans la lointaine Espagne. C'est là-bas qu'il finit sa vie, le cœur meurtri d'avoir, un seul jour, trop parlé.



Le moine qui ne savait plus chanter matines



En ce temps-là, je veux dire 1270, au château de Vie, caché du chemin de terre menant à Aurillac par des sapins aux ombres inquiétantes, vivait l'une des plus nobles familles d'Auvergne. L'unique héritier, un garçonnet joufflu et turbulent, toujours à faire les quatre cents coups, donnait bien du souci à ses parents.

Pourtant ses yeux aussi bleus que des pervenches étaient si candides !

« Qu'allons-nous en faire ? » pleurait sa mère à chaque fois qu'on le repêchait, trempé jusqu'aux os, dans les douves du château où il allait poursuivre les carpes. Il aimait tant, disait-il, les reflets que faisaient leurs écailles sous les rayons du soleil !

« Il ne saura donc jamais se débrouiller tout seul, à quatorze ans ! » grondait son père en voyant une servante lui donner à manger à la cuiller comme elle l'aurait fait pour un nourrisson...

Oui ! Un enfant bien difficile... Il fallait tout décider pour lui sauf les bêtises qu'il se réservait de faire à toute heure du jour et de la nuit !

Quand vint le temps d'entreprendre des études, on jugea que le mieux pour lui était de le placer à l'abbaye d'Orlac, voisine du château. Au premier écart de conduite, il serait aisé de le rapatrier.

Ce qui devait arriver arriva... Éloigné de ses parents, le garnement devint un ange, faisant l'admiration de ses maîtres et de l'abbé d'Orlac, un homme bien sévère pourtant !

Il faut dire que le jeune châtelain de Vic passait ses journées dans la bibliothèque à lire les traités les plus ardues, à écrire des couplets

impertinents sur les événements de sa province, faisant même prospérer l'abbaye par ses initiatives.

Tenez ! Un exemple... Il donnait à vendre sur les places de foire des bouquets de plantes qui poussaient autour des bâtiments de l'abbaye, certifiant qu'ils étaient bénis et guérissaient bien des maladies ! Croyez-moi... Chaque Auvergnat voulait en avoir un dans sa chambre pour le prévenir du mal et chasser le démon... Bientôt, tous les chevaliers et les barons intriguèrent pour avoir ce jeune prodige à leur service. Peu leur importait l'emploi : conseiller, troubadour ou intendant, mais ils promettaient de lui donner tout ce qu'il demanderait...

Prudent, notre moinillon se réserva longtemps le choix de son employeur !

De son côté, pour le récompenser et tenter de le garder, l'abbé lui donna le titre officiel de moine et lui confia le prieuré de Montaudon... Certes, ce génie pouvait à présent – ô miracle – manger sans l'aide d'une servante, mais de là à administrer un tel domaine, à chanter matines tous les jours, à tourner en carré dans le cloître humide en récitant des Pater, cela n'était pas encore de son âge ! Et puis... Pourquoi rester prisonnier entre quatre murs alors qu'on lui jurait que la vie était si agréable au dehors ? À ce nouveau poste, l'héritier de Vic ne fit rien de bon. On pouvait l'apercevoir dans le chœur de la chapelle, rêvant, immobile, dans sa stalle, d'un angélus à l'autre. Il en oubliait même de dire ses prières et retombait en enfance. Sa nourrice se disposait à reprendre du service lorsque, dans un sursaut d'énergie, le premier moine de Montaudon alla trouver l'abbé d'Orlac pour lui expliquer son cas :

« Monseigneur ! lui déclara-t-il d'une voix embarrassée, vous connaissez toutes mes nobles actions en faveur de votre diocèse. Je me suis dépensé sans compter mais aujourd'hui que pourrais-je faire de mieux pour Montaudon ? Dois-je vous l'avouer ? Je m'y ennuie et ne sais plus chanter matines dans le ton. Je viens pour vous demander une grâce : le roi d'Aragon m'a fait parvenir un billet m'invitant à venir le rejoindre, à sa cour. De partout on me sollicite pour d'autres tâches... Je veux reprendre ma liberté... M'y autorisez-vous ? » L'abbé d'Orlac hocha gravement la tête et soupira par trois fois. Voilà bien un rude coup pour l'abbaye se dit-il en lui-même. Son moine le plus talentueux qui désirait prendre le large... Que lui répondre ? Il n'était pas venu ici par vocation, mais ses parents avaient décidé pour lui... alors ! Il était difficile de mettre son veto.

Deux longues minutes passèrent. Le châtelain de Vic retenait son souffle et l'abbé contemplait l'extrémité de sa plume d'oie comme un chasseur de papillons le ferait pour sa dernière capture. Quelle décision le supérieur allait-il prendre ?

« C'est bon ! s'exclama soudain l'abbé, repoussant son siège d'un geste brusque et se levant pour venir tapoter amicalement l'épaule du jeune homme... Je ne peux vous retenir ! Partez où vous voulez ! Je n'en ai cure mais tâchez de vous souvenir que dorénavant, avec votre tonsure, on vous appellera partout « le moine », que vous deveniez troubadour, noble capitaine ou simple mitron... »

Il fallut moins de deux semaines, voyage compris, à l'ancien prieur de Montaudon pour devenir méconnaissable !

Arrivé à la cour, le roi d'Aragon l'accueillit avec un étrange sourire :

« Ah ! Voilà enfin notre moine... Eh bien, écoute mes ordres : dès aujourd'hui tu mangeras de la viande, tu feras une chanson d'amour et tu te produiras devant mes hôtes. Je te conseille d'être à la hauteur de ta réputation sinon je te renvoie dans ta lointaine Auvergne... »

Ce soir-là, le moine de Montaudon fit des miracles. Ses chansons furent si tendres, si mélodieuses et plurent tant au public que le roi d'Aragon le sacra sur-le-champ premier troubadour de sa cour...

Il y eut alors au château bien des jaloux qui jurèrent de se venger et de faire tomber le nouveau promu de son fragile piédestal !

La renommée du moine-chanteur alla grandissante. Partout on lui tressait des lauriers. Ainsi, au Puy, là où les papes et les rois venaient en pèlerinage vénérer la vierge noire de la cathédrale, la cour poétique de la ville, l'une des plus célèbres du pays d'Oc, lui décerna son premier prix : un épervier ! Dès lors on le représenta dans tous les manuscrits avec ce noble oiseau perché sur son poing.

On se bousculait aux portes du château pour entendre le phénomène. Pensez ! Un moine chantant... Quelle curiosité ! Et il racontait ses histoires avec un tel langage qu'on le prenait plutôt pour un soldat à demi ivre. Lorsqu'il commençait son tour de chant, les rires fusaient de tous les coins de la salle.

Planté sur le devant de l'estrade, les sourcils froncés et l'air méchant, il regardait les spectateurs les uns après les autres puis faisait un signe au joueur de viole qui l'accompagnait et attaquait une curieuse litanie qui donnait à peu près ceci :

« Par saint Martin !

J'aime la bonne chère et les présents,

De gros saumons à l'heure de none

Les cours remplies de bonnes gens

Et l'homme, et l'homme

qui de ses péchés se repent.

Par saint Dalmas et saint Sauveur !

Ils me déplaisent, ils me déplaisent

Les jeunes gens qui parlent trop

Et ceux qui boivent de l'eau...
Celui qui se dit grand seigneur et porte son écu
Sans avoir reçu
Le moindre coup dessus
Par saint Ouen et saint Martial !
Je n'aime pas, je n'aime pas
le prêtre, le moine et le damoiseau barbus avec des moustaches, le
mari qui aime trop sa femme, le miel et le piment sans herbes...
Une grande table et une nappe trop courte, un vieil archer qui tire
mal
Et par tous les saints de Cologne !
le baron qui use ses chevaux jusqu'à les crever
et ceux qui disent du mal du jeu de dés. »

Mais là où notre troubadour recueillait un franc succès, c'était lorsqu'il racontait la révolte des femmes contre les moines... L'hilarité était générale alors qu'impassible, il continuait de conter tous ces épisodes grotesques.

Chut ! Silence... Il commence !

« L'autre jour, je montai au ciel pour aller parler à saint Michel qui m'avait mandé. J'entendis un tumulte tel que je m'approchai d'un lieu où se trouvaient réunis des femmes et des moines.

« Un véritable procès allait commencer et voici ce que j'entendis...

« L'avocat des moines s'exclamait :

— Tout est perdu, Mesdames ! Vous nous faites grand tort en vous peignant le visage si fort et en vous fardant de la sorte. Que deviennent alors nos peintures dans les chapelles ? L'usage de la peinture n'a été inventé que pour nous et vous vous rougissez tellement que vous effacez les images qu'on se donne la peine de suspendre dans nos monastères. Elles paraissent pâles à côté de vos joues !

« Une des dames présentes, le visage d'ailleurs couvert d'une crème blanche, répondit d'un ton sévère à l'accusateur :

— La peinture nous a été donnée bien avant qu'on eût inventé les ex-voto⁽³⁾ pour les moines grands et petits. Par tous les saints, je ne vous ôte rien en peignant les rides qui sont au-dessous de mes yeux et en les cachant de manière à pouvoir traiter avec hauteur ceux qui commencent à me trouver vieille. Dieu passait par là et donna son avis, de sa voix calme, cherchant à apaiser cette stupide querelle. Il se tourna vers les moines, ses serviteurs :

— Si vous le jugez bon, je donne vingt ans pour se peindre aux femmes qui en ont moins de vingt-cinq. Comme vous êtes aimables vous serez plus généreux que moi et vous leur en donnerez trente...

« Les moines poussèrent un « Oh ! » de stupeur et leur porte-parole s'inclina devant Dieu mais répliqua sèchement :

— Nous n'en ferons rien ! Nous leur en donnerons dix par amour pour vous, mais sachez qu'après ce temps, nous voulons être sûrs qu'elle nous laisseront en paix.

« Dieu appela saint Pierre et saint Laurent pour trancher le conflit. Ils discutèrent longtemps avec les deux parties avant d'aboutir à une paix durable. L'un et l'autre camp ne voulant pas bouger de ses positions, ils retranchèrent cinq ans des vingt demandés par Dieu et en ajoutèrent cinq des dix réclamés par les moines.

« Ainsi se termina le procès et tous, dames et moines, étaient à présent d'accord. »

Pour ménager ses effets, le troubadour attendait alors quelques instants avant de poursuivre son récit. Dans la salle, les murmures reprenaient et chacun commentait cette histoire, attendant avec impatience la conclusion du chanteur. Après avoir bu une coupe de vin et s'être essuyé la bouche d'un revers de la main, l'ancien prieur attaquait, la voix grave et menaçante :

« Je vois aujourd'hui le serment violé par celles qui devaient le tenir. Cela n'est point honnête ! Elles se peignent sans mesure avec du blanc et du vermillon, du vif-argent et quantité de drogues. Avec du lait de jument, elles mêlent des fèves, notre ancienne nourriture ! Quand elles alignent leurs pommades, vous compteriez plus de trois cents boîtes ! Jamais saint Pierre et saint Laurent, lorsqu'ils conclurent leur paix, n'eurent l'intention d'inclure dans leur liste les vieilles femmes qui ont les dents plus longues que celles des sangliers ! Mais cela n'est rien encore ! Elles ont fait pis...

« Elles ont amassé une telle provision de safran et en ont tant fait monter le prix que les pèlerins nous racontent qu'ils s'en plaignent, là-bas, outre-mer... Mieux vaudrait alors le manger en ragoût ou dans des sauces que de le perdre ainsi ! Et si elles en veulent tant, ces dames, qu'elles prennent les étendards et les armes des croisés pour aller le chercher... »

Cette dernière phrase avait le mérite de provoquer une petite révolution dans l'assistance. Coussins, rubans, gants et mouchoirs volaient sur l'estrade. Les dames présentes proféraient des injures à l'adresse du troubadour et leurs maris applaudissaient comme s'il s'agissait du discours d'un seigneur de haut rang appelant ses amis à la conquête d'une province aux mains de l'envahisseur anglais.

Comment s'ennuyer avec un tel amuseur et semeur de trouble ! Longtemps, le moine de Montaudon parcourut l'Espagne, de la Catalogne à l'Andalousie, troublant la paix des ménages et se voyant confier des prieurés et des monastères entre deux saisons, même si son langage n'était pas très convenable !

Quand il fut si âgé que sa voix ne portait plus à trois mètres, il rentra en Auvergne et l'abbé d'Orlac qui était toujours à son poste, le convoqua dans son bureau :

« Nous avons souvent entendu parler de vous, mon cher frère, lui confia-t-il d'une voix acide, en bien... et en mal ! Mais vous aviez raison de vouloir vous absenter. Ce que vous avez écrit en valait la peine. J'ai pensé vous donner le prieuré de Villefranche, en Roussillon. Vous pourrez vous y reposer et y apprendre enfin à chanter matines ! »



Amanieu des Escas, le troubadour-précepteur



ITES-MOI, sans mentir, à cœur ouvert, ces troubadours du pays d'Oc, les connaissez-vous mieux à présent ?

Hum ! Rien n'est moins sûr...

Oui, sans doute, ceux dont nous venons de parler, ceux qui ont eu la prudence d'enfermer leurs manuscrits dans de lourds coffres en chêne, de recopier leurs chansons sur les registres des abbayes ou de classer leurs parchemins avant de mourir en mettant en travers de la première page une large inscription soulignée de deux traits :

« ... À porter au chroniqueur Geoffroy après ma mort... »

Mais les autres ?

Tous ceux qui couraient les chemins sans s'occuper de la postérité, ne laissant aucune trace de leur talent après leur passage dans les châteaux, par modestie ou nonchalance ?

Ils étaient des centaines dont nous ne savons rien, sauf parfois un nom, un prénom, un surnom, un lieu de naissance présumé... Tous ces Fabre d'Uzès, Joyat de Toulouse, Nazemur le Noir, Olivier le Templier, Marcout, Vincent, Rofin, Garin le Brun, l'Écuyer de l'Isle, qui étaient-ils ? Avant de refermer ce livre, à ces obscurs, ces chanteurs-vagabonds, souvent peu fortunés, ils convient aussi de rendre un hommage. Tenez ! Cachez-vous là, derrière ce buisson... Voici un de ces coquins qui passe sur le chemin poudreux, le visage tiré par la fatigue... Vingt lieues à pied, dans la chaleur, pour rallier avant la nuit la demeure des comtes de Turenne... Quel courage ! Et encore ! Lui donnera-t-on une chambre ou lui faudra-t-il dormir à la belle étoile ?

Amanieu des Escas, troubadour de Catalogne, marmonne dans sa

longue barbe rousse de prophète. Tous les dix pas, il s'essuie le front. Un soleil de plomb ! La sueur qui ruisselle sur les tempes... Pour se donner du courage, notre homme a une bien curieuse habitude ! Il ne chante pas, ne siffle pas, ne fait pas de moulinets avec sa baguette de noisetier... Non ! Rien de cela... Il récite simplement une liste de proverbes comme vous les conjugaisons ou le vocabulaire anglais ! Il en sait plus de mille... Certes, c'est moins dangereux pour un marcheur de se plier à cet exercice que compter les moutons dans les prés du Limousin au risque de s'écrouler endormi dans un fossé rempli de ronces.

Chut ! Il passe...

« Tel croit se chauffer qui se brûle...

« Après la pluie viendra le beau temps...

« Tout ce qui reluit n'est pas d'or...

« Qui veut avoir des amis, se garde bien d'être dans la nécessité...

« À bien servir, mauvais salaire...

« Après la mort, le repentir... »

Quelle voix ! À faire trembler tous les donjons... À faire dresser les cheveux sur la tête des écoliers. Non ! Rassurez-vous, il n'était pas instituteur cet habitué de la cour de Jacques II, le roi d'Aragon... Mais écoutez ses conseils insolites... Alors, vous n'aurez plus rien à apprendre sur les règles d'or de la vie quotidienne qui faisaient au Moyen Âge les troubadours attentionnés et les gentilles damoiselles.

Messire Amanieu, vous avez la parole...

« Un matin du mois de mai, je rencontrai une jolie demoiselle. Je m'approchai en la saluant. Elle me prit par la main, me conduisit dans un lieu écarté, me fit asseoir sur un banc auprès d'elle.

— Seigneur Amanieu des Escas, me dit-elle, je vous prie de m'enseigner sincèrement ce qu'une demoiselle doit faire pour se bien conduire, pour s'attirer de la considération et éviter tout ce qui pourrait lui faire du tort dans le monde.

— Amie, lui répondis-je, je le ferai volontiers, quoique vous ayez dix fois plus d'esprit que moi. Mais plus on en a, plus on demande conseil. D'abord, je vous conseille de vous lever toujours de si bonne heure, que lorsque votre dame vous appellera, elle vous trouve chaussée, habillée et ajustée proprement.

(Ne prenez pas ombrage, Mademoiselle, si j'envisage pour vous une carrière de dame de compagnie. Au XIII^e siècle, c'était le métier en vogue... Allons ! Écoutez Amanieu...)

« Avant de vous lacer, il faut vous laver les mains, les bras et le visage. Après cela, ma chère amie, lacez-vous bien serré. N'ayez pas les ongles si longs qu'on y voit du noir. Ayez soin surtout de la propreté de votre tête. Ce qu'on en voit le plus doit être le plus soigné. Blanchissez vos dents tous les matins. Faites tout cela avant que

personne vous voie. Il faut prendre un miroir, pour examiner s'il n'y a rien qui puisse déplaire et le réformer. Préparez dès le matin tout ce qu'il faut pour le lever de votre dame, afin de ne pas la faire attendre. Mais n'entrez auprès d'elle qu'après le lever de son mari, à moins qu'elle ne vous appelle. En ce cas, allez savoir ce qu'elle désire de vous.

« Si elle veut se lever, que sa robe soit prête sans qu'elle vous la demande. Avant qu'elle sorte du lit, apportez-lui du fil et une aiguille, un peigne et tout ce dont elle aura besoin pour se coiffer et parer sa tête. Vous ne la quitterez point, que vous ne lui ayez rendu tous les services que vous devez remplir auprès de sa personne. Quand elle sera habillée, remettez-lui en main un miroir, afin qu'elle voie s'il n'y a pas quelque lacet ou ruban, ou autre chose en mauvais ordre. Ensuite, qu'elle trouve de l'eau claire et propre pour se laver les mains et le visage. Donnez-lui aussitôt un linge pour s'essuyer. Examinez bien partout son habillement, s'il n'y manque rien.

« Alors, vous pourrez aller et venir dans la salle ; y saluer honnêtement ceux qui s'y trouveront ; leur répondre aussi d'une manière gracieuse, sans trop vous presser de parler.

« Soyez posée dans votre démarche et modérée dans vos regards, quand vous irez entendre la messe. Que votre vue ne s'écarte point de côté et d'autre, mais ayez les yeux baissés ou tournés vers l'autel ni haut ni bas. Au sortir de l'église, si quelqu'un vous attaque de conversation, causez avec ceux qui se présentent, mais sans bruit et sans dispute. Rien ne déplaît tant qu'une demoiselle qui crie. Les gens les plus sensés disent que c'est chose très indécente d'avoir sa jupe, son surcot et tout autre vêtement décousu...

« Quand l'heure du manger sera venue et qu'on aura servi, faites-vous apporter de l'eau fraîche et trempez-en votre vin de manière qu'il ne puisse vous faire mal. Car une dame et une demoiselle sont perdues, sans ressource, pour peu qu'elles aient fait excès de vin. Ne pressez point ceux qui sont autour de vous de manger. Il est mal séant de presser ainsi un homme qui se porte bien. C'est à lui de manger ce qu'il lui faut. Mais s'il a envie de quelque chose, présentez-le lui honnêtement. Coupez ce qui sera sur table. Les convives partageront cette peine avec vous. Après le repas, lorsque votre dame aura lavé ses mains et rincé sa bouche, lavez-vous aussi. Il n'y a rien de plus sain que de se laver après avoir mangé. Ensuite, lorsque tout le monde prendra séance, je vous demande de vous placer, si vous le pouvez, au-dessous de votre dame et laissez autant qu'il est possible deux sièges entre elle et vous.

« Si quelqu'un veut faire le galant auprès de vous, ne faites point la revêche. Défendez-vous par de jolis et agréables propos. Si le galant vous ennuie, demandez-lui quelles sont les dames qui lui plaisent le

plus, des Gasconnes ou des Anglaises. Vous mettrez la chose en dispute et appellerez quelqu'un de la compagnie pour vous accorder et vous juger. N'usez jamais de discours rudes et désobligeants, envers ceux qui vous rechercheront ainsi d'amour. Il faut traiter poliment tout le monde et n'indisposer personne contre soi. Vous avez cinq cents autres moyens de vous défaire des importuns, sans rien dire de malhonnête et sans leur manquer.

« Que la beauté et la richesse ne règlent pas votre choix ; car plus un homme a de beauté, moins il vaut s'il est sans mérite et l'homme qui sait plaire à tout le monde est bien au-dessus de celui qui n'est que riche.

Choisissez donc un amoureux courtois et d'une naissance honnête. Quand il vous adressera son hommage, il devra vous parler ainsi :

— Madame, c'est de vous que je tiens mon cœur, mon corps, mon esprit et mon savoir et c'est de vous que je serai toute ma vie le plus loyal serviteur pour vous garder d'injure et de mal autant que je pourrai et pour employer tout ce que j'aurai de savoir à exalter votre mérite.

« À cela, il vous faudra répondre...

— Bel ami, j'agréé votre hommage. Si vous m'êtes loyal, vous ne me trouverez pas de moins bonne foi. Je serai toujours prête à vous récompenser comme il faut de vos services, pourvu que vous me le rendiez sans fausseté et qu'il ne vous échappe aucun mot qui puisse blesser ma réputation : autrement vous perdriez le fruit de vos assiduités.

« Étant ainsi d'accord de part et d'autre, vous pouvez recevoir de lui des bijoux, comme vous pouvez aussi lui en donner... Mais s'il vous faisait quelque demande indécente, gardez-vous surtout d'y consentir ! S'il vous aime, il ne doit rien vous demander qui puisse vous nuire ou vous déshonorer, tant que vous serez fille. Cependant ayez soin de le flatter toujours de quelque espérance. Tant qu'il vous sera attaché, conservez pour lui les mêmes sentiments, sans écouter ni prendre pour serviteur aucun autre : vous devez n'en avoir qu'un. Il vous en viendra de toutes les espèces. Les uns emploieront les tendres regards ; les autres les soupirs. Quelques-uns vous attaqueront par des messages. D'autres ne s'en rapporteront qu'à eux-mêmes du soin de vous instruire de leurs sentiments. Ils vous diront que, de par-dieu, de par votre mérite et votre noblesse, ils vous demandent un conseil...

— Depuis un an, diront-ils, je porte une plaie mortelle, dont je n'ai fait confidence à qui que ce soit, ni homme, ni femme, ni parent, ni ami ; mais je ne saurais plus durer contre la violence du mal. Et comme il est naturel de chercher sa guérison, je ne puis la trouver qu'auprès de vous. Il faut que je vous déclare que cette plaie vient d'un dard lancé par vos yeux dans mon cœur, qu'il en est tout

embrasé, que le remède est en vos mains, si vous voulez m'agréer pour serviteur. Autrement, ma mort est certaine...

Celui qui vous parle ainsi mérite que vous lui fassiez une réponse courtoise en ces termes :

— Ami, je vous trouve de si bonne foi, si aimable, si sage, si retenu, si discret, qu'il n'y a point de bonne et belle demoiselle voulant aimer un chevalier ou écuyer qui ne tienne à honneur d'être aimée de vous et de vous aimer. N'était la parole que j'ai donnée à celui dont mon cœur ne se détachera jamais, non plus que le sien de moi, je vous retiendrais sans hésiter à mon service. Mais ni moi, ni aucune autre femme ne sera jamais digne d'estime, qui aimera de deux côtés et toute personne qui aime en deux endroits n'aime pas sincèrement. Puisque vous voulez aimer, cherchez tant ça et là, que vous obteniez les bonnes grâces d'une dame sans partage...

« En parlant ainsi, aussi fermement, vous pourrez congédier les amants importuns et conserver votre réputation. Enfin, à l'égard du galant qui s'explique par messenger, chargez son confident de lui dire que jamais vous ne voudrez de lui ni de tout autre qui se servira de pareils moyens. Et en effet, vous devez fuir comme la peste de tels amants, dont vous vous trouveriez mal à la fin ! »

Voilà, Mesdemoiselles, quelques conseils du troubadour-précepteur... Ne les suivez point à la lettre... Autres temps, autres mœurs, comme dit le proverbe. Mais convenez-en : Amanieu savait parler avec habileté de choses bien délicates !

Pour vous éviter une crise de jalousie, jeunes damoiseaux, voici pour vous aussi des préceptes qu'il vous sera loisible de ne pas suivre. Qui rêve encore aujourd'hui d'être page ou gentil écuyer ? Mais ne riez pas ! Les discours bien tournés de notre troubadour peuvent faire naître chez vous la vocation... Savez-vous comment vous faire aimer de tout le monde ? Écoutez plutôt...

« Au temps de Noël, raconte Amanieu des Escas, temps du froid et de la pluie, des vents, de la gelée, étant en ma maison avec mes écuyers à nous entretenir de joie, d'armes et d'amour, devant un feu clair et ardent, après avoir bu vins rouges et clarets, un damoiseau désirant parler d'amour s'approcha de moi et me dit :

— Vous avez la réputation d'être plus habile en amour que personne, vous savez à merveille comme il naît, d'où il vient et de quoi il nourrit ses sujets. Enseignez-nous, à moi et à tous tant que nous sommes à votre service, les moyens d'être bien venus et adulés de tout le monde.

« Je lui répondis :

— Ami, je voudrais avoir toute la capacité que vous m'attribuez : à ce propos, je vous conseille de ne jamais donner à celui que vous aimez des louanges excessives, capables de vous attirer la réputation

et le reproche de flatteur. Puisque vous me demandez des conseils sincères, je vous en donnerai suivant ce que j'ai de connaissance...

« Je vous exhorte d'abord à éviter la société des sots et des fous, de peur que vous ne passiez pour leur ressembler. Évitez les discours moqueurs et médisants, les mensonges et les trahisons. Pour vous faire estimer dans le monde et pour être bien venu auprès des dames soyez généreux, franc, hardi, toujours prêt à dire des choses gracieuses. Soyez propre dans votre habillement et si vous ne pouvez avoir une robe de drap fin, que l'habit aille bien à votre taille, afin de réparer ce qui manque à la beauté de l'étoffe. Si vous n'êtes pas assez riche pour avoir une belle robe, ayez des bas, des souliers, une ceinture, une bourse et une dague propres et galants. Avec cela vous serez bien mis, si votre tête est coiffée convenablement. Gardez-vous surtout d'avoir une robe décousue. Il vaudrait mieux qu'elle fût déchirée. Le premier sent l'homme mal élevé et le second n'annonce que l'indigence. Il n'y a pas grand mérite à être bien mis, quand on est riche. Mais rien ne plaît tant et n'a plus l'air de courtoisie que d'être paré à peu de frais, quand on n'a pas de quoi...

« Celui qui veut réussir en amour auprès des dames, doit être habile à tout, afin que celle qu'il aimera ne le trouve jamais en défaut. Lorsque vous verrez votre dame, ne soyez pas honteux de lui dire qu'elle a fait votre conquête. Si elle vous accorde ce que vous lui demandez, que personne n'en sache rien, pas même vos amis intimes. Plaignez-vous toujours de n'en pouvoir rien obtenir... Les cours sont les meilleures écoles qu'on puisse fréquenter. Les bons s'y perfectionnent, les plus imbéciles y acquièrent de l'esprit et de l'habileté ; on y apprend la courtoisie et l'usage du monde. Je sais que vous n'êtes pas assez riche pour y vivre, si vous ne vous attachez au service de quelque seigneur qui voudra vous y mener. Il faut donc choisir un seigneur qui, par sa magnificence, cherche à se mettre en avant, lui et ses gens. Tant que vous le verrez dans ces nobles dispositions, n'épargnez rien pour lui plaire. Rendez-lui vos services de bonne grâce, faites valoir partout ses qualités, cachez avec soin ses défauts... Il faut étudier tout ce qui peut faire plaisir à un maître. Cela n'empêche point d'ouvrir les yeux sur ses fautes et de les lui dire, afin qu'il s'en corrige et pourvu que ce soit en particulier et avec ménagement.

« S'il y a guerre au voisinage ou au loin, ayez un cheval de sept ans au plus, léger, vigoureux, docile au mors, auquel il ne manque rien quand il faudra marcher. Ayez des éperons bien attachés, des gambards(4) bien fermes. Que tout le reste de votre armure soit fort, épais et juste à votre taille ; que votre camail(5) ne soit ni trop lâche ni trop serré. Recommandez à votre valet de ne point laisser rouiller la cuirasse, le casque, le fer de votre lance. Ne manquez pas de regarder

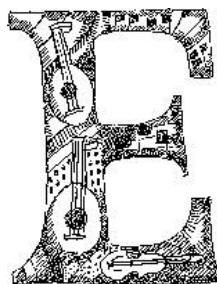
à votre harnais s'il n'y manque ni courroies, ni ardillons(6). Si votre maître vous ordonne d'armer avant le jour, faites-y telle diligence que personne ne soit en selle avant vous. Si vous allez à un tournoi, faites tous vos efforts pour gagner le prix. »

Voilà, Messire Amanieu des Escas vous a dit l'essentiel...

Certes, l'écouter sur tous ces points ferait de vous un autre Don Quichotte. Est-il bien raisonnable à notre époque de se battre contre des moulins à vent ? D'ailleurs, il n'en existe plus ou si peu ! Mais réfléchissez-y à deux fois... Tout ce qu'il souhaite, ce prophète barbu, c'est que femme de chambre ou écuyer, vous vous conduisiez dans la vie selon les règles de la chevalerie... Et croyez-moi, ce n'est pas si rétrograde de vous demander cela. Le troubadour est celui qui trouve, qui invente. Mais en créant des chansons, il se trouve lui-même, découvre les autres, apprend à connaître son voisin, son public. Alors, soyez troubadour ! C'est la grâce que je vous souhaite.



La supplique de Guiraut Riquier



N 1270, être troubadour était aussi utile et respectable que vendre des draps dans une boutique sur la place de la cathédrale Saint-Front à Périgueux ou cultiver le seigle et le lin sur les pentes humides des collines du Limousin.

Pourquoi souriez-vous ? Ah ! Vous n'êtes pas convaincus ? C'est votre droit...

Mais alors écoutez plutôt Guiraut Riquier, celui que l'on a nommé « le dernier des troubadours » plaider sa cause et celle de ses camarades...

Guiraut le dernier ? Mais c'est très simple... Je vous l'ai dit : Guillaume IX fut le premier et Guiraut Riquier qui mourut vers 1289 fut le dernier à chanter tournois, belles dames et croisades... Après lui et même si l'on continua à chanter tout cela pour notre plus grand plaisir, un nouveau personnage figure dans les couplets : la mère de Jésus, la Vierge.

Oui, je sais... Ce ne sont là que des subtilités d'historien... Revenons à Guiraut : De taille moyenne, trapu, le cheveu court, les yeux noirs et vifs, l'air décidé, il ressemblait plutôt à un bâtisseur de cathédrales qu'à l'image délicate et fragile qu'on se fait des poètes... Mais j'y songe ! Les bâtisseurs de cathédrales n'étaient-ils pas eux aussi des poètes ?

Guiraut était natif de Narbonne et s'était mis au service du vicomte Amauri. En fait, son vrai bienfaiteur (car le vicomte n'était pas très fortuné et cela comptait hier comme aujourd'hui...) était le roi de Castille en personne : Alphonse X. Comme tous les troubadours de son temps, Guiraut Riquier chante pour louer les cheveux couleur de rubis et le teint de fleur d'aubépine de sa dame. Il la nomme Bel-déport... À

vrai dire, il ne se montre guère satisfait des résultats obtenus :

« Vingt ans ! souligne-t-il d'une plume courroucée, j'ai gémi et chanté vingt ans dans l'espoir de fléchir un jour cette fière beauté. Ma patience et ma discrétion n'ont servi à rien... »

Je vous le confie à voix basse : Guiraut Riquier est un bougon, toujours entre deux colères et les motifs de sa mauvaise humeur ne proviennent pas uniquement de cette déception amoureuse...

« Je ne gagne pas assez d'argent ! crie-t-il à qui veut l'entendre. Bien peu de seigneurs paient correctement mes services... Me faudra-t-il mendier comme un aveugle ou un boiteux ? »

Des soucis financiers le tracassent donc, mais rassurez-vous, son esprit agite aussi des pensées plus nobles : « Quand donc les hommes changeront-ils ? Les cours ne sont remplies que de flatteurs et de médisants. S'il s'en trouve d'autres ils n'y restent pas longtemps... »

Voilà, en quelques phrases, un triste bilan ! Mais ce n'est pas tout... Un jour, notre troubadour vint adresser au roi de Castille une curieuse supplique : il veut défendre sa corporation car vraiment rien ne va plus chez les troubadours ! Pour qui les prend-on, lui et ses camarades ?

« On nous confond avec n'importe qui, on nous vole notre travail !

— Allons ! Allons ! Calmez-vous messire Riquier... lui répondit le roi Alphonse, un sourire amusé au coin des lèvres, sa chevelure blanche ajoutant de la sagesse à ses paroles de modération. Expliquez-nous à mots pesés, la voix calme et les oreilles moins échauffées par la fureur ce qui ne va pas chez les troubadours ?

— Voilà, seigneur, ce que j'ai à vous dire, le front haut et la voix forte. Pour les chevaliers, les clercs, les bourgeois, les marchands, les artisans, nous avons des noms précis. Un fossoyeur n'a jamais été un vicomte et un jardinier n'est pas un pâtre, n'est-ce pas ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les jongleurs et les troubadours ? Il est injuste de les confondre tous sous un même nom. Les bons jongleurs ont le droit de se plaindre quand ils voient leur nom prodigué à des ignorants qui s'en vont par les rues, jouant d'un instrument bien ou mal, peu importe... Convient-il de nommer jongleurs des gens dont l'unique métier est de faire grimper des singes à de petites échelles ? La jonglerie a été instituée par des hommes d'esprit et de savoir pour mettre les hommes dans le chemin de la joie et de l'honneur, moyennant le plaisir que fait un instrument touché par des mains habiles. Ensuite vinrent les troubadours pour chanter les histoires du passé et pour exciter le courage des braves en célébrant la bravoure des anciens. Mais depuis quelque temps, les choses ont bien changé. Il s'est élevé une race de gens qui, sans talent et sans esprit, prennent l'état de chanteur, de joueur d'instrument et de troubadour afin de dérober le salaire aux gens de mérite qu'ils s'efforcent de décrier. C'est

une infamie que de pareilles personnes l'emportent sur de bons jongleurs. Je suis fâché que les habiles troubadours n'aient pas encore élevé la voix contre cet abus !

« Mais vous, seigneur, brave et puissant roi, vous qui avez toute l'autorité, qui réglez sur la Castille, entreprenez cette réforme ! Empêchez que ceux qui ont la science de bien composer des vers, des chansons et d'autres poésies également ingénieuses et utiles ne soient confondus avec les ménestriers et autres de même trempe. Donnez-leur un nom particulier car vous savez combien ils sont au-dessus des farceurs, des simples joueurs d'instrument. Ceux-ci, tout au plus, donnent un plaisir aux yeux et aux oreilles. Les savants troubadours en revanche laissent dans les esprits une impression forte et durable. Quel tort ne leur fait-on pas de les mettre dans la même classe que les plus vils jongleurs ? Choisissez donc un nom, seigneur Alphonse, qui sera le vrai titre de ces troubadours qui se distinguent eux-mêmes par leurs talents et par leur sagesse ! Tous ne méritent pas le même honneur. Publier des médisances, faire des couplets satiriques et des danses insipides : quelques-uns bornent là l'usage de leur savoir. Ne me soupçonnez pas, glorieux monarque, de parler en leur faveur. Ma requête vous est adressée uniquement pour ceux qui font des chansons et des vers où la raison, d'accord avec la rime, donne des leçons utiles. Si j'ai le bonheur de réussir dans ma demande, je regarderai cette grâce comme la plus noble qu'un troubadour ait jamais reçue d'aucun seigneur. Si ma requête est rejetée, je quitterai le métier de jongleur... »

Alphonse avait écouté le discours de Guiraut Riquier avec la plus grande attention. Plusieurs fois, hochant la tête ou soulignant une formule d'un geste de la main, le roi de Castille avait même approuvé certains points. Après avoir réfléchi quelques instants, les yeux fixés sur l'extrémité de ses bottes en cuir rouge, Alphonse IX prit la parole :

« Cher Guiraut, ta plaidoirie présente le plus vif intérêt. Tu connais ma passion pour le travail des vrais troubadours. Laisse-moi peser quelque temps tes propos. Je te promets une réponse. Tu seras alors pleinement rassuré. En attendant, continue de chanter comme tu le fais car tu es parmi les meilleurs. »

Sur ces paroles de réconfort, le roi se leva de son siège, tapa amicalement au passage sur l'épaule de Guiraut, salua l'assemblée et regagna d'un pas rapide ses appartements.

Une semaine s'écoula. Un matin, alors que Guiraut avait passé toute la nuit à injurier, en rêves, des ménestriers et à casser des luths et des violes sur le dos de jongleurs malhabiles, il fut réveillé par des coups violents frappés à sa porte :

« Holà ! Messire... s'écriait un page, une lettre du souverain de Castille. »

Le troubadour fut en bas de son lit avec la rapidité du dormeur réveillé par un incendie. Il arracha le billet des mains du messager, brisa le sceau d'un coup sec et lut la réponse du roi Alphonse... Qui d'entre vous osera soutenir après cette lecture que les troubadours n'étaient que de vulgaires vagabonds ?

« Au nom de Dieu le Père, et du Fils et du Saint-Esprit, l'an courant de la nativité 1275, le mois de juin finissant, par la grâce et au plaisir de Dieu, nous, Alphonse de Castille, souverain de Tolède, de Léon, de Galice, du bon royaume de Séville, de Cordoue, de Murcie. Faisant droit sur l'humble remontrance que Guiraut Riquier nous fit l'autre jour au nom des jongleurs, exposant par beaucoup de raisons les inconvénients qui résultent de ce qu'il n'y a point de mots particuliers pour désigner les différentes espèces du même genre ; sans égard aux plaintes de ceux qui ne veulent point de distinction entre les savants et les ignorants, laquelle tourne à leur préjudice, n'écoutant que l'esprit d'équité qui nous anime, voulons faire le présent règlement :

« Le nom de jongleur ne doit être donné à aucun de ceux qui s'adonnent à des métiers bas et à des jeux frivoles, qui font sauter des singes, des boucs ou des chiens, qui contrefont les oiseaux, qui jouent des instruments et chantent parmi le bas peuple pour gagner de l'argent. On ne doit pas moins refuser le nom de jongleur à ces fous qui suivent les cours, qui ne savent rien faire de bon et d'agréable et qu'on appelle bouffons en Lombardie. Mais ces hommes courtois, remplis d'un savoir aimable, qui jouant des instruments, racontant les nouvelles, chantant les vers et les chansons que d'autres ont composés, ou faisant tout autre métier louable qui les fait écouter avec plaisir, chacun d'eux est en droit de jouir du nom de jongleur : ils doivent avoir entrée dans les cours, ils doivent y être bien traités, car les talents sont très nécessaires pour que la joie et les plaisirs y règnent.

« À l'égard de ceux qui savent composer des airs et des paroles, la raison toute seule apprend le nom qu'on doit leur donner. Car, qui sait bien composer des danses, couplets, ballades, aubades et sirventès, le bon sens veut qu'on le nomme troubadour et qu'on le mette au-dessus des jongleurs puisque ceux-ci n'ont d'autre mérite que de réciter les productions des autres. Il faut encore, entre les troubadours, donner la prééminence à ceux qui composent les meilleures pièces. Telles gens ne sauraient avoir des qualifications et des traitements trop honorables. Et ceux qui s'élèvent encore au-dessus d'eux par les enseignements qu'ils donnent en vers, chansons et autres pièces, tous ceux-là doivent être qualifiés de docteurs en l'art de trouver. Nous n'en dirons pas davantage, car nous avons d'autres affaires auxquelles il faut vaquer et d'ailleurs il suffit de tout ce que nous avons dit. Nous n'établirons ni peine ni récompense pour ceux qui contreviendront ou qui se conformeront à ce règlement. La récompense s'offre d'elle-

même par le plaisir de parler avec politesse et bienséance. Que Dieu, qui fait tout changer et rectifier, mette dans nos discours comme dans nos personnes la réforme dont nous avons besoin, pour notre profit et pour sa gloire. »

Lorsque Guiraut eut achevé sa lecture, il rangea précieusement cette lettre sous sa chemise en toile de lin écriue, tout contre son cœur. Son visage était calme, presque serein. Il s'avança vers le coffre de bois sur lequel il avait posé, la veille, son luth et ses rouleaux de parchemin. Songeur, il effleura les sept cordes de l'instrument et murmura pour lui-même :

« Enfin ! Voilà une première victoire... Mais ce ne sont là que des mots, même s'ils portent la signature d'un roi. Il en faudra du temps pour que tous ceux qui nous écoutent comprennent que c'est un peu de notre vie que nous leur donnons, à chaque chanson. »

Le soleil venait d'entrer dans la chambre par la fenêtre voûtée. Ses flammèches rouges et caressantes dansaient sur les murs de pierre, semblant leur donner la vie. Guiraut s'approcha de la banquette où les jeunes femmes avaient l'habitude de converser tout en suivant des yeux les allées et venues dans la cour du château. Il vit une dizaine de serviteurs dresser l'estrade avec agilité ; les tréteaux et le parquet formaient déjà une scène de dix pieds de côté.

Ce soir, il serait là, en contrebas, seul dans la lueur tremblante des chandelles, livrant ses modestes poésies au public...

Décidément, il fallait s'y résoudre ! Un troubadour n'était pas grand-chose sur terre.



1 Le feu grégeois : mélange composé de salpêtre et de bitume pouvant s'enflammer dans tout lieu et capable de brûler au contact de l'eau.

2 Bliaud de samit : longue tunique faite d'un riche tissu de soie, lamé or ou argent.

3 Ex-voto : l'ex-voto est un tableau ou une inscription, parfois un objet, que l'on dépose dans une chapelle en remerciement ou à la suite d'un vœu.

4 Gambard : partie de l'armure protégeant les mollets du chevalier.

5 Camail : c'était un ornement en fer qui servait à couvrir le casque et l'écu des chevaliers.

6 Ardillons : pointes permettant d'arrêter une courroie dans une boucle en fer.